L A

MEDECINE

RAISONNE'E

D E

Mr FR. HOFFMANN,

Premier Médecin du Roi
de Prusse, &c.

Traduite par Mr JACQUES-JEAN BRUHIER, *Docteur en Médecine.*

TOME VII.



A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint
Jacques, à la Science.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LA
THERAPEUTIQUE

Où l'on en trouve les vrais fondemens, on enſeigne la méthode qu'on doit ſuivre dans la cure des maladies, & les loix de la nature, & de l'art auſquelles il faut s'aſſujettir; des remedes choiſis; on donne l'explication phyſique, & méchanique de leurs opérations, & la maniere de les appliquer à propos; le tout établi ſur des raiſonnemens ſolides, & éclairci par beaucoup d'Obſervations pratiques; Ouvrage très-utile, ou même néceſſaire, non pas tant pour diriger un Praticien du commun, que celui qui s'attache à une pratique raiſonnée, ſure, & abrégée.



TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſeptiéme. Volume.

SUITE
DE LA PREMIERE SECTION.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XV.

Fin de la Table des Chapitres.



LA THERAPEUTIQUE DE M. FR. HOFFMANN.

SUITE DE LA PREMIERE SECTION.

CHAPITRE VIII.

Du préjudice que cause la suppression des excrétions qui se font par la peau.

SOMMAIRE.

I. *Nécessité des excrétions,* II. *Les excrétions doivent égaler la quantité des alimens ;* III. *A quoi le Médecin doit*

prendre garde. IV. *Divers couloirs préparés à cette fin.* V. *Mauvais effets de la suppression de la transpiration ;* VI. *Parce que c'est la principale des excrétions, & que sa matiere est très-pernicieuse.* VII. *L'air est la principale cause du dérangement de la transpiration.* VIII. *Origine des maladies des saisons ;* IX. *Des maladies épidémiques ;* X. *Et même des endémiques :* XI. *Du scorbut ;* XII. *Des fievres, & fluxions catarrheuses.* XIII. *L'obstruction des pores cause la fievre à Carles-Bade.* XIV. *La suppression de la transpiration aigrit les maladies de cacochymie, & produit celles de la vieillesse.* XV. *Dommage que cause le reflux de la matiere transpirable ;* XVI. *Celui des ulceres coulans de la tête, de la tigne, &c.* XVII. *Le retranchement des cheveux dans la plica.* XVIII. *Du reflux de la matiere de la galle viennent de graves maladies de la tête ;* XIX. *Des asthmes, des fievres,* XX. *Des enflures hydropiques, des tranchées, & des cours de ventre.* XXI. *Effets de la consolidation des vieux ulceres ; l'épilepsie, les maladies des ïeux,* XXII. *La pleurésie, les accidens des poisons, les tranchées, &c. accidens des*

cauteres desseichés. XXIII. *Mauvais effets du reflux des exanthemes.* XXIV. *Preuves tirées de l'expérience.* XXV. *Mauvais effets du reflux de l'érysipele ; la léthargie, l'inflammation du ventricule,* XXVI. *Mauvais effets de la répercussion de la goute aux pieds , aux mains , &c ;* XXVII. *L'épilepsie , l'apopléxie ;* XXVIII. *L'asthme ,* XXIX. *La cardialgie , le hocquet , l'inflammation de l'estomac ,* XXX. *Le calcul , la colique ,* XXXI. *Effets de la foiblesse dans la goute ,* XXXII. *Ou de la saignée faite mal-à-propos.* XXXIII. *Mauvais effets de la répercussion des sueurs critiques , comme de celles des aisselles , &c ; du reflux de l'enflure des pieds ,* XXXIV. *Des bubons vénériens , de la gonorrhée virulente arrêtée.* XXXV. *Effets dangereux de la suppression de la liqueur qui coule dans le rhume du cerveau ; de celle des fleurs blanches.*

I. ON ne peut examiner avec un peu d'attention l'art avec lequel la machine de notre corps est construite, & l'admirable configuration de ses parties , sans s'appercevoir qu'elle est

composée pour la plus grande partie d'un amas d'organes sécrétoires, & excrétoires. En effet les sécrétions, & les excrétions sont si utiles, & même si nécessaires à la conservation de la vie, & de la santé, que sans elles le corps ne peut être ni vivant, ni sain, ni vigoureux, ni propre à exécuter les fonctions de l'ame, ni à prendre l'accroissement auquel il est destiné. Rien de plus exposé que lui à la corruption, & il ne peut s'en garantir sans la continuité, & la liberté du mouvement progressif du sang, & de toutes les liqueurs, produite par la force de la contraction, & de la dilatation des solides, mouvement qui est en même tems cause de l'agitation intestine des parties constitutives du sang d'où dépend sa chaleur. Mais ce mouvement progressif, & surtout le choc continuel des parties du sang les unes contre les autres, leur donne à la fin une autre figure, un autre tissu, un autre volume; & les liqueurs s'éloignent de leur température douce, & bénigne, pour en prendre une saline sulphureuse, ou même visqueuse, lesquelles

font également contraires à la vie. Il eſt donc néceſſaire que les liqueurs intempérées, & qui ſont devenues inutiles à la nutrition, & à la continuation des mouvemens vitaux ſe ſéparent de celles qui peuvent y ſervir; & que des alimens ſolides, & liquides, propres à réparer leur diſſipation, rempliſſent le vuide que leur ſortie laiſſe dans les vaiſſeaux. Or ces différentes opérations ne s'exécutent qu'au moien des ſécrétions, & des excrétions. Leur néceſſité eſt donc évidente, & il eſt également clair qu'on ne peut vivre long-tems ſans prendre d'alimens ſolides, & liquides.

II. Ce n'eſt pas tout : il faut qu'il y ait une proportion entre les alimens, & la matiere des excrétions, & cette proportion eſt une égalité parfaite dans ceux dont le corps a pris un accroiſſement raiſonnable. Delà vient qu'un corps adulte mis dans la balance ne peſe pas plus au bout de huit jours qu'il ne feſoit avant ce tems; bien que dans cet intervalle un homme vigoureux, & occupé d'un travail fatigant, ait pris cent livres d'alimens. Il faut même remarquer

que s'il y a augmentation de poids, ce qui ne peut arriver que parce que les excrétions ne répondent pas à la quantité des alimens, cet excédent est vicieux, & l'on doit s'attendre à une maladie infaillible. Car l'économie animale ne demande pas seulement un nombre, un poids, une mesure fixes, mais elle ne s'entretient que par une juste proportion, & une quantité moderée tant au regard de la matiere, que des mouvemens, & tout excès de mouvement, de matiere, ou d'humeurs, soit en qualité, soit en quantité, l'offense, la blesse.

III. La conservation de la vie, & de la santé, demande donc que le Médecin fasse exactement attention à la proportion des alimens, & des excrétions. Car je pense avec Hippocrate dans son Traité du Régime que la meilleure maniere de préserver le corps de la mort, & des affections maladives de diverses especes, est de proportionner les alimens aux forces, & même à l'exercice du corps, en observant cette regle, que plus le corps est robuste, plus il a de force, plus ses vaisseaux sont grands, & ses

fibres fermes, plus il est en état de prendre d'alimens, & d'en faire la digestion. Il faut aussi faire une distinction entre les alimens. Ceux qui se digerent aisément, & passent promptement dans les vaisseaux, & les excrétoires, sont plus salutaires que les autres; & au contraire ceux qui se digerent difficilement, & passent avéc peine dans les excrétoires, enfin qui s'arrêtent en différens endroits, sont ennemis de la santé. Il faut donc interdire l'usage des uns, & s'en tenir aux autres. Je finis par une réfléxion, c'est qu'on doit regarder comme un Médecin prudent, & habile, celui qui est en état de déduire les causes originaires des maladies de la nature des alimens, & des excrétions, & du caractere, & de la quantité des unes, & des autres.

IV. Mais comme les divers alimens ne sont pas de même caractere, & même en ont un très-différent, les uns étant visqueux, salés, âcres, acides, sulphureux, spiritueux, d'autres d'un tissu compact, & tous aiant quelque qualité dominante, la Providence toujours attentive du souverain Ou-

vrier, a conſtruit divers couloirs appropriés au caractere de chacun de ces alimens, & à la ſortie de toutes les matieres hétérogenes. En effet les parties les plus groſſieres, & ſucculentes, des alimens ſortent par le canal inteſtinal, avec beaucoup d'impuretés bilieuſes, & une quantité de récremens ſalins, & ſulphureux, & de mucoſité ſéparée dans les glandes des gros inteſtins. Le couloir des reins donne paſſage à une féroſité excrémenteuſe chargée de molecules ſulphureuſes, & terreuſes épaiſſes; & beaucoup de parties aqueuſes, chargées de molecules déliées, ſalines, & ſulphureuſes, s'évapore par les pores de la peau ſous la forme d'une tranſpiration inſenſible, dont l'excrétion ne s'arrête jamais. Je ne dis rien de ces excrétions de matiere mucilagineuſe qui s'amaſſe, & ſe ſépare, dans la ſubſtance glanduleuſe des narines, du palais, & des bronches, & qui fait la matiere des crachats, & de ce qu'on tire en ſe mouchant.

V. Chacun de ces excrétoires fait continuellement ſortir du corps les excrémens auſquels ils doivent donner

passage. Tant qu'ils s'acquittent de leurs fonctions dans le tems convenable, & la quantité requise, ils entretiennent l'intégrité du corps, & de ses opérations ; mais dès que leurs fonctions languissent, & que la matiere qui devoit sortir ne le fait pas en quantité suffisante, il est inévitable qu'il s'en ensuive différentes passions dangereuses, & surtout chroniques. J'ai fait voir dans plusieurs Chapitres de la troisiéme partie du second Tome de ce Traité, le préjudice notable que cause à la santé le deffaut des excrétions salutaires. On peut voir ce que nous en avons dit dans le Chapitre V. intitulé, *du deffaut des excrétions, fondement principal des maladies*, dans le VIe. intitulé *de la nature, & des effets pernicieux des choses qui arrêtent les excrétions ;* & dans le Chapitre VII. dont le titre est, *de la naissance des maladies, surtout épidémiques, à cause des vices de l'air, & des obstacles à la liberté de la transpiration.* (*a*) J'y renvoie donc le Lecteur, & je me contente pour le présent de prouver qu'il n'y

(*a*) Medecin. Raisonn. *Tom. V. p.* 195, 223, & 247.

a point d'évacuation dont la ſuppreſ-
ſion, ou la diminution, ſoit plus pré-
judiciable, ou plus dangereuſe au
corps, & qui cauſe plus de paſſions
de différentes natures, que la tranſpi-
ration, ou l'évaporation inſenſible
des impurétés déliées qui ſe fait par
toute la ſurface du corps, ſoit qu'elle
s'interrompe, ſe ſupprime, & que ſa
matiere reſte dans le corps, ſoit qu'elle
reflue au dedans, après avoir été pouſ-
ſée à la circonférence.

VI. Cette propoſition n'aura rien
qui ſurprenne, ſi l'on fait attention
que le couloir de la peau ſert à pu-
rifier toute la maſſe du ſang, & des
liqueurs, & que cette excrétion eſt
ſi abondante, ſuivant le calcul de
Sanctorius, qu'elle ſurpaſſe toutes les
autres réunies. Elle ne peut donc être
ſupprimée que la plus grande quan-
tité des impuretés excrémenteuſes ne
reſte dans le corps ; ce qui gâte, &
corrompt toutes les liqueurs, & leur
donne une diſpoſition à la putréfac-
tion, qui ne peut qu'être très-préju-
diciable à la ſanté. Mais c'eſt encore le
moindre mal. On ſentira bien mieux
les ſuites de cette ſuppreſſion, ſi l'on

fait attention que les impuretés qu'elle concentre dans le corps sont d'une nature saline, sulphureuse, aërienne, & étherée, très-déliée, & très-active, comme on en peut juger par ses effets. Car ces particules retenues dans le corps, ou repoussées de la circonférence au centre, à raison de leur tissu subtil, & pénétrant, agissent comme les poisons mortels, qui, en petit volume, & en vertu de leurs parties déliées, âcres, caustiques, attaquent principalement les parties nerveuses, répandent promptement par tout le corps des semences funestes, pénétrent intimement les parties douées d'un sentiment exquis, & les attaquent, & les agitent si cruellement, qu'elles causent les plus terribles des affections, des affections même mortelles, surtout dans le systême des parties nerveuses.

VII. La principale des causes qui produisent la suppression de la transpiration, est l'air. En effet comme sa pureté, & sa bonne température, contribue extrêmement à l'entretien de la santé, il ne peut aussi pécher par quelque qualité excessive, sans

lui causer un grand préjudice, par cette raison principale qu'il touche immédiatement toute la surface du corps ; & que le différent dégré de tension qu'il donne à cet organe, dirige l'excrétion vaporeuse qui se fait par le canal des vaisseaux qu'il recouvre, soit qu'il en cause l'augmentation, ou, comme il arrive plus communement, qu'il en produise la suppression. En effet s'il est trop froid ; il devient ennemi des nerfs ; il coagule les liqueurs, & roidit les fibres ; ce qui non seulement donne de la disposition aux maladies spasmodiques, mais causant un trop grand resserrement des pores, & des vaisseaux de la peau, pousse vers l'intérieur les liqueurs, qui y forment enfin des stagnations, & des stases. Quand il est trop humide, il relâche, & résout, la tension des solides ; ce qui produit une langueur de la circulation, empêche les liqueurs d'être poussées avec la vigueur convenable aux vaisseaux cutanés, & aux excrétoires qui les terminent, retient les impuretés mêlées aux liqueurs, & donne naissance aux maladies produites par l'atonie,

& l'impureté des liqueurs. S'il eſt trop chaud, il rarefie, & diſſout, les liqueurs, & les rend âcres, & bilieuſes, par l'augmentation qu'il cauſe dans leur mouvement inteſtin, & applanit le chemin aux maladies malignes. Il eſt vrai qu'il n'empêche pas la tranſpiration, s'il n'eſt en même tems humide ; auquel cas il applanit le chemin aux maladies malignes. Mais la diſpoſition la plus contraire à la tranſpiration eſt l'humidité froide de l'air ; parce qu'épaiſſiſſant d'un côté les liqueurs, & d'un autre diminuant le reſſort des fibres, elle empêche les ſucs d'être pouſſés librement par les petits vaiſſeaux de la ſurface du corps, & que l'affaiſſement du couloir eſt un nouvel obſtacle à l'excrétion des impuretés vaporeuſes.

VIII. La diſpoſition nuiſible de l'air, & des ſaiſons, & les changemens dans la tranſpiration qui en ſont les ſuites, ſont auſſi cauſes de pluſieurs maladies qui viennent dans certains tems de l'année, & qui ſont quelquefois épidémiques. Hippocrate a donc eu raiſon de dire, *telles ſont*

les saisons, telles sont les maladies, & leurs différens caracteres. Si les saisons viennent à tems, & dans l'ordre naturel, les maladies se gueriront aisément. Les maladies qui sont dans un païs font aussi connoître à leur tour les changemens de disposition de l'air, &, suivant ses variations, les maladies seront les mêmes, ou seront différentes (a). Or la cause des maladies du Printems est l'inégalité, & la variation de l'atmosphere, qui affoiblit extrêmement le ressort des fibres, & surtout la tension de la peau, d'où s'ensuit la langueur de la circulation, la diminution de l'évaporation des impuretés du sang, & par la suite la pléthore, & la cacochymie, qui sont des causes prochaines de maladies. Les maladies de l'Eté sont moins causées par la chaleur, que par le froid, & l'humidité de l'air, le matin, & pendant la nuit, qui produisent un res-

(a) *Qualia sunt tempora, tales etiam sunt morbi, & constitutiones ex ipsis. Si tempora tempestive, & ordinate, se habuerint, morbi judicatu faciles fiunt; vernaculi autem temporum morbi indicant mutationes, & prout variaverit tempus, similes aut dissimiles erunt morbi qui in hoc tempore oriuntur.* Hipp. *lib. de Humor.* §. 7.

ſerrement des pores. L'Automne eſt la ſaiſon la plus mal ſaine de l'année, par la ſeule raiſon des variations fréquentes de l'air, qui de froid devient chaud, ſec d'humide, & au contraire; ce qui ne peut manquer d'interrompre l'égalité de la circulation, & la libre ſortie de la tranſpiration. Et comme le froid de l'Hiver, ſoit ſec, ou humide, interrompt auſſi cette évacuation, il contribue à la génération de différentes maladies, dont on peut voir l'énumération, ainſi que de celles qui regnent le Printems, l'Eté, & l'Automne, dans l'Aphoriſme XX. & les ſuivans de la troiſiéme Section des Aphoriſmes d'Hippocrate, & dans le premier Chapitre du ſecond Livre de Celſe.

IX. Les variations de l'air ſont ſurtout nuiſibles, & ſi elles durent long-tems, & arrivent fréquemment, elles produiſent les maladies épidémiques, ou populaires; parce que rien n'eſt plus contraire à l'égalité de la tenſion de la peau, rien ne la détruit plus parfaitement qu'un changement ſubit de froid en chaud, ou d'humide en trop chaud. Auſſi des Obſer-

vations qui ne se sont jamais démenties nous apprennent-elles que si dans le tems que le corps est échauffé par la chaleur du Printems, ou de l'Eté, & qu'en conséquence l'augmentation du mouvement intestin des parties des liqueurs en a rempli la masse d'impuretés excrémenteuses, il survient tout d'un coup un vent froid du Nord, qui resserre les pores, empêche l'évaporation de la transpiration, en amasse la matiere dans les vaisseaux, & l'oblige d'y fermenter, elle s'attache aux parties nerveuses, & membraneuses, & produit des mouvemens fébriles, spasmodiques, & convulsifs, des fievres de différente espece, souvent accompagnées d'éruptions, de petite vérole, de rougeole, de pourpre, enfin des flux de ventre plus, ou moins sanglans, dont plusieurs personnes sont attaquées à la fois. Car il faut regarder comme un principe absolument vrai que plus il s'amasse dans le corps d'impuretés déliées, salines, sulphureuses, plus il est dangereux, & funeste, qu'elles soient retenues en tout, ou en partie.

X. Les maladies ordinaires, ou

particulieres,

particulieres, dans certains païs n'ont point d'autre cause que les variations de l'air. Les ouvrages des Médecins attestent qu'on voit en Hongrie, & en Italie, des fievres aigues d'un très-mauvais caractere, & qui sont accompagnées de maux de tête violents, & de délire. Or il est certain qu'en Hongrie la chaleur est très-brûlante pendant le jour, & le froid assez vif pendant la nuit. Lors donc que, le corps bien échauffé, on s'expose sans précaution à la rigueur de ce froid, on tombe très-aisément dans cette espece de fievre aigue, qui porte le nom de ce Roiaume. C'est surtout à quoi sont exposés ceux qui sont en sentinelle pendant la nuit, & obligés d'être long-tems en faction ; c'est mal-à-propos qu'on attribue cette maladie au trop grand usage du vin du païs, dont les soldats ne sont point en état de faire une grande consommation. Il en est de même de l'Italie, & surtout de Rome, où la même espece de fievres malignes, & aigues, cause souvent des ravages. La chaleur y est très-ardente le jour, & la nuit le froid fort aigu. Lors donc que les ha-

bitans ont l'imprudence de s'y exposer, ou d'ouvrir leurs fenêtres, de maniere que l'air, qui d'ailleurs est assez souvent mal sain par la quantité d'insectes dont il est rempli, fasse impression sur leur corps; dès le lendemain ses fonctions se dérangent, & l'on a une disposition fébrile, qui prend des forces, si l'on n'y remédie promptement, & souvent est suivie d'un dénouement tragique.

XI. Les mauvais effets de la suppression de la transpiration insensible ne se bornent pas à produire des maladies aigues; des passions chroniques endémiques lui doivent encore l'existence. En effet c'est à cette cause que je rapporte celle des affections scorbutiques, maladie qui n'est autre que le dernier degré de cacochimie. Car plus l'impureté des liqueurs vitales augmente, plus les excrétions, & surtout la transpiration, devroient-elles augmenter; plus enfin leur suppression est elle préjudiciable. Or tout le monde sait que dans les païs maritimes, & septentrionaux, les habitans se nourrissent d'alimens grossiers, mangent beaucoup de chair,

& de poiſſon ſalés, fumés, & endurcis, & qu'ils reſpirent un air épais, froid, & humide. Dans cette diſpoſition de l'air, & des alimens, il ne peut manquer de ſe former beaucoup de ſucs cruds, & indigeſtes, de reſter dans le corps beaucoup d'impuretés ſalines, viſqueuſes, & excrémenteuſes, ſurtout la tranſpiration y étant languiſſante; & les couloirs ne peuvent manquer de s'obſtruer, & de ſe fermer de toutes parts, ſurtout quand une vie ſédentaire, & deſtituée de tout exercice du corps, des peines d'eſprit fréquentes, ou la triſteſſe, viennent s'y joindre; comme les liqueurs, originairement bien tempérées, la ſéroſité, & la lymphe, de ſe corrompre par le mêlange de différens ſels, de tomber en putréfaction, &, ſuivant la différente diſpoſition des ſujets, & des tempéramens, de perdre leur volatil, & de ſe putréfier lentement, ou bien d'acquérir une extrême acrimonie fixe, ou volatile. Et delà dérivent tous les accidens ordinaires aux ſcorbutiques, la puanteur de la bouche, les taches livides, la corruption de leurs gencives, les ul-

ceres fœtides, & pleins de matiere ichoreuse, les douleurs fixes, & vagues des membres, les spasmes, & convulsions, les tranchées dans le ventre, les tremblemens, & contractions des membres, & beaucoup d'autres accidens de même espece.

XII. Tous ces accidens mettent la vie dans un grand danger. Mais la suppression de la transpiration à l'occasion d'un changement subit arrivé dans l'air, produit encore d'autres mauvais effets; que des expériences réïtérées tous les jours mettent en évidence. On ne peut sortir d'une chambre, ou d'un lit, bien chauds, pour s'exposer à un air bien libre, sans sentir sur le champ un frisson par tout le corps, & la suppression de la transpiration qui arrive en conséquence, repoussant la matiere âcre, & excrémenteuse, vers l'intérieur, & surtout les membranes glanduleuses du gosier, de la bouche, des narines, & des bronches, cause la toux, l'enchifrenement, les fl xions, & les fievres catarrheuses. Des expériences très-fréquentes nous apprennent encore que rien ne contribue plus, & n'est

plus propre à produire des paſſions, & des fievres aigues, que de s'expoſer à l'air humide, & froid, ſurtout le ſoir, & d'y reſter pendant quelque tems, après quelque accès violent de colere, ou s'être échauffé à quelque exercice violent, ou avoir bû largement. C'eſt un moien court, & facile pour tomber dans les fievres intermittentes, & aigues inflammatoires.

XIII. Mais rien n'éclaircit mieux, & ne démontre plus parfaitement, que la cauſe des fievres qui viennent tout d'un coup eſt la ſuppreſſion de la tranſpiration, que les bains chauds de Carles-Bade pris mal-à-propos, & ſans précaution. Car ſi avec le corps trop plein, & trop chargé d'impuretés, on entre dans le bain trop chaud, ſans s'être fait ſaigner, ou s'y être diſpoſé comme il convient, & qu'on y demeure pendant quelque tems, non ſeulement on eſt attaqué de grands tremblemens de cœur, de langueur, de mal de tête, mais même de fievre intermittente, quelquefois continue, & qui arrive ſouvent, précédée de friſſon, de douleur de dos, & de grandes inquiétudes. Or là

raiſon pour laquelle ces bains cauſent la fievre ſi aiſément, & ſi ſubitement, plûtôt que d'autres de même eſpece, c'eſt, à ce qu'il me paroît, qu'on trouve peu de bains dont l'eau ſoit auſſi chaude, & que cette eau contient une plus grande quantité d'une terre martiale aſtringente de la nature de l'ocre, & de la chaux, qui a beaucoup de diſpoſition à former des concrétions pierreuſes; ce qui fait que ſon application extérieure pouſſe ſubitement dans l'intérieur les tumeurs œdémateuſes, conſolide les vieux ulceres, deſſeche les puſtules, les exulcérations, & les corroſions de la peau; tous effets qui atteſtent la force éminente qu'elle a de reſſerrer les pores, & les vaiſſeaux de cette partie. Lors donc qu'on prend ce bain trop chaud, cette chaleur étrangere fait bouillonner le ſang, & lui donne une grande agitation inteſtine, ſurtout dans l'état pléthorique, & cacochymique, pendant que le reſſerrement des pores empêchant l'évaporation des particules aëriennes ſulphureuſes du ſang, les fait heurter avec force contre les parties nerveuſes, les arteres, & le

cœur, & augmente fortement en conſéquence le mouvement de ſyſtole, & de diaſtole du cœur, ce qui produit la fievre.

XIV. Ce qui prouve encore le grand avantage de la tranſpiration bien reglée, & combien ſa ſuppreſſion eſt nuiſible, c'eſt que ceux dont les liqueurs ſont remplies d'impuretés, ou de parties excrémenteuſes, comme les gouteux, ne reſſentent point les accidens de leur maladie pendant l'Eté, tems où ces impuretés ſortent avec plus de liberté, & d'abondance, par les pores de la peau; & qu'ils en ſont moleſtés pendant le Printems, & l'Automne, parce que l'épaiſſeur de l'atmoſphere diminue la tranſpiration, & empêche la ſortie des impuretés excrémenteuſes; ce qui ne manque pas de cauſer un grand dommage au corps. C'eſt par la même raiſon que les vieillards, dont la tranſpiration eſt moins libre, & moins abondante, que celle des jeunes gens, & des hommes adultes, tombent dans les maladies particulieres à la vieilleſſe, comme ſont principalement le ſcorbut, le calcul, les ulceres

de la vessie, la galle, les tranchées du bas ventre, les diarrhées, les stranguries, & les maladies des ïeux, & des oreilles.

XV. Quelque graves, & dangereuses, que soient les maladies causées par la suppression de la transpiration, & par l'impureté que cause aux liqueurs le mêlange des impuretés excrémenteuses qu'elle devoit faire sortir, il arrive des accidens bien plus cruels, & bien plus dangereux, lorsque cette matiere excrémenteuse séparée de la masse des liqueurs dans les canaux de la peau, au lieu de sortir s'y arrête, &, refluant dans l'intérieur, se remêle avec la masse du sang. Alors cette matiere agit avec la force, & le caractere, des poisons, c'est-à-dire, que malgré son petit volume, à raison de l'activité pénétrante, & ennemie, de ses parties hétérogenes, elle irrite vivement les nerfs, & produit des accidens aussi terribles que ceux des poisons. C'est une vérité qu'il est interressant d'approfondir, & d'établir sur des preuves claires, & par des autorités respectables, afin de convaincre ceux qui

qui s'adonnent à la Médecine, que la plus grande partie des causes des plus graves accidens consiste moins dans une matiere d'un grand volume, ou dans la trop grande quantité, & l'intempérie épaisse, du sang, & des liqueurs, que dans un petit volume de matiere, mais extrêmement ennemie des nerfs.

XVI. Pour commencer par la tête, j'ai souvent remarqué que ceux qui portent leurs cheveux ont été attaqués de grands maux de tête, avec tintement d'oreilles, & vertige, pour être resté mal-à-propos la tête nue; & que d'autres qui étoient affligés de ces maladies en avoient été délivrés en prenant la perruque. Rien n'est plus commun que de voir le reflux de la galle laiteuse dans les enfans, causé par le seul froid, produire une fievre continue, qui cesse aussi-tôt que l'excrétion recommencé, & recommence dès que l'excrétion cesse. C'est ce que j'ai observé nombre de fois. Rien n'est plus dangereux que d'appliquer sans préparation convenable sur la tête des tigneux des onguens, ou linimens, capables de

resserrer. Car la matiere âcre corrompue étant repoussée vers le cerveau, ses membranes, & les racines des nerfs, cause l'épilepsie, surtout aux enfans, & d'autres graves maladies de la tête. Amatus Lusitanus observe qu'une fille d'onze ans, grosse, & sanguine, tomba au bout d'une heure en apopléxie, pour s'être lavé la tête. (*a*) Les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature parlent d'une personne devenue sourde pour avoir repercuté par une lotion la matiere qui sortoit de sa tête (*b*). J'ai remarqué qu'un liniment appliqué mal-à-propos sur la tête d'un tigneux de dix ans, lui avoit causé une inflammation de l'œil droit, suivie de suppuration, enfin de perte totale de cette partie. J'ai encore vû des ulceres coulans de la tête, & les *favus* (*c*) desseichés imprudemment par l'usage d'un

(*a*) Amat. Lusitan. *Cent. I. Obs.* 36.

(*b*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. III. Ann. III. Obs. IX.*

(*c*) Les Latins ont nommé *Favus*, & les Grecs Κηρἰον un petit ulcere qui vient communement à la tête, & qui rend par beaucoup de trous dont il est percé, un pus semblable à du

finiment, causer un asthme convulsif, qui fut considérablement soulagé par un vésicatoire appliqué à la nuque du col.

XVII. Les Polonois sont sujets à une excrétion salutaire, & critique, de la tête, fort singuliere, qu'ils appellent Plica. Elle consiste au transport abondant d'une sérosité visqueuse, excrémenteuse, mêlée de sang, qui suintant des pores de cette partie, & descendant dans les tuiaux dont les cheveux sont composés, les mêle d'une maniere tout-à-fait étonnante, & ces boules de cheveux deviennent un organe excrétoire particulier, qui fait sortir la sérosité vicieuse au grand avantage, & soulagement, du Malade. Mais, lorsqu'on vient à couper les cheveux, le corps est attaqué de maladies sérieuses, & même mortelles. Car cette opération est promptement suivie de douleurs cruelles de la tête, d'assauts épileptiques, ou convulsifs, de phrénésie, de manie, de mélancholie, & de vertiges, d'in-

miel. C'est de cette double ressemblance aux raïons de miel que lui viennent les noms Grec, & Latin.

flammations des ïeux, & de goutte sereine. Quelquefois la sérosité excrémenteuse se jette sur les parties inférieures, & produit des douleurs gouteuses, & d'autres accidens ressemblans à ceux que produit la grosse vérole. On voit même quelquefois la pleurésie, la péripneumonie, l'hémoptysie, & la phthisie s'en ensuivre.

XVIII. La galle, cette maladie incommode, & dégoutante, ne laisse pas de débarrasser le corps d'humeurs salées, âcres, & corrompues, qu'on ne peut faire rentrer, ou dont on ne peut empêcher la sortie, par un mauvais traitement, sans causer au corps un grand dommage, dont la principale différence vient des différentes parties que cette matiere maligne attaque, & dans lesquelles elle établit le siege de ses mauvais effets. Car si elle se porte à la tête, elle y excite des maladies très-dangeureuses, comme apopléxies, épilepsies, vertiges, assoupissemens, & vices dans les organes des sens. Les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature parlent d'une apopléxie mortelle causée

par la répercussion de cette maladie (*a*). Mœbius atteste le même fait (*b*). Les mêmes Mêlanges s'en prennent à la même cause de la perte de la vie qui arriva à un Malade (*c*). On peut voir la même chose dans les Ouvrages de Sennert (*d*). Riedlinus rapporte l'histoire d'une servante, attaquée d'une galle très-dégoutante, qui tomba en épilepsie la seconde fois qu'elle se frotta (*e*). Sennert rapporte le même succès d'un même traitement (*f*). Mais c'est surtout aux enfans qu'il est pernicieux de faire rentrer la galle ; car outre la suffocation, & autres maladies dangereuses que ce reflux leur cause, Hildanus observe que l'épilepsie survient très-souvent (*g*).

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad.* I. *Ann.* I. *Obs.* 58.

(*b*) Mœbius. *Instit. Med. p.* 65.

(*c*) Miscell. Nat. Curios. *Decad.* II. *Ann.* VIII. *p.* 255.

(*d*) Sennert. *Prax. Med. Part.* III. *Sect.* II. *c.* 44.

(*e*) Riedlin. *Linear. Medicar. Ann.* 1696. *Mens. Mai. Obs.* I.

(*f*) Sennert. *Loc. Citat.*

(*g*) Hildan. *Cent.* III. *Obs.* 10.

XIX. Quand la matiere de la galle se jette sur la poitrine, il en arrive un asthme très-dangereux, comme Hildanus l'a observé dans un jeune homme de vingt-ans, qui avoit fait passer cette maladie à contre-tems par l'usage de linimens ordinaires en pareil cas (*a*). Cet Auteur rapporte qu'il fut attaqué d'une si grande oppression de poitrine, qu'à peine pouvoit-il respirer, & lui sentoit-on le pouls; enfin il mourut d'un catarrhe suffoquant. Il arrive très-souvent que la rétrocession de la galle allume dans le cœur, & tout le genre vasculeux, une fievre continue avec un grand abbattement. J'ai vû succéder une éruption salutaire de cette maladie à sept jours de fievre de cette nature. Les vieillards sont surtout attaqués de la galle, & notamment de la galle seiche, dont le reflux cause la fievre quarte, qui cede à son tour lorsque la galle reparoît. C'est ce qui fait dire à Langius, *J'ai vû plus de cent fois la galle, & les enflures œdémateuses des jambes, guérir sans le secours d'aucun remede par la crise de differentes fievres*,

(*a*) Hildan. *Cent. III. Obs.* 39.

& surtout de la fievre quarte (a).

XX. Il arrive souvent que la matiere virulente de la galle repoussée de l'intérieur du corps au dedans, cause, surtout aux enfans, des tumeurs œdémateuses, hydropiques, & tympanitiques, avec enflure du scrotum, comme je l'ai observé quelquefois. C'est une remarque qui n'a point échappé à Hippocrate, comme il paroît par une Histoire remarquable rapportée dans son Traité des Maladies épidémiques. *Il y avoit*, dit-il, *à Athenes un homme malade de la galle la plus dégoutante. Dans le dessein de s'en guérir il vint à Milos prendre les bains chauds, qui véritablement le guérirent de la galle, mais peu de tems après il tomba dans une hydropisie dont il mourut* (*b*). Quand la même matiere at-

(a) *Ego scabiem & crurum œdemata, cum post aliarum febrium, tum precipue quartanæ febris crisim obortam, sponte exolescere, citra omne medicamentorum subsidium pluries centies vidi.* Langius. *Epist.* 16. *Lib.* I.

(*b*) *Erat Athenis homo quidam fœdissima scabie laborans; atque ut sanaretur accessit Milos, ubi calidæ sunt thermæ, quarum usu convaluit a scabie, sed paulo post incidit in hydropem, & exinde mortuus est.* Hipp. *Epidem.*

taque les membranes des inteſtins, elle cauſe de grandes tranchées, ou même des dyſenteries. Riviere rapporte une Hiſtoire mémorable qui juſtifie cette propoſition (*a*). Un goureux aiant pris des eaux minérales, ſe refroidit beaucoup l'eſtomac, enſuite de quoi il fut attaqué par tout le corps d'une galle accompagnée d'une démangeaiſon très-incommode. Elle fut bien-tôt guérie par l'application qu'on lui fit aux poignets, & à la plante des pieds, de quelque onguent mercuriel. Mais cette friction fut promptement ſuivie d'une grande diarrhée qui dura pendant vingt jours, avec des tranchées très-violentes, qui cauſerent à la fin un flux dyſentérique.

XXI. Comme le reflux de la matiere de la galle répercutée par l'application inconſiderée des topiques, cauſe par ſon âcreté cauſtique qui irrite les parties nobles internes, pluſieurs maladies pernicieuſes, de vieux ulceres conſolidés ſur le champ, cauſent par la même raiſon de grands dommages, & même la mort. En

(*a*) Riverius. *Cent. III. Obſ.* 85.

effet les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature atteſtent que la guériſon d'un ulcere à la cuiſſe cauſa l'épilepſie (*a*) ; & Tulpius rapporte que deux enfans furent guéris de cette maladie par des ulceres coulans de la tête, leſquels aiant été imprudemment deſſeichés, ils tomberent dans des convulſions horribles (*b*). Amatus Luſitanus parle auſſi d'un ulcere de la cuiſſe conſolidé qui cauſa l'épilepſie, laquelle ceſſa, lorſque l'ulcere eut recommencé de couler (*c*). On trouvera des exemples pareils dans Bartholin (*d*), Hildanus (*e*), les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*f*), & ceux de Roſinus Lentilius (*g*). Timæe rapporte auſſi que la guériſon d'ulceres aux pieds a cauſé la goutte ſereine (*h*). Un fait ſemblable eſt encore atteſté par Fo-

(*a*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad. III. Ann. II. Obſ.* 29.

(*b*) Tulpius. *Obſ. Lib. I. c.* 8.

(*c*) Amatus Luſit. *Cent. II. Hiſt.* 6.

(*d*) Bartholin. *Cent. Hiſt.* 20.

(*e*) Hildan. *Cent. II. Obſ.* 10.

(*f*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad. III. Ann. II. Obſ.* 29.

(*g*) Roſin Lentil. *Miſcell. Part. I. p.* 3.

(*h*) Timæus, *In Oper. poſtum.*

reſtus (*a*) ; & Hildanus parle de la conſolidation d'un vieil abſcès purulent, qui cauſa une grande douleur de tête, la perte de la vûe, & l'expectoration d'une matiere purulente (*b*).

XXII. Le même Auteur, dans l'endroit cité, rapporte entre autres exemples des mauvais effets de la conſolidation des vieux ulceres, qu'un homme ſéxagénaire qui en avoit un depuis pluſieurs années, le fit guérir par un Empirique ; mais que quelques mois après il fut attaqué du côté gauche d'une pleuréſie avec des douleurs, & des points, très-violens, & qu'il expectora une ſanie pareille à celle qui couloit auparavant de ſon ulcere. Dans l'Obſervation XCI. de le Ve. Centurie, il parle d'un Malade qui s'étant deſſeiché un vieil ulcere par l'uſage des bains chauds, tomba non ſeulement dans un extrême abbattement, mais fut attaqué de nauſée, de rots fréquens, & des mêmes accidens que s'il avoit pris du poiſon. Entre autres exemples je rapporterai

(*a*) Foreſt. *Obſervat. Lib. I.*
(*b*) Hildanus. *Cent. III. Obſ.* 39.

celui d'un homme diſtingué, Conſeiller d'un Prince, qui fatigué d'une défluxion âcre ſalée, avec excoriation vers le malleole du pied droit, qui revenoit preſque tous les ans, ſurtout au Printems, mit deſſus le mal, de l'avis de ſon Chirurgien, de l'eau-de-vie camphrée. Mais peu de tems après il fut attaqué de tranchées cruelles, & de douleurs dans l'hypochondre gauche, avec fievre lente, agitations involontaires, inquiétudes, & conſtipation très-opiniâtre, que l'uſage des poudres compoſées de nitre, & de cinnabre, & d'une infuſion, fit à la fin ceſſer. Et comme les cauteres ſont des ulceres artificiels d'un uſage merveilleux pour débarraſſer la tête des impuretés nuiſibles qui cauſent ſes maladies, en attaquant les nerfs, beaucoup d'Obſervations font foi que leur deſſeichement a fait revenir les mêmes maladies, ou a donné naiſſance à d'autres. On en peut voir une collection dans les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*a*), & dans les Obſer-

(*a*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad. II. Ann. III. Obſ.* 213. *& Ann. VI. Obſ.* 201.

vations de Pechlin (*b*).

XXIII. Pendant que nous sommes sur le préjudice que causent les topiques imprudemment appliqués, en causant le reflux des efflorescences de la peau, & de la matiere qui y causoit des ulcérations, il ne faut point oublier de parler de ces exanthemes qui paroissent dans les maladies aigues, dont le reflux cause des accidens d'autant plus dangereux, & d'autant plus fâcheux, que leur nature est plus virulente, & putride. Car comme rien ne marque mieux la force de la nature que la prompte éruption des pustules de la petite vérole, des taches péréchisantes, de celles de la rougeolle, & du pourpre, & des bubons, ou charbons, dans la peste, c'est aussi un état très-dangereux, lorsque par le deffaut de cette force ces éruptions ne sortent point, ou qu'après avoir paru sous la peau, elles viennent à rentrer. C'est ce qui arrive très-aisément à l'occasion d'un refroidissement, d'une boisson froide, d'une terreur, ou de quelque autre passion de l'ame, ou même de la si-

(*a*) Pechlin. *Lib. II. Obs.* 30.

tuation droite du corps, ſurtout dans les ſujets épuiſés, & dont le pouls, & le reſſort du cœur, & des arteres, & par une ſuite néceſſaire le mouvement du centre à la circonférence, eſt languiſſant. Ce reflux fatal eſt ordinairement ſuivi de la mort, parce que la matiere maligne exanthématique ſe jette ſur les membranes du cerveau, du ventricule, ou des inteſtins, ou ſur les nerfs des hypochondres, & cauſe d'autant plus aiſément des inflammations, des ſpaſmes, & des convulſions de ces parties, que les Malades ſont déja affoiblis par la maladie. La raiſon pour laquelle la matiere exanthématique a plus de virulence quand elle reflue me paroit être qu'avant ſa ſéparation le ſuc corrompu, ou cauſtique, qui en fait le caractere, eſt mêlé avec le ſang, & les liqueurs, qu'il en eſt enveloppé, & pour ainſi dire, bridé; au lieu que quand il eſt livré à lui-même, & débarraſſé des ſouffres balſamiques du ſang, rien ne fait obſtacle à ſa nature pernicieuſe, & il fait ſur le corps le même effet que les poiſons. Joignés à cela que quand cette matiere

séjourne dans les glandes de la peau, l'agitation inteſtine, & continuelle, du fluide éthéré qui y paſſe ſans ceſſe, la rend plus ſubtile, & plus maligne; de ſorte que quand elle vient à être repercutée, elle refuſe de s'unir, & de ſe mêler, comme auparavant avec la lymphe, & le ſang, & s'inſinue plûtôt dans les parties nerveuſes à la maniere des poiſons ſubtils, & y cauſe de violentes contractions ſpaſmodiques.

XXIV. Si nous conſultons à préſent l'expérience, rien n'eſt plus commun que de voir diſparoître les exanthemes, la petite vérole, la rougeole, les taches pétéchiales, & le pourpre, pour avoir donné au malade degoutant de ſueur des linges froids, & qui ſentent encore la leſſive, ou les avoir tranſporté dans un autre lit froid. Alors la maladie change entierement de face; les ſymptômes deviennent plus dangereux; il ſurvient des inquiétudes, des agitations involontaires, des délires, des tremblemens, des convulſions, qui ſont enfin peu de tems après terminés par la mort. C'eſt encore une obſervation jour-

nelle que les Malades attaqués de maladies aigues exanthématiques tombent promptement dans un abbattement des forces, une défaillance, un refrodissement des extrêmités, & frissonnement de la peau avec foiblesse de pouls, pour s'être tenus trop longtems dans une situation droite dans le lit, ou hors du lit, & qu'il s'en ensuit une rétrocession des efflorescences de la peau, le délire, la convulsion, ou l'épilepsie, & enfin la mort. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Praticiens ont rarement remarqué ce phénomene, dont l'explication est cependant toute naturelle. Car la cause de ces accidens est l'affoiblissement des forces dans ces maladies; or dans cet état la contraction du cœur diminue, & le sang qui remonte difficilement vers la tête dans la situation droite, accable le cœur. D'ailleurs il a plus de peine à circuler dans le cerveau, & ses membranes; ce qui contribue beaucoup à ces accidens. Il faut rappeller ici l'Observation mémorable de Prosper Alpin (*a*), qui rapporte qu'une femme at-

(*a*) Prosp. Alpin. *de Medicin. Ægypt. p.* 76.

taquée de peste eut une tumeur dans l'aîne, dont la diminution lui causa un délire, qui cessa par l'application d'une ventouse qui la fit reparoître.

XXV. On doit craindre le même danger, le même dommage, s'il n'est plus considérable, du reflux de la matiere vicieuse, âcre, ou corrompue, qui cause la goute, & l'érysipele, lorsqu'elle est répercutée de l'habitude du corps, ou des membres, vers l'intérieur. Aussi Hippocrate remarque-t-il avec sa justesse ordinaire que le reflux de l'érysipele est dangereux (*a*). J'ai connu un vieillard presque septuagénaire, qui par l'application extérieure de remedes tirés de saturne, & du camphre, fit rentrer un érysipele qui couvroit sa jambe, & sa cuisse, & tomba dans une affection léthargique. Le Médecin l'aiant traité intérieurement, & extérieurement, avec des céphaliques, & des balsamiques chauds, lui causa une fievre violente, avec de grandes taches pourprées, qui furent suivies du délire, & de la mort. Je suis témoin d'un autre malheur plus

(*a*) Hipp. *Aphor. XXV. Sect. VI.*

singulier,

ſingulier. Une perſonne très-ſujette aux inflammations eryſipélateuſes aiant été attaquée de cette maladie, qui commence d'ordinaire par un friſſon, ſuivi d'une grande chaleur, le Médecin prit le change, & s'imagina que c'étoit un accès de fievre intermittente, & pour la couper, le lendemain il ordonna l'émétique, que le Malade prit. Il vomit en effet, & largement; mais il lui ſurvint une inflammation de l'eſtomac, qui fut ſuivie de la mort le cinquiéme jour.

XXVI. On voit encore plus ſouvent les mauvais effets que produit la répercuſſion de la matiere gouteuſe par l'application des remedes topiques ſur les articulations. Rien n'eſt plus naturel que la deſcription abrégée des dangereux, & monſtrueux accidens qui s'en enſuivent, que donne Drawiſius, dans un Traité du Scorbut qu'il fit imprimer il y a cent ans en parlant de la goute vague ſcorbutique. Le Lecteur doit me ſavoir gré de lui tranſcrire tout ce paſſage. *Il faut uſer de grandes précautions pour empêcher des maux plus dangereux, & plus cuiſans, qui naiſſent très-ſouvent de l'uſage des re-*

medes emploiés pour adoucir, & calmer, les douleurs du scorbut. Car rien n'arrive plus aisément, surtout lorsque le sel volatil scorbutique a acquis un tel degré de corruption, qu'il en ait contracté une qualité virulente. En effet quand cela arrive la goute scorbutique prend un caractere tout-à-fait semblable à celui de l'érysipele, & il arrive, comme dans cette derniere maladie, que le plus leger topique fait rentrer au dedans le sel volatil virulent, qui cause pour lors des accidens beaucoup plus terribles qu'il ne fesoit étant déposé dans les parties extérieures. Car lorsque ce sel attaque les intestins, d'horribles tranchées, ou même la passion iliaque, suivent de près. S'il se jette sur le cerveau, le Malade est attaqué de vertige, d'épilepsie, d'apoplexie, ou autres maladies funestes de la tête. Quand il irrite le cœur, la défaillance suit sur le champ, ou même la mort subite. S'il tourne du côté du diaphragme, ou de la pleure, c'est une pleurésie dangereuse. Porté aux poumons, il produit la difficulté de respirer, les inquiétudes des environs du cœur, les toux ferines, & suffocantes, les hémoptysies, &c. En un mot ce sel virulent, & très-nuisible, est capable de causer aux parties internes le même dommage que feroit le poison. Je

ſais encore que s'il reflue de lui-même, ou par l'application de quelque topique, il cauſe en peu d'heures une enflure de tout le corps, avec de grandes incommodités du cœur, de la même maniere qu'il arrive aſſez communément dans la fievre de Hongrie, & dans les maladies produites par la corruption des liqueurs (a).

(a) *Maxima cautione opus eſt ne dum dolores leniuntur, atque ſedantur, gravius, & magis perniciosum, malum ingruat; quod quidem imprimis facile contingit, quando volatile ſcorbuticum ſal in corruptione ſua eo proceſſit, ut virulentam indolem contraxerit. Hoc enim ſi factum fuerit, arthritis ſcorbutica maximam cum eryſipelate induit convenientium, & haud ſecus quam in eryſipelate levi tantum repercuſſione virulentum volatile ſal ad interiora corporis recedit, ibique longe periculoſiorem ſtatum quam in externis artubus inducit. Nimirum quando hoc ſal inteſtina adoritur, exquiſita ventris tormina, quin ipſa paſſio iliaca, non facile deerunt. Si ad cerebrum ſcandit, æger vertiginem, epilepſiam, apoplexiam, aliſque truculentos capitis morbos, incurrit. Ubi cor opprimit, illius lipothymia adeſt, vel ſubita plane mors ſequitur. Ad diaphragma, & pleuram, cum vergit, periculoſus pleuriticus ſeſe exerit morbus. Ad pulmones delatum, ſpirandi anguſtiam, anxietates præcordiorum, ferinas & ſuffocatorias tuſſes, hœmoptyſes, &c. affert. Verbo, quamcumque perniciem in generis alias venenum internis corporis partibus ſuſcitare valet, eumdem etiam peſ-*

XXVII. Les maux que cause la métastase de la matiere gouteuse sont donc en grand nombre, & ne different pour le danger, & le caractere, que suivant la nature des sujets, & des parties, qu'elle attaque. Car quand la matiere répercutée tourne du côté de la partie supérieure, ou la tête, elle cause aisément une épilepsie, comme il paroit par une Observation rapportée par Riviere, où l'on voit que la cessation des douleurs de la goute produisit dans un Malade des accès d'épilepsie qui revenoient par intervalles, & qui durerent deux ans, au bout desquels les douleurs de goute, qui ne s'étoient fait sentir en aucune maniere pendant la durée de l'épilepsie, recommencerent à se faire sentir (*a*). Wepfer dans son Traité

simum hoc, & virulentum sal, creare aptum est. Novi etiam, si sponte recessit, aut incongruis medicamentis exterius exceptum fuit, quod totum corpus brevi horarum spatio cum omnibus partibus sub magno cordis angore intumuerit, eodem modo ac in Hungarica *febre, aliisque ex corruptis succis oriundis morbis, nonnunquam contingere solet.* Drawisius. *Tractatu Germanica lingua edito, ex versione Celeberrimi* Frider. Hoffmanni.

(*a*) Riverius. *Centur.* III. *Obs.* 85.

de l'apopléxie, rapporte que le reflux de la goute causa cette maladie (*a*); & Simon Pauli raconte l'histoire d'un Malade qui dans un leger accès de goute, au lieu des secours intérieurs, eut recours à des remedes extérieurs qui lui causerent en peu de tems une difficulté de respirer, avec palpitation de cœur, & défaillances, suivies d'une épilepsie, qui dégénera en apopléxie mortelle (*b*).

XXVIII. Lorsque la matiere gouteuse est imprudemment repoussée, & qu'elle se jette sur la poitrine, elle cause un asthme convulsif. C'est ce que nous avons vû arriver plus d'une fois dans des sujets cachectiques pour avoir extérieurement appliqué un liniment, d'ailleurs excellent, composé de camphre, d'opium, & d'esprit de vin rectifié, ou seulement du camphre en poudre. Car ils sont tombés dans des inquiétudes des parties voisines du cœur, & une si grande difficulté de respirer, que les Malades se croioient prêts d'être suffoqués; ce

(*a*) Wepfer. *Lib. de Apoplex. p.* 2. & 3.
(*b*) Simon Pauli. *Quadripart. Botanici. p.* 215.

qui fut suivi d'enflure des pieds, & d'hydropisie. Craton rapporte dans ses Consultations que l'abus des narcotiques, & des engourdissans, a changé la goute en asthme (*a*); & Trincavellius rapporte un accident pareil. Voici ses paroles. *Il n'y a rien de plus dangereux que d'emploïer les astringens, & les répercussifs, pour empêcher la défluxion de la matiere gouteuse dans les parties où elle a coutume de se déposer. Cette faute a jetté deux Nobles Vénitiens dans un asthme très-violent, avec fievre continue, tremblement de tout le corps, & stupeur de tous les sens* (*b*). C'est ce que j'ai confirmé par plusieurs exemples dans ma *Dissertation sur les effets du reflux de la goute, p.* 12. (*c*)

XXIX. Quand la même matiere corrompue s'attache aux membranes

(*a*) Crato. *Consil. p.* 1015. *Consil.* 367.

(*b*) *Nihil gravius est quam usu adstringentium, & repellentium, præcavere in podagra consuetam fluxionem. Inde asthmate gravissimo cum febre continua duo Nobiles Veneti affecti, cum tremore totius corporis, & omnium sensuum stupore.* Trincavel. *de Rat cur. part. hum. corp. Lib.* 12. *c.* 1.

(*c*) Dissert. *De podagra retrocedente in corpus, p.* 11.

de l'estomac, il s'ensuit très-souvent des hocquets, des cardialgies, des défaillances, & des inflammations mortelles de l'estomac. Crammer rapporte dans sa Dissertation sur la goute, qu'un homme attaqué de cette maladie le fut aussi d'un hocquet continuel, & mortel, pour s'être exposé pieds nuds à un vent froid. Mœnichen rapporte que des remedes froids aiant été appliqués pour calmer les douleurs de la goute, le malade fut attaqué de cardialgie, & defaillances; qui cesserent par l'usage des frictions sur les genoux, & des vésicatoires appliqués aux mêmes parties (*a*). On lit dans les Mêlanges des Curieux de la Nature l'histoire d'un gouteux, qui calmant ses douleurs par la boisson de l'eau froide, prit un émétique qui lui causa des vomissemens énormes pendant un mois, de tems en tems le hocquet, la perte de l'appetit, l'augmentation de la soif, la fievre continue, la suppression d'urine. Après sa mort on trouva l'estomac enflammé (*b*). Il y a un peu plus

(*a*) Mœnichen. *Obs. VIII. p.* 245.
(*b*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. III. Ann. III. Obs.* 147.

d'un an qu'une femme diſtinguée âgée de cinquante ans, pour ſe ſoulager des douleurs d'un accès violent de goute, mit ſur la partie malade une poudre compoſée de camphre, & de minium. La douleur ſe calma en effet; mais dans le moment elle tomba dans un abbattement extrême, avec chaleur fébrile, perte d'appetit, grandes inquiétudes dans le voiſinage du cœur, envies de vomir, & agitations continuelles. Je la tirai de cet état équivoque avec des émulſions compoſées de graines de pavot, & d'amandes douces, & l'uſage d'une poudre compoſée de nitre, & de cinnabre, qui firent revenir la goute aux pieds. Je ſais auſſi que la goute ſciatique aiant été répercutée par l'uſage de bains aſtringens, ſe jetta ſur le ventricule, & la poitrine, & cauſa des cardialgies, une fievre lente hectique, & une toux ſeiche, qui fut à la fin mortelle.

XXX. Beaucoup d'expériences font auſſi connoître que la matiere tartareuſe qui produit la goute paſſe ſouvent aux reins, & canaux deſtinés à la ſécrétion de l'urine, & qu'ainſi la goute

goute se change en calcul ; ce qui est surtout vrai chez les vieillards. Solenander a donc grande raison de dire que *ceux qui ont l'une de ces maladies, ont peine à se sauver de l'autre, & qu'il y a peu de gouteux qui ne soient en même tems calculeux* (a). Stifferus atteste dans son Traité de la Goute, que les douleurs de cette maladie se sont souvent changées en douleurs néphrétiques semblables à la colique, & que celles-ci à leur tour se sont changées en douleurs de goute. Il se fait aussi très-aisément un changement de la goute rentrée, en violente colique. Car la ressemblance de structure, & de disposition aux contractions spasmodiques qu'ont les ligamens nerveux, tendineux, & glanduleux, des articulations, avec les membranes des intestins, est cause qu'elle passe promptement des articulations aux intestins, & de ceux-ci aux articulations. Cette métastase n'étoit point inconnue à Hippocrate, comme il paroit par le

(a) *Qui uno laborat ex iis, alterum vix effugere potest, & pauci arthritide affecti sunt, qui non in renibus calculum ingenerant.* Solenand. *Sect.* I. *Cens.* XX.

passage suivant de son Traité des Maladies Epidémiques. *Un gouteux étoit plus tranquille quand il avoit la colique, & , quand il en étoit quitte, il souffroit davantage de la goute* (a). Ce que confirme Solenander dans ses Consultations, quand il dit qu'*une femme étoit toujours attaquée de goute, quand elle n'avoit pas la colique, & que la goute reprenoit avec violence aussi-tôt que la colique étoit passée* (b). Raygerus dit quelque part qu'*il connoissoit une personne tourmentée d'une colique violente, qui ne lui fesoit plus de mal dès que la goute survenoit* (c). On peut voir beaucoup d'exemples confirmatifs de cette vérité dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature IIe Decade, IVe, Année, Observation XLII; & dans

(a) *Qui articulari morbo detentus intestini dolore vexabatur, quietior erat, hoc autem curato, magis dolebat.* Hipp. *Epidem. Lib. VI, Parte 4. text.* 30.

(b) *Fœmina arthritide semper laborabat quando a doloribus coli libera erat, & cessantibus coli doloribus misere ex juncturis afficiebatur.* Solenand. *Consil. p.* 77.

(c) *Notus est mihi quidam qui colica immani torquebatur, superveniente autem podagra nihil penitus sentiebat.* Rayger. *Miscell. Nat. Curios. Decad. I. Ann. VI. & VII. Obs.* 208.

le Traité du Scorbut de Drawisius, p. 214.

XXXI. Il arrive aussi quelquefois que la foiblesse assez ordinaire à la vieillesse, ou qui est la suite de différentes passions de l'ame, ou enfin l'effet de quelque autre cause, empêche la matiere gouteuse d'être rejettée vers les parties extérieures, comme l'intérêt du Malade le demande; qu'elle reste dans le sang, &, se jettant sur les parties nerveuses, produise des douleurs de tête, la foiblesse de l'esprit, & de la mémoire; l'abbattement des forces, & la perte de l'appetit, des inquiétudes, des spasmes, & différentes douleurs, la strangurie, & de fréquentes envies d'uriner. Nous avons vû arriver quelque chose de semblable à un des premiers de cette Ville, âgé de cinquante ans, que l'usage intérieur, & extérieur, des eaux de Carles-Bade guérit entierement, en repoussant aux pieds la matiere gouteuse. C'est donc la pure vérité qu'on trouve dans ce passage des Institutions de Caspar Hoffmann, *nous voions mourir les gouteux, soit par le reflux de la goute sur les vis-*

ceres, soit parce que ces parties sont si foibles qu'elles ne peuvent pousser les humeurs corrompues jusqu'aux extrêmités du corps (a).

XXXII. Je sais aussi que la saignée faite mal-à-propos dans un sujet qui n'étoit point pléthorique a causé le reflux de la matiere gouteuse. Et certes il ne faut pas peu de prudence pour emploier la saignée dans les maladies qui demandent une excrétion critique, & salutaire, de quelque matiere à la peau. Car comme la trop grande abondance du sang accable quelquefois les forces de la nature, & peut empêcher la matiere morbifique de se porter à la surface du corps; si l'on a l'imprudence de tirer du sang à un sujet qui n'en a pas trop, on ôte si bien les forces de la nature, qu'elle ne peut pousser jusqu'aux plus petits vaisseaux, & aux pores de la peau, la matiere de l'excrétion, qui, retenue au dedans, cause les accidens les

(a) *Videmus podagricos mori, tum si humores influentes repellantur ad viscera, aut si viscera tam sint debilia ut humores ad superficiem pellere non possint.* Casp. Hoffmann. *Instit. Lib.* III, *p.* 107.

plus finistres. Aussi Langius a-t'il grande raison d'avertir de ne point saigner, ou purger, dans le tems que la nature est occupée à pousser à la peau la matiere morbifique, de crainte de jetter le Malade dans un grand danger, & que cette matiere ne soit rappellée dans l'intérieur du corps par les mêmes vaisseaux qui ont servi à la porter à l'habitude (*a*). Cet avis est surtout de saison dans le tems présent, où l'on saigne si légerement, & si largement, qu'on diroit que toutes les maladies sont causées par la plenitude de sang, & la diminution, ou la suppression, du flux hémorroïdal, ou menstruel.

XXXIII. Il est encore évident que rien n'est plus salutaire que les sueurs fœtides qui sortent à quelques personnes, des pieds, & des aisselles; l'odeur qu'elles rendent témoignant le bien que leur excrétion procure. Il est donc évident qu'on se fait grand tort en les supprimant, à quoi l'on réussit communement en saupoudrant les parties qui les rendent avec la limaille de fer, de laiton, & des terres de la

(a) Langius. *Epist. Lib. I. Epist.* 16.

nature de la chaux calcinée. Car nous avons des exemples qui prouvent que cette ſuppreſſion a cauſé des vertiges, ou des peſanteurs de tête, des tintemens d'oreille, des difficultés de reſpirer, des tranchées, & des douleurs vagues dans les membres, qu'aucun remede, qu'aucun régime n'a pû ſurmonter. C'eſt ce que confirme une hiſtoire mémorable rapportée par Simon Paulli, d'une perſonne qui, pour avoir arrêté une ſueur fœtide, qui lui ſortoit des pieds, tomba d'abord dans une grande palpitation de cœur, puis dans une goute cruelle, & nouée (*a*). C'eſt par la même raiſon que j'ai vû une ſueur critique qui couloit la nuit à certaines perſonnes depuis pluſieurs années, à leur grand avantage, arrêtée par rapport à la foibleſſe de la nature, ou par des remedes emploiés à cet effet, cauſer les accidens les plus fâcheux, comme des affections ſoporeuſes, ſurtout avec affoibliſſement des ſens, & de la mémoire, des affections rhumatiques, des éryſipeles, des aſthmes, des fievres lentes, des

(a) Simon Paull. *Quadripartit. Botanic.* p. 215.

langueurs ; accidens qui n'ont cessé que quand la sueur eut recommencé de couler comme à l'ordinaire. Il faut porter le même jugement des longues enflures des pieds repercutées au dedans. Car plusieurs exemples nous ont fait connoître que l'asthme, & le catarrhe suffocant, le diabetes, & la fievre lente, accompagnés d'un grand abbattement des forces en avoient été les suites.

XXXIV. Le même principe se prouve encore par les effets du reflux des bubons vénériens occasionné par des remedes mal appliqués. En effet lorsque l'engorgement des glandes causé par une lymphe tenace caustique a fait éclore un bubon vénérien, si le Médecin, ou le Chirurgien, a l'imprudence de le traiter avec des astringens, & des répercussifs, la liqueur que la stagnation, & le séjour, ont rendue plus virulente, passant avec la lymphe dans les vaisseaux lymphatiques, corrompt la masse entiere de cette liqueur ; en conséquence le visage se deshonore par des ulceres, & des douleurs très-vives attaquent le périoste, & les autres parties douées

d'un ſentiment exquis. La même choſe arrive lorſqu'on arrête trop tôt les gonorrhées virulentes. Car les aſtringens font rentrer dans le corps le virus vénérien qu'il en falloit faire ſortir, & les médicamens âcres, chauds, ſudorifiques, & balſamiques, donnent aux liqueurs une agitation inteſtine, & aux fibres un reſſerrement, qui font que la matiere virulente ſe ſubtiliſe, ſans pourtant ſortir ; ce qui produit une corruption de toute la maſſe de la lymphe, & porte cette maladie au plus haut degré. C'eſt ſans doute par cette raiſon que nous avons vû ſouvent les puſtules du viſage, les douleurs des os, & les bubons dans l'aîne, ſucceder aux gonorrhées virulentes arrêtées par un trop grand uſage du baume du Pérou, ou de Copahu.

XXXV. Il ne faut pas oublier ici le préjudice que cauſe le dérangement de l'excrétion qui ſe fait d'une ſéroſité vicieuſe par les couloirs glanduleux des narines, & du goſier, dans le rhume de cerveau, & les catarrhes, & dans les femmes par les glandes de l'utérus, & du vagin, ſous le nom de fleurs

blanches. Car si l'on arrête le rhume de cerveau en s'exposant inconsidérement au froid, la matiere sereuse s'arrête dans la tête, & cause des douleurs aigues, & violentes, dans les os du front vers la racine du nez, avec vertige, tintement d'oreille, lassitude de tout le corps, engourdissement, & même fievre lente. Ou si l'usage des purgatifs détourne le cours de cette sérosité âcre vers les intestins, il s'ensuit des douleurs, & des inquiétudes de l'estomac, avec perte d'appetit, des tranchées du bas ventre, & des diarrhées qu'on ne peut arrêter. J'ai aussi observé que des accidens hypochondriaques, hystériques, & asthmatiques, avoient été les suites de la suppression des fleurs blanches causée par des fumigations mercurielles ; & même qu'elle avoit causé une fievre avec éruption du pourpre, laquelle étant guérie, les fleurs blanches recommencerent à couler. Les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature parlent aussi d'une suppression du même écoulement produite par l'usage d'un bain vitriolique, qui cau-

sa une phthisie incurable (*a*). Concluons donc de toutes ces Observations que rien n'est plus dangereux que d'arrêter les excrétions, & surtout celles qui se font par la peau.

CHAPITRE IX.

Du préjudice que cause le dérangement des évacuations sanguines, & autres.

SOMMAIRE.

I. *Le trop de sang est nuisible à la santé, & demande à être chassé du corps;* II. *C'est à quoi remédie le flux menstruel,* III. *Dont la suppression cause des hémorrhagies par d'autres parties,* IV. *Hémorrhagies qui sont dangereuses.* V. *Autres accidens causés par la suppression du flux menstruel, dans la tête, la poitrine, le bas ventre,* VI. *Et autres parties du corps.* VII. *Effets de la cessation du flux menstruel.* VIII. *Mauvais effets de la*

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. Ann. VIII. Obs. CCCXXXI.*

ſuppreſſion des vuidanges, dans la tête, & la poitrine; IX. *Dans les viſceres du bas ventre, dans le ſang.* X. *Avantages du flux hémorrhoïdal.* XI. *Il eſt cependant contre nature, & n'eſt pas général.* XII. *Les femmes y ſont quelquefois ſujettes.* XIII. *Pourquoi les hémorrhoïdes ſont aujourd'hui ſi communes.* XIV. *Mauvais effets du dérangement du flux hémorrhoïdal,* XV. *Prouvés par Hippocrate,* XVI. *Et par les autres Médecins,* XVII. *Enfin par les Obſervations.* XVIII. *Obſervation remarquable à ce ſujet.* XIX. *Il ne faut donc pas arrêter violemment le flux hémorrhoïdal.* XX. *Les hémorrhagies méritent qu'on y faſſe attention; mais ne ſont pas ſeules cauſes des maladies.* XXI. *La maladie hypochondriaque eſt moins l'effet de la ſuppreſſion de ces évacuations, que de la foibleſſe de la nature;* XXII. *Auſſi ſes accès fatiguent-ils même pendant le flux hémorrhoïdal.* XXIII. *Les hémorroïdes ſont l'effet des ſpaſmes hypochondriaques, ou des remedes mal appliqués.* XXIV. *Le dérangement du flux hémorrhoïdal n'eſt pas la cauſe du calcul, & de la goute, ni des alienations d'eſprit.* XXV. *Il n'y a point de médicamens qui pro-*

curent infailliblement le flux hémorrhoïdal. XXVI. *Effets de la suppression des autres hémorrhagies ; comme maux de tête ,* XXVII. *Fluxions sur les ïeux , épilepsie ,* XXVIII. *Apopléxies légeres , dérangement de l'esprit.* XXIX. *Observations à ce sujet.* XXX. *Apopléxie , phrénésie.* XXXI. *Avantages de l'excrétion d'une sérosité vitieuse , par les sueurs , par la toux , & le rhume de cerveau ,* XXXII. *Par d'abondantes diarrhées , par une évacuation plus abondante d'urine ,* XXXIII. *Et par des voies extraordinaires.* XXXIV. *Conclusion.*

I. NOus avons prouvé assez au long dans le Chapitre précédent que la disposition de la machine de notre corps est telle qu'il s'y trouve différens organes pour faire la séparation des sucs bons , louables , & propres à la nutrition , & d'autres pour faire sortir du corps les liqueurs inutiles , épuisées, & corrompues, & que cette double opération entretient la vie & la santé. Nous nous sommes surtout attachés à prouver par des raisons , & des observations , que l'excrétion la

plus ſalutaire des impuretés nuiſibles eſt celle qui ſe fait par l'organe de la peau, & nous avons clairement établi que ſa ſuppreſſion eſt cauſe de beaucoup de maladies, & de maladies très-dangereuſes. Mais comme ce n'eſt pas ſeulement la mauvaiſe qualité des liqueurs qui eſt contraire à l'économie animale, & que la quantité ne l'eſt pas moins, il arrive ſouvent que les liqueurs même bénignes, temperées, & utiles, comme la lymphe, & le ſang, péchent par trop d'abondance, & feſant par leur volume obſtacle à la tenſion, au mouvement, & à la contraction des ſolides, & au mouvement progreſſif des fluides, menacent le corps de ſa deſtruction, & cauſent à la ſanté le plus grand dommage, en produiſant la cacochymie, des obſtructions dans les vaiſſeaux, & les viſceres, & des mouvemens ſpaſmodiques dans les parties nerveuſes. Auſſi eſt-ce pour prévenir cet inconvénient que la Providence a ménagé dans le corps des organes, & des viſceres, où le ſang ſurabondant ſe retire juſqu'à ce que ſon trop grand amas, forçant les paroits des

arteres, les oblige de livrer passage à l'excédent de ce qui convient au corps, après quoi ces arteres se referment.

II. Les personnes du sexe sont depuis quatorze ans jusqu'à cinquante sujettes chaque mois à une évacuation reglée de sang superflu qui se fait par les vaisseaux de la matrice. Cette partie est fabriquée, & composée, de fibres douées d'une force étonnante de contraction, & d'expansion, & d'une infinité de vaisseaux tortueux, & repliés, & par cette raison est propre à recevoir, & contenir, une grande quantité de sang. Mais à mesure que son volume augmente dans les courbures de ces vaisseaux; il a plus de peine à circuler, & par sa stagnation il écarte les paroits des arteres qu'il rend comme variqueuses, jusqu'à ce qu'enfin, s'y trouvant en trop grande quantité, il empêche lui-même son passage dans les veines, & force les paroits des arteres, qui le laissent échapper : ce qui arrive, comme l'on voit, par une raison purement méchanique, & sans qu'il soit besoin d'un principe

intérieur qui dirige cette évacuation.

III. Tant que cette évacuation critique, & habituelle, est réglée pour le tems, & la quantité, c'est-à-dire, qu'elle fait sortir le sang surabondant, elle contribue merveilleusement à entretenir la santé; mais quand elle se dérange, soit qu'elle augmente, diminue, ou s'arrête, par quelque raison que ce soit, elle cause un préjudice considérable. C'est une vérité assez importante pour l'établir sur des observations qui ne laissent aucun doute. Je vais commencer par prouver par beaucoup d'exemples que le sang qui devoit sortir par l'utérus, y trouvant obstacle à son passage, de quelque part qu'il vienne, se fait jour par des chemins insolites, & produit très-aisément d'autres hémorrhagies. En effet Horstius remarque que le reflux du sang menstruel a causé une hémorrhagie par les oreilles (*a*), & Houlier (*b*), & Jean Rhodius (*c*), at-

(*a*) Horstius. *In præfat. ad Part. II. Observ. Schenkii. Lib. IV. p.* 698.

(*b*) Hollerius. *Comment. in Lib. II. Sect. II. Coacar.* §. 18.

(*c*) Joannes Rhodius. *Cent. III. Obs. LI.*

teſtent qu'il eſt arrivé une excrétion critique par les gencives, & l'avélole d'une dent. On obſerve ſurtout très-communement que le ſang qui devoit ſortir par l'utérus, ſort par le vomiſſement, en rompant les vaiſſeaux veineux de l'eſtomac appellés vaiſſeaux courts. C'eſt ce dont on trouvera des exemples dans Hippocrate (*a*), Foreſtus (*b*), Panarolus (*c*), Roderic à Caſtro (*d*), Hechſteterus (*e*), Stalpart Vander Wiel (*f*), & nombre d'autres Auteurs. Il n'eſt pas même rare que le ſang, trouvant le chemin de l'utérus fermé, & pouſſé avec plus de violence vers les poumons, s'y fraie une route, & ſoit expectoré. On voit de ſemblables exemples dans Houllier (*g*), Rhodius (*h*), &

(*a*) Hipp. *Lib. I. de Morb. mulier.* §. 32.
(*b*) Foreſtus. *Lib. XVI. Obſ. XXV.*
(*c*) Panarol. *Pentecoſt. I. Obſ. VI.*
(*d*) Rodericus à Caſtro. *De mulier. morb. Lib. I. C.* 3.
(*e*) Hechſteterus. *Obſervat. Decad. III. Caſ. VII.*
(*f*) Stalpart Vander Wiel. *Cent. II. Obſ. XVII.*
(*g*) Hollerius. *lib. I. de morb. intern. c. XXIX,*
(*h*) Rhodius. *Cent. III. Obſ.* 30.

Salmuth

Salmuth (*a*). Il y a auſſi des exemples aſſez fréquens des piſſemens de ſang dans les femmes âgées dont le flux menſtruel s'arrête, & l'on remarque que chaque mois elles rendent avec l'urine du ſang en partie fluide, & en partie grumelé.

IV. Mais il n'y a point de Médecin habile qui ne ſente que la ſortie du ſuperflu du ſang par ces parties peu convenables à cette excrétion, n'eſt rien moins que ſûre; qu'au contraire elle eſt très-douteuſe, & même aſſez dangereuſe. En effet plus une partie tient un rang diſtingué dans l'économie animale, plus elle eſt propre à la conſervation de la vie, plus elle lui eſt néceſſaire, & plus ſa léſion eſt dangereuſe, ou même pernicieuſe. C'eſt pourquoi ſi la ſtagnation du ſang cauſe quelque dommage, quelque déchirement au poumon, il s'en enſuit aiſément une exulcération phthiſique. Il y a ſur ce ſujet dans Proſper Alpin un paſſage qui mérite d'être rapporté. Cet Auteur dit que, *lorſqu'il arrive une ſuppreſſion opiniâtre du flux menſtruel à l'occaſion d'une évacuation de ſang*

(*a*) Salmuth. *Cent.* II. *Obſ.* 18.

immoderée, ou d'une longue maladie, les femmes tombent dans de graves maladies, quelques-unes sont attaquées de crachement de sang, qui les conduit à une phthisie mortelle; comme il est arrivé l'année précédente à une fille de condition, à qui le chagrin causa une suppression suivie d'un crachement de sang, & d'une toux continuelle à laquelle se joignit une petite fievre dont elle mourut peu de tems après (a). Cette remarque avoit été faite long-tems auparavant par Hippocrate, comme il paroit par le passage suivant. *Il y a des femmes à qui le flux menstruel retenu pendant deux mois dans la matrice, se porte au poumon, & quand il y est reçu, il produit tous les accidens dont l'énumération a été faite en parlant de la phthisie* (b).

(a) *Ob immoderatam sanguinis evacuationem, vel diuturnum morbum menses supprimuntur; quod si diutius durat, mulieres in graves morbos incidunt, aliquæ in sanguinis sputum, ex quo deinceps phthisi intereunt; quod proximo anno Æmiliæ nobili virgini accidit, cui cum menstruæ purgationes ex mœrore assiduo defuissent, cum sputo sanguinis, & assiduâ tussi orta est febricula, quâ paucos post menses interiit.* Prof. Alpin. Medic. Method. p. 273.

(b) *Quibusdam mulieribus menses bimestres in uteris existentes ad pulmonem recedunt, & ubi recepti fuerint, omnia patiuntur quæ in tabe dicta sunt.* Hipp. *Lib.* I. *de mulier. morb.* §. 6.

Mais ſi le ſang s'arrête par malheur dans les membranes très-ſenſibles de l'eſtomac, & s'y corrompt, ou s'y coagule, il y cauſe une inflammation dangereuſe, ou une fievre hectique; ou s'il ſort, c'eſt après avoir tant étendu les vaiſſeaux courts, & leur avoir cauſé un déchirement ſi conſidérable, ſurtout lorſque la rate eſt en même tems mal diſpoſée, qu'ils ne peuvent ſe conſolider qu'imparfaitement; ce qui cauſe de fréquentes rechutes dans le vomiſſement de ſang, & des hémorrhagies ſi conſidérables, qu'elles cauſent à la fin la mort.

VI. Les maux que cauſe la ſuppreſſion du flux menſtruel ſont encore plus terribles, quand le ſang ne peut ſortir ni par l'utérus, ni par aucun autre partie; & le danger ne diffère qu'à raiſon des différens tempéramens, ou des différentes parties ſur leſquelles le ſuperflu du ſang ſe jette. Quelquefois il ſe porte à la tête, & cauſe de violentes, même de funeſtes maladies de cette partie, la migraine, le vertige, la céphalalgie, la mélancholie, la manie, l'apopléxie. Hippocrate lui-même a remarqué qu'il troubloit l'eſ-

prit ; & il dit dans son Traité *des maladies des filles, lorsque le sang aborde à la matrice, & qu'il n'en trouve pas le passage libre, il ne peut s'écouler, & sa quantité fait qu'il est réfléchi vers le cœur, & le diaphragme ; mais lorsque ces visceres sont remplis, le cœur s'affadit, sa fadeur se change en engourdissement, & à l'engourdissement succede le délire* (a). Les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature rapportent l'histoire d'une épilepsie causée par la suppression des regles (*b*) ; & les Mémoires de Coppenhague parlent d'un oubli obstiné produit par la même cause (*c*). Lorsque le sang surabondant se jette sur la poitrine, il accable le cœur, & les poumons, & produit la syncope, la palpitation du cœur, les polypes, les asthmes, la difficulté de respirer, &

(a) *Quando sanguis in uterum confluit, & osculum exitus non fuit apertum, tunc non habens effluxum pra multitudine resilit ad cor, & ad septum transversum, & cum hac repleta fuerint, cor fatuum fit, dein ex fatuitate torpedo, ex torpedine delirium.* Hipp. *Lib. de morb. virgin.* §. 102.

(*b*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. I. Ann. I. Obs.* 85.

(*c*) Acta Haffniensia. *Vol. II. Obs.* 78.

l'hydropiſie de poitrine. Lorſqu'il ſe fait une ſtagnation de beaucoup de ſang viſqueux dans les viſceres du bas ventre, elle produit la cachéxie, la jauniſſe, les enflures édémateuſes des pieds, & même des hydropiſies funeſtes, comme l'atteſte ſurtout Hildanus dans la XLI. Obſervation de la Vᵉ. Centurie.

VI. Mais ſi le ſang s'amaſſe dans le ventricule, & le canal inteſtinal, il cauſe des gonflemens inquiets, & incommodes du ventricule, des cardialgies, en un mot cette maladie fâcheuſe, ſpaſmodique, & venteuſe, qui ſecoue ſi violemment tout le genre nerveux, & qu'on a nommée hyſtérique. Hippocrate a parlé bien clairement des ſuites de la ſuppreſſion dans le premier Livre *des maladies des femmes; lors*, dit-il, *que l'utérus*, c'eſt-à-dire, le flux menſtruel, *remonte vers l'eſtomac qui eſt nerveux, & ſe jette avec violence ſur le ventre, il arrive des douleurs de l'épine, & de tout le dos; la langue s'embarraſſe; on n'a pas la voix claire; il y a défaillance; dans quelques-unes privation de la parole, cardialgie; la bile jaune regorge, & devient amere*;

la Malade est agitée, & brûlante (a).
L'utérus même est quelquefois griévement incommodé de la suppression des regles. Les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature parlent d'une hydropisie arrivée en conséquence dans cette partie (*b*), & l'expérience nous apprend qu'elle lui cause aussi de grandes enflures, & même scirrheuses, & des exulcérations. La suppression des regles cause encore fréquemment des fleurs blanches abondantes aux femmes phlegmatiques, & pituiteuses. Les parties internes se sentent même de ce dérangement; car souvent il est suivi de la galle, de l'éléphantiasis, des furoncles, des affections érysipelateuses, ou même scirrheuses, comme l'expérience en fait foi.

(a) *Quum uteri ad stomachum, qui nervosus est, allapsi fuerint, & ad ventrem irruerint, dolet spina & totum dorsum, & lingua ipsius refrenatur, & hanc non claram habent, & animi deliquium adest, aliquibus etiam vocis privatio, & stomachus mordet, & flava bilis urget, & amara est, & jactat se, & ardet.* Hipp. *Lib. I. de morb. mulier.* §. 5.

(*b*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. I. Obs.* 79.

VII. Tous ces accidens funestes qui suivent de près la suppression du flux menstruel dans les jeunes personnes du sexe, arrivent également à celles à qui la même évacuation critique s'arrête, & cesse à cause de l'âge avancé. C'est une vérité connue de tous les Praticiens. En mon particulier je suis convaincu par une infinité d'expériences qu'après cinquante ans les femmes, celles surtout qui sont d'un tempérament sanguin, & qui étoient reglées en quantité, qui d'ailleurs mènent une vie sédentaire, oisive, & qui font bonne chere, & négligent de se faire saigner, tombent, surtout la nuit, dans des douleurs de cardialgie, & d'autres violentes, accompagnées de chaleur, qui regnent dans les hypochondres, & s'étendent jusqu'au dos, & aux épaules. J'en ai vû d'autres attaquées d'inflammations, & de douleurs dans les membres, de fievres érysipelateuses, de néphretique, avec de grandes douleurs de reins, qui ont été terminées par la production de concrétions calculeuses. D'autres après soixante ans ont été attaquées de pissement de sang, ou de

pertes incurables, qui ont amené une chaleur hectique. Certaines, celles surtout qui étoient épuisées par de longs chagrins, ont été affligées de douleurs dans l'hypochondre gauche avec inquiétudes, & chaleur dans les environs du cœur ; accidens dont le dénouement a été un énorme vomissement de sang, ou la maladie noire d'Hippocrate, dont elles ont été les victimes ; & leur rate à l'ouverture du bas ventre, s'est trouvé grosse, & corrompue, les vaisseaux courts du ventricule considérablement gonflés, avec un déchirement notable. On a même trouvé dans l'ileum du sang extravasé. Il arrive aussi quelquefois, & c'est ce dont j'ai vû depuis assez peu de tems un exemple dans une femme de la plus grande distinction, dont le flux menstruel avoit cessé à la cinquante troisiéme année ; il arrive, dis-je, des vomissemens continuels accompagnés d'inquiétudes. Cette Dame en fut tourmentée pendant six mois ; & ils furent suivis d'enflure des pieds, & des mains. J'eus pourtant la satisfaction, avec le secours de Dieu, de la saignée, & d'autres

d'autres remedes appropriés, de lui rendre la santé.

VIII. Outre le flux menstruel, les femmes sont encore sujettes à un écoulement sanguin qui leur est propre, & ordinaire, lequel arrive dans le tems de l'accouchement, & après, & se nomme communement vuidanges; & comme elles font sortir très-utilement le sang amassé pendant la grossesse dans les vaisseaux de l'utérus qui ont reçû une dilatation considérable, sang qui s'y est aussi corrompu, il est impossible que la suppression de son évacuation ne cause un préjudice notable. Aussi plusieurs femmes en meurent-elles. En effet plus tout le corps, & en particulier le genre nerveux, a été affoibli par les douleurs du travail, plus il y a lieu de craindre les suites de la suppression de l'écoulement des vuidanges. Mais les accidens qu'elle cause ne sont pas toujours les mêmes. Le tempérament de la malade, & les parties où se fait le reflux y font des différences considérables. En effet lorsque ce sang impur se jette sur la tête, il cause très-promptement le vertige, la paralysie, l'a-

popléxie ; comme l'atteste entre autre Fontanus dans ses Réponses (*a*). Quand il se porte à la poitrine, il cause des inquiétudes, des difficultés de respirer, des défaillances, quelquefois la toux, la phthisie, & une exulcération totale des poumons.

IX. Mais la suite la plus ordinaire de la suppression des vuidanges est de cruelles passions hystériques, accompagnées de fievre ; ce qui arrive lorsque le sang, s'amassant dans les viscéres du bas ventre, & dans les arteres mésentériques, cause des tiraillemens aux pléxus nerveux de cette partie, & y excite des spasmes. Binningérus rapporte à ce sujet une Observation remarquable (*b*). Une Accouchée à qui les vuidanges avoient peu coulé, se leva peu de jours après l'accouchement, & s'exposa au froid de l'air ; qui lui causa une suppression totale de cette excrétion, laquelle fut suivie de divers accidens suivant les différentes parties sur lesquelles leur matiere reflua. Dans la téte ce reflux produisit une pesanteur, & une disposition au

(*a*) Fontanus. *Respons. Lib. I. p.* 25.
(*b*) Binninger. *Cent. II. Obser. XLV.*

ſommeil ; dans la poitrine, une expectoration ſanglante, jaunâtre, & pituiteuſe, avec une legere toux qui fatiguoit ſurtout la nuit à longue diſtance ; dans le goſier le ſentiment d'une boule qui cauſoit une ſuffocation ; dans le cœur, & tout le ſyſtême des vaiſſeaux, une fievre continue, avec foibleſſe, & vîteſſe de pouls, ſoif inépuiſable, & défaillances ; dans les inteſtins une conſtipation ; dans les parties intérieures une douleur poignante, & vague, du côté droit, & dans les épaules. La ſaignée, la purgation, & les anti-hyſtériques calmerent tous ces accidens. Il arrive auſſi très-communement dans nos païs, les vuidanges coulant imparfaitement, ſurtout quand en même tems le ventre eſt reſſerré, que les femmes ſoient attaquées de fievre continue, avec éruption de pourpre rouge, & blanc, de mauvais caractere ; ce qui demande beaucoup de circonſpection dans le traitement. Car ſi l'efflorеſcence pourprée vient à rentrer, non ſeulement elle cauſe un abbattement total des forces, mais elle allume quelquefois une fievre hecti-

que dans les ſujets qui y ont de la diposition ; fievre qui change tout le ſang en excrémens pituiteux, & ſalés, qui ſortent par une abondante expectoration, avec urine épaiſſe, de grandes ſueurs, & des déjections trop liquides.

X. Comme il n'eſt pas particulier aux femmes d'amaſſer une aſſez grande quantité de ſang, & de ſucs louables, pour avoir lieu de craindre leur amas, & que la vie, & la ſanté, des hommes eſt également en danger par leur ſurabondance, nous avons auſſi l'obligation à la Providence d'avoir ménagé un écoulement au ſang ſuperflu, & dont la quantité devient dangereuſe. Un vaiſſeau veineux du bas ventre, appellé veine porte, eſt deſtiné à cette évacution. Cette veine fait les fonctions de veine, & d'artere, & non ſeulement rapporte à la maſſe le ſang qui s'étoit diſtribué dans beaucoup de viſceres, mais elle le diſtribue dans le foie. Mais comme cette veine n'a point de ſyſtole, & de diaſtole, ou de pulſation ſenſible, le trajet du ſang dans le foie, & ſon retour de la rate, du pancréas, du

mésentere, & des inteſtins, ne peut manquer d'être lent, & difficile; & comme la veine ſplenique, & ſurtout l'hémorrhoïdale, qui en eſt une branche, à raiſon de ſa ſituation perpendiculaire, & de ſon éloignement du cœur, fait obſtacle par elle-même au retour du ſang au cœur, il eſt de néceſſité méchanique, & hydraulique, que les extrêmités des arteres de mêmes noms ſe gonflent de ſang, & que les efforts qu'on fait en allant à la ſelle faſſent ouvrir les vaiſſeaux capillaires dans les membranes de l'inteſtin rectum, ce qui eſt néceſſairement ſuivi d'un épanchement du ſang qu'ils contenoient.

XI. Cet écoulement s'appelle hémorrhoïdal, & ſe fait ordinairement par les veines hémorrhoïdales internes, & non par les externes, & s'il n'eſt pas trop abondant, ou ſymptomatique, il garantit de beaucoup de maladies cauſées par la pléthore; & eſt ſalutaire. Auſſi n'eſt-ce point ſans raiſon que les Allemands l'appellent flux d'or, comme on diroit flux qui doit être eſtimé à l'égal de l'or, ou que ce précieux métal ne pourroit

assez paier. Cependant bien que cette évacuation soit naturellement précédée de quelques mouvemens spasmodiques sensibles dans le bas ventre, l'os sacrum, & les cuisses, il ne se fait cependant que contre l'ordre, & le dessein de la nature, & n'arrive communement qu'à des personnes dont le corps est d'un tissu lâche, & spongieux, & qui ont beaucoup de petits vaisseaux, & par conséquent un corps disposé comme celui des femmes; qui d'ailleurs ne consomment pas le superflu de leur sang, & de leurs liqueurs, par le mouvement, le travail, & la sueur, arcs-boutans de la vie; qui menent une vie faineante, & amassent beaucoup de sang, en fesant bonne chere; qui d'ailleurs ont été sujets pendant leur jeunesse à de grands saignemens de nez, & dans l'adolescence à des crachemens de sang. Tels sont ceux à qui cette liqueur sort par les veines du siége dans l'âge viril, & qui se trouvent bien de cette évacuation.

XII. Les femmes aiant la même distribution des vaisseaux du bas ventre, & la même conformation dans

celui de la veine porte, ne sont point exemptes de l'évacuation sanguine qui se fait par les veines du siége, & nous avons une infinité d'exemples qui déposent que la nature les décharge par ces parties d'une grande quantité de sang, surtout quand leurs regles sont supprimées. C'est aussi ce qu'Hippocrate remarque dans ses Coaques, & ce qu'il confirme par une exemple dans ses Epidémiques; *la fille de l'Edile*, dit-il, *étant attaquée de suppression depuis deux ans, eut pendant l'Hiver le flux hémorrhoïdal* (a). Heurnius dit formellement qu'*il connoît des femmes qui ont le flux hémorrhoïdal, au lieu du menstruel* (b). Nous avons aussi souvent vû couler les hémorrhoïdes, ou du moins grossir, à leur grand avantage, dans des femmes sanguines dont la grossesse arrêtoit l'évacuation menstruelle, & les hémorrhoïdes couler en même tems que les vuidanges.

(a) *Filia Ædilis, mensibus non prodeuntibus per duos annos, hieme habuit hæmorrhoïdes.* Hipp. *Epidem. Lib. IV. c.* 20.

(b) *Novi mulieres quæ mensium vice hæmorrhoïdes fundebant.* Heurnius, *Commentar. in Aphor.* X. *Lib. VI.*

Houllier rapporte à ce ſujet une Obſervation mémorable (*a*). Elle concerne deux femmes groſſes qui ſe trouverent très-bien du flux hémorrhoïdal pendant leur groſſeſſe, qui ſe termina par un accouchement très-heureux; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elles ſe trouvoient très-mal lorſque ce flux ceſſoit pendant la groſſeſſe, & qu'elles ſe portoient au mieux quand il recommençoit. J'ai pardevers moi nombre d'exemples de femmes ſanguines ſujettes en même tems aux flux menſtruel, & hémorrhoïdal, que la ſuppreſſion de ce dernier jetta dans des accidens hypochondriaques, & hyſtériques, quoique le premier coulât abondamment.

XIII. Quoique le flux hémorrhoïdal ne ſoit point ordinaire à tous les tempéramens, & qu'il ſemble appartenir en propre aux ſanguines, & à ceux qui ſont attachés à une vie ſédentaire, bien même que, ſuivant Hippocrate (*b*), il ſoit plus ordinaire aux païs Méridionaux, & plus rare

(*a*) Holler. *De morb. intern. Lib. I. c.* 55.
(*b*) Hippocr. *De Aëre aquis & locis. c.* 4. §. 7.

dans les Septentrionaux, il eſt cependant beaucoup plus commun, & plus ordinaire, dans les païs du Nord, qu'il n'étoit autrefois. Je puis atteſter en effet qu'il y a quarante ans, dans le tems que je commençois à pratiquer la Médecine, il y avoit très-peu de perſonnes attaquées du flux hémorrhoïdal, ou même en qui la nature fit des efforts pour le produire. Si nous recherchons la cauſe de ce changement, il me paroit qu'elle n'eſt autre que celui du genre de vie, qui de dur, & laborieux qu'il étoit alors, s'eſt changé en fainéantiſe, & oiſiveté; ce qui fait non ſeulement qu'on amaſſe plus de ſang qu'il n'en faut, mais abbatardit tellement la force du corps, qu'il ne faut pas s'étonner que les hommes, devenus femmes, ſoient ſujets aux mêmes évacuations. D'ailleurs l'expérience nous apprend que le flux hémorrhoïdal eſt héréditaire, & particulier à certaines familles; & ainſi comme un homme ſujet aux hémorrhoïdes donne en même tems le jour, & la maladie, à ſes enfans, il ne faut pas s'étonner que ces Malades ſe multiplient. Je donnerai pour troi-

siéme raison l'erreur des Médecins de nos jours qui s'imaginent que le dérangement du flux hémorrhoïdal entre pour quelque chose dans toutes les maladies, & font en conséquence tous leurs efforts, bon gré, malgré la nature, pour procurer cet écoulement à force de pilules, & surtout de celles dont l'aloës est la base. Car c'est avec grande raison que Fonseca regarde la tumeur de la rate, si commune en Italie, & le grand usage des purgatifs, surtout composés d'aloës, comme la cause la plus ordinaire du flux hémorrhoïdal; & il ajoute, *qu'on se garde surtout des pilules d'aloës; car l'aloës ouvre les orifices des veines, & cause si bien les hémorrhoïdes, que de cent personnes qui en font usage, à peine en trouve-t'on dix qui en soient exemptes* (a).

XIV. Comme rien n'est plus salutaire que le flux hémorrhoïdal à ceux qui y ont de la disposition, aussi rien n'est plus dangereux que sa suppression, soit

(a) *Caveat quisque omnino a pilulis de aloe. Aloe enim aperit ora venarum, & hemorroides adeo inducit, ut ex centenis his pilulis utentibus, nonaginta hæmorrhoïdibus laborent.* Fonseca. *Tom. I. Consil.* 57.

qu'elle arrive naturellement, ou autrement. C'eſt un ſujet ſur lequel il eſt à propos de s'étendre. On trouve dans la Médecine de Celſe un excellent paſſage à ce ſujet. *Il y a*, dit-il, *des perſonnes à qui il eſt peu ſur d'arrêter le flux hémorrhoïdal : c'eſt quand il les ne affoiblit point. Il faut alors le regarder comme une criſe ; & non comme une maladie. Et tel étoit le cas de certains ſujets, qui, pour s'être fait guérir, ont cauſe un reflux du ſang vers les parties voiſines du cœur, qui les a jettés dans des maladies ſubites, & très-dangereuſes* (a). Car le ſuperflu du ſang qui retarde la circulation, & fait obſtacle à la liberté des mouvemens vitaux, leſquels operent les ſécrétions, & les excrétions, ceſſant de ſortir par la voie ordinaire, il regorge, & reflue vers différentes parties ; ce qui n'arrive jamais ſans un danger imminent pour la ſanté, & la vie. Quand il ſe porte à la tête, il engendre la manie, la mélancholie, & même l'apopléxie.

(a) *In quibuſdam hæmorrhoïdum fluxus parum tuto ſupprimitur, qui ſanguinis profluvio imbecilliores non fiunt. Habent enim purgationem hanc, non morbum ; ideoque curati quidam, cum ſanguis exitum non haberet, inclinata in præcordia materia, ſubitis, & graviſſimis morbis correpti ſunt.* Celſ. Lib. VI. c. 18.

Se jette-t-il sur la poitrine, c'est une pleurésie, une péripneumonie, une phthisie, ou un asthme inévitable. Souvent il se porte au foie, & cause un scirrhe, ou une hydropisie dangereuse. Mais c'est surtout dans les vaisseaux du mésentere, & les membranes des intestins, que ce sang épais, & impur s'amasse, & pour lors il produit des accidens spasmodiques, & hypochondriaques venteux, & de cruelles douleurs de colique. Lorsque le sang hémorrhoïdal reflue vers les reins, il donne naissance à la néphretique, au calcul, & au pissement de sang. Enfin, poussé impétueusement à l'habitude du corps, il produit par sa stagnation des ulceres phagedeniques, & de mauvais caractere.

XV. Ces vérités se prouvent par des témoignages, des autorités, & des observations, non équivoques, rapportés par divers Auteurs. Si nous consultons Hippocrate, il nous vantera l'avantage du flux hémorrhoïdal dans la mélancholie, & la manie. *Lors*, dit-il, *qu'il survient des varices, ou des hémorrhoïdes aux mélancholiques*, c'est-à-dire, à ceux qui ont une folie sans

fievre, *la folie se passe* (a). Il dit dans l'Aphorisme IV. de la même Section, que le flux moderé des hémorrhoïdes garantit de la manie. Il regarde aussi les hémorrhoïdes comme un remede souverain dans la néphretique. *Quand il survient*, dit-il, *des hémorroïdes aux néphretiques, elles leur font beaucoup de bien* (b). Outre cela dans son Traité des Humeurs il les donne comme un préservatif contre la pleurésie, & les maladies qui défigurent la peau. Il dit formellement dans son Traité des Maladies Epidémiques, que *ceux qui ont des hémorrhoïdes sont exempts des maux de côté, des maladies des poumons, des ulceres phagedéniques, des furoncles, peut-être même des Therminthes* (c), *& des*

(a) *Melancholicis si varices, aut hæmorrhoïdes superveniunt, insaniam solvunt.* Hipp. *Lib. IV. aph.* 26.

(b) *Nephriticis hæmorrhoïdes supervenientes magnam opem ferunt.* Hipp. *Lib. VI. aph.* 2.

(c) Le *Therminte*, ou *Terminthe* est une excroissance de la peau sur le milieu de laquelle paroit un bouton noir, ou d'un noir verdâtre, sous lequel la peau paroit écailleuse, quand l'excroissance s'ouvre d'elle-même, & qui rend du pus; quand on y fait une incision. Son nom vient de sa ressemblance au fruit du Terebinthe nommé en Grec τερμίνθος.

Aphtes (a). Il juge auſſi cette évacuation utile au ſoulagement de la tenſion très-incommode des hypochondres. Voici ſes paroles. *Les perſonnes attaquées de douleurs dans les hypochondres, à l'orifice ſupérieur du ventricule, au foie, & aux parties qui ſont autour du ventricule, ſe gueriſſent par la ſortie du ſang hémorroïdal* (b). On pourroit s'autoriſer, s'il en étoit beſoin, de pluſieurs textes du même Auteur.

XVI. On ne manque pas d'autorités tirées des écrits des autres Médecins, pour établir les mémes vérités. Galien aſſure que ceux qui ſont tombés dans la folie par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, s'en gueriſſent ſouvent lorſqu'il recommence (c). Dans un autre endroit il dit que le retour de cette évacuation a gueri

(a) *Mariſcis laborantes neque morbo laterali, neque pulmonario, neque phagedena, neque furunculis, neque thermintis fortaſſe, neque aphtis laborant.* Hipp. *Epid. Lib. VI. ſect. III. text.* 37.

(b) *Quibus dolores hypochondriorum, oris ventriculi, hepatis, & partium circa ventriculum ſunt, hi ſanguine per inferiora excreto ſanantur.* Hipp. *in Coac.*

(c) Galen. *Lib.* 6. *Comm.* 29.

une mélancholie, que sa suppression avoit causée (*a*). Voici comme Hildanus parle à ce sujet. *Je puis attester une vérité que l'expérience m'a appris que ceux qui ont des hémorrhoïdes qui fluent sont très-rarement attaqués d'apopléxie, d'épilepsie, de vertige, & d'inflammation des ieux. J'ajoute que l'ouverture des vaisseaux hémorrhoïdaux a guéri de très-graves maladies. C'est ce que j'ai vû arriver à d'autres, & à moi* (b). Ronseus dans son Traité du Scorbut dit qu'*il a vû beaucoup de personnes guéries de cette maladie par le flux hémorrhoïdal* (c). Pierre Monavius se plaint que la suppression de cette évacuation lui a causé la goute (*d*). Forestus dit que cette évacuation a guéri la goute à une per-

(*a*) Galen. *Lib. de Humorib. Comment.* 26.

(b) *Ego sincere scribere possum experientia me comprobasse eos rarissime apoplexia, epilepsia, aut vertigine, aut oculorum inflammatione, correptos fuisse quibus hemorrhoïdes fluebant; immo apertione hæmorrhoïdum gravissimos sublatos esse morbos, & in aliis, & in me ipso sum expertus.* Hildanus. *Cent. XVI. Obs.* 28. *p.* 531.

(c) *Non paucos novimus quos profusio sanguinis ex hæmorrhoïdibus a scorbuto præservavit.* Ronsæus, *de Scorbuto. p.* 72.

(d) Monavius. *ad Cratonem. Epist.* 236.

ſonne (*a*) ; & il certifie qu'un cardialgique avoit été ſoulagé par la ſortie d'un ſang de ces veines. Amatus Luſitanus parle d'un crachement de ſang guéri par l'ouverture des mêmes vaiſſeaux (*b*). Je finirai par un paſſage de Proſper Alpin. *On a ſouvent vû les hémorrhoïdes utiles dans le commencement de la mélancholie, & même cette maladie a été guérie par la premiere ; au contraire lorſqu'on les arrête, les hommes tombent dans des maladies très-graves. Car il ſe forme ordinairement en conſequence un ſcirrhe du foie, & de la rate, & il arrive un affoibliſſement de la chaleur naturelle, qui produit l'hydropiſie. Ceux à qui on arrête cette évacuation tombent auſſi dans le vertige, & la mélancholie. La ſuppreſſion d'un flux hémorrhoïdal habituel depuis pluſieurs années a fait tomber pendant le cours de la derniere un Sénateur Vénitien dans une affection de vertige* (c).

(*a*) Foreſtus. *Lib. XXIII. Obſ.* 4.

(*b*) Amatus. *Luſitan. Cent. V. Conſil.* 3.

(c) *In melancholia incipiente ſæpius hamorrhoïs profuiſſe viſa eſt, & perfectam quoque ſanaſſe : contra, ſi cohibeatur, homines in graviſſimos morbos labuntur. Solet in hepate, ac liene, fieri ſcirrhoſitas, & refrigeratio caloris nativi, unde aqua intercus ; præterea vertiginoſi ; ac melan-*

XVII.

XVII. Il arrive quelquefois que la suppression, ou la diminution, du flux hémorrhoïdal dans les vieillards se change en néphretique, ou pissement de sang. Aussi n'est-ce pas sans raison que Mercurialis (*a*), & Sennert (*b*), appellent le pissement de sang les hémorrhoïdes des reins. Car on trouve des exemples de vieillards qui rendoient chaque mois par la vessie du sang partie caillé, & partie fluide, que le mouvement du cheval, ou le bon vin fesoit aisément sortir. Hildanus rapporte une Observation au sujet d'un vieillard sujet au même pissement de sang (*c*). Hernius en rapporte de semblables. *J'ai vû*, dit-il, *des personnes qui rendoient du sang avec l'urine dans des périodes reglés, qui répondoient au tems qu'ils auroient dû avoir les hémorrhoïdes, & à qui il n'en arrivoit au-*

cholici, fiunt quibus dictæ venæ cohibentur. Illustrissimus Senator Venetus proximo anno a suppressis hæmorrhoïdibus, quas multos annos habuit, in affectum scotomaticum incidit. Prosp. Alpin. *Medicin. Method. Lib. II. p.* 371.

(*a*) Mercurialis. *Prax. Lib. III. c.* 31.

(*b*) Sennert. *Instit. Lib. III. Part. I. Sect. III. c.* 5.

(*c*) Hildanus. *Cent. II. Obs. II.*

cum mal (a). Il arrive auſſi quelquefois qu'au lieu de ſang il ſort par l'anus une liqueur blanche, & viſqueuſe, ſemblable à du blanc d'œuf, de la même maniere que le flux menſtruel change ſouvent de rouge en blanc ; ce qui fait que Platérus a raiſon de comparer ces hémorrhoïdes blanches au flux menſtruel blanc. On peut conſulter ſur ce ſujet Fernel (*b*), Sennert (*c*), & les Mêlanges des Curieux de la Nature (*d*). J'ai connu nombre de perſonnes qui ont porté à l'anus des tubercules ſi douloureux, que tout le corps ſe reſſentoit de cette diſpoſition, leſquels venant à s'ouvrir d'eux-mêmes, ont laiſſé ſortir quelques cueillerées d'une ſéroſité âcre corroſive, dont l'évacuation fit ceſſer tous les accidens.

XVIII. Il ſeroit aiſé de ramaſſer

(a) *Vidi qui cum hæmorrhoïdibus tentari ſolebant, cum urina ſanguinem effundebant certis ſpatiis ſine noxa.* Heurnius. *Comment. in Aph.* 46.

(b) Fernel. *Lib. VI. Patholog. c.* 10.

(c) Sennert. *Prax. Lib. III. Part. II. Sect. II. c.* 12.

(d) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad. I. Ann. I. Obſ.* 75.

beaucoup d'Observations pour confirmer le principe que nous avons établi que la suppression des hémorhoïdes est très-préjudiciable ; mais je m'en tiendrai à celle-ci qui n'a que quelques années de datte. Un homme de condition, âgé d'environ cinquante ans, tomba malade de la goute, & de la maladie hypochondriaque, par la suppression que lui avoit causée la boisson froide des eaux minérales, & le bain. Etant venu s'établir ici avec toute sa famille, il me consulta, &, Dieu aidant, je le soulageai beaucoup. Le flux hémorrhoïdal, qui étoit arrêté depuis long-tems, recommença même à couler. Mais comme il étoit un peu trop abondant, il me pria instamment de l'arrêter ; à quoi je ne voulus jamais consentir. Je lui répondis au contraire qu'il devoit se féliciter, & se réjouir, du retour de cette évacuation. Tous mes raisonnemens n'aiant pû le guérir de la crainte d'un grand danger, ou au moins d'un grand affoiblissement, il consulta à mon insçu un autre Médecin qui lui ordonna des remedes propres à arrêter le flux hémorrhoïdal, c'est-à-dire, des

remedes composés de martiaux, & de médicamens tirés du pavot, dont il fesoit un grand usage. Tout sembloit aller à souhait. Le troisiéme jour le flux s'étoit arrêté; le Malade paroissoit se porter à merveille; &, sans craindre le moindre danger, prit pendant quatre jours ce qui lui restoit de son opiate. Mais la nuit même il fut attaqué d'accidens mortels, qui furent d'abord des inquiétudes inexprimables des parties voisines du cœur, des agitations continuelles, des douleurs cruelles dans le bas ventre, qui étoit d'ailleurs si resserré, qu'on ne pouvoit y faire entrer un lavement. Enfin la maladie étoit si forte que tous les anti-spasmodiques, les remedes tirés du cinnabre, & les lavemens huileux, furent entierement inutiles, & que le troisiéme jour, à l'aide d'un accès de colere qui survint, le Malade tomba dans l'aphonie, le délire, & les convulsions, qui hâterent le dénouement de cette maladie. En l'ouvrant le lendemain, nous vîmes avec étonnement non seulement tout l'intestin rectum, mais toute la partie du colon du côté gauche si étranglée,

qu'à peine étoit-elle plus grosse que le petit doigt. Le ventricule étoit gonflé, & enflammé en quelques endroits, & dans sa cavité nous trouvâmes un épanchement de sérosité putride. Tout le reste des visceres étoit en bon état. Je suis persuadé que si l'on nous eut laissé la liberté d'ouvrir la tête, nous eussions découvert la cause d'une mort si subite, qui étoit sans doute l'extravasation du sang, ou sa stase inflammatoire. Car je n'hésite pas à croire que le transport du sang aux membranes de l'estomac, & du cerveau, transport occasionné par la forte contraction des intestins, & des parties nerveuses, n'ait causé ce dénouement funeste.

XIX. C'est pourquoi s'il faut se donner de garde d'arrêter jamais par des remedes styptiques une hémorrhagie produite par une cause interne, bien qu'elle soit énorme, il faut bien moins encore supprimer le flux hémorrhoïdal ; puisque non seulement Hippocate avertit, comme on l'a vû plus haut, que sa suppression cause l'hydropisie, & la phthisie, mais qu'elle expose au danger d'autres ma-

ladies très-graves, dont nous avons fait ci-devant l'énumération ; ce qui arrive d'autant plûtôt que l'abondance de l'évacuation hémorrhoïdale précédente, ou d'autres causes ont plus affoibli les malades. Car il seroit fort à souhaiter que tous les Médecins eussent sans cesse présent à l'esprit ce principe, que rien n'est plus pernicieux que l'usage des narcotiques, des astringens, & des remedes violens dans l'état d'une grande foiblesse. L'économie animale n'est jamais autant dérangée par une violente hémorrhagie, qu'elle se trouve mal d'un remede stiptique donné mal-à-propos. Les Observations précédentes doivent encore faire conclurre aux Médecins, que rien n'est plus pressé, plus intéressant, dans toutes les affections causées par la suppression des hémorrhoïdes, que de rappeller cette évacuation, soit par les remedes internes, ou par les externes, comme les sangsues. Le célebre Baglivi fait à ce sujet une remarque qui mérite bien de trouver place ici. *Je pourrois*, dit-il, *apporter beaucoup d'exemples, pour prouver l'avantage qui revient de l'ouverture*

des veines hémorrhoïdales, avantage ordinairement plus grand que celui que procure l'évacuation du sang par d'autres veines, nonobstant la circulation de cette liqueur, à ceux qui sont attaqués de maladies des hypocondres, comme douleurs, chaleurs, pesanteur des reins, vents, tensions, & grouillemens (a). Mais lorsque ces veines résistent à leur ouverture, ou ne la veulent point du tout permettre, il faut dans ces maladies que le Médecin imite la conduite de la nature, & qu'il fasse sortir le sang par les extrêmités inférieures, c'est-à-dire, qu'il fasse ouvrir les veines des pieds. Nous pouvons appuier ce principe de différentes Observations. Car nous avons vû une goute sciatique produite par la suppression du flux hémorrhïdal guérie entierement, & sur le champ, par une saignée du pied; & nous nous rappellons que la même saignée,

(a) *Plurima adducere possem exempla quam utilitatem, non obstante sanguinis circulatione, apertis venarum hæmorrhoïdalium, præ aliarum venarum apertione afferre soleat iis qui hypochondriorum morbis, doloribus scilicet, caloribus, lumborum gravitate, flatibus, tensionibus, borborygmis laborant.* Baglivi. *Prax. Lib.* I. *p.* 124.

les remedes nitreux, & les lavemens émolliens, ont calmé par merveille des douleurs cruelles qui tourmentoient tout le bas ventre, & dont la cause étoit la suppression de la même évacuation.

XX. On ne peut donc nier, à moins de heurter de front l'expérience la plus certaine, qui remonte jusqu'à la naissance de la Médecine, que les flux menstruel, & hémorrhoïdal soient très-salutaires, c'est-à-dire, également propres à conserver la santé, & à prévenir beaucoup de maladies, & que ce dernier, dérangé, ou arrêté, par imprudence dans les sujets qui y sont accoutumés, cause beaucoup, & de graves maladies, dont la différence essentielle naît de celle des tempéramens, & des parties, vers lesquelles reflue le sang surabondant; maladies, que le rétablissement de cette évacuation soulage, & affoiblit considérablement, lorsqu'elle ne les guérit pas entierement. Je conviens aussi que M. Stahl, mon célebre Confrere, mérite beaucoup de louanges, pour l'attention qu'il veut dans tous ses écrits Pathologiques qu'ait le Médecin à l'état de ces évacuations,

évacuations, & pour n'avoir rien omis pour ressusciter, pour ainsi dire, remettre en honneur, ce dogme aussi véritable qu'ancien, que les puissances salines sulphureuses des Chimistes avoient presque effacé de la mémoire des hommes. Mais je ne puis pourtant me ranger de son parti, ou plûtôt de celui de ses Sectateurs, qui étendent trop loin ce principe, qui en abusent, & ont sué sang, & eau, mais inutilement, pour faire remonter la généalogie de toutes les maladies à la pléthore, à l'épaisseur du sang qui en provient, & à l'empêchement qui se trouve à l'excrétion de cette liqueur par les vaisseaux de l'utérus, & du siége. Aussi, sans faire tort aux gros volumes qu'ils ont écrits pour établir cette prétendue vérité, je me crois autorisé à dire que ce systême, s'il est permis de se servir de ce terme, doit sa naissance à des observations superficielles, & insuffisantes, sur les maladies, & surtout sur les maladies chroniques.

XXI. Mais il ne convient pas de blâmer les sentimens de Médecins aussi habiles, sans rendre compte de

ses raisons. Je prens pour exemple la maladie hypochondriaque, qui leur sert communement de preuve que la seule stagnation du sang produit toutes les maladies. Car, disent-ils, c'est la seule stagnation du sang hémorrhoïdal dans les vaisseaux de la veine porte, qui produit celle-ci. Mais si nous recherchons avec un peu plus d'attention la premiere cause de la maladie hypochondriaque, si nous nous transportons dans cette intention dans les lieux où elle paroit avec le plus d'éclat, par la quantité des malheureux livrés à ses cruautés qui s'y rassemblent, je veux dire aux Eaux Médicinales, nous y apprendrons que cette affection opiniâtre est moins l'effet de la pléthore, que de la foiblesse de la nature ; foiblesse ordinaire, & particuliere, à ceux qui ont détruit la bonne constitution de leur corps, & de leurs nerfs, & surtout la force qui opere la digestion dans l'estomac, en un mot le ton, & la vigueur des visceres principaux, par quelque cause que ce soit. Qu'on interroge en effet cette triste Compagnie, comme je l'ai fait ; les uns s'en prendront à la vie sé-

dentaire, à de longs chagrins, à la terreur, à la violente colere, pendant lequel tems ils prenoient des alimens ſolides, ou des boiſſons froides. D'autres en accuſeront l'épuiſement de l'eſprit par des études immoderées, une grande quantité de boiſſon, ou une boiſſon froide priſe pendant que le corps étoit fort échauffé, l'abus des purgatifs, des remedes tirés de l'opium, des acides, & du vin. D'autres enfin conviendront qu'elle eſt cauſée par un mauvais régime pendant, ou après, l'uſage des eaux minérales, ou après les émétiques, & les purgatifs; par un mauvais traitement de diarrées, ou de dyſenterie; ou pour avoir imprudemment deſſeiché des ſueurs fœtides qui couloient de quelque partie de leur corps. Or toutes ces fautes ſont bien propres à détruire la force de la nature, & à cauſer une foibleſſe notable aux parties nerveuſes; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles prouvent l'abondance du ſang, qui eſt la cauſe, & le dépôt des forces de cette même nature.

XXII. Et quoique nous convenions que la diminution, ou la ſuppreſſion,

du flux menstruel, & hémorrhoïdal, que causent les passions de l'ame, le froid, & les mauvais traitemens des maladies, peuvent quelquefois être causes de l'affection hypochondriaque, il est cependant évident que ce n'est pas toujours la même cause. La preuve de cette vérité se tire de nombre d'observations qui prouvent qu'on est tourmenté des symptômes hypochondriaques dans le tems même du meilleur état de l'évacuation, bien qu'il faille tomber d'accord qu'il en diminue quelquefois la violence. Je me contenterai de rapporter à ce sujet une Observation remarquable de Sennert. *Je connois*, dit cet Auteur, *une femme de qualité, d'un tempérament sanguin, sujette à l'affection hypochondriaque, qui communement chaque mois, & toujours le quatorziéme jour après ses regles, souffre une évacuation hémorrhoïdale* (a).

XXIII. Joignés à cela qu'il est évi-

(a) *Novi fœminam nobilem, constitutione sanguineam, affectioni hypochondriacæ obnoxiam, quæ singulis mensibus ordinario, & quidem die post menstruum fluxum decimo quarto, hæmorrhoïdes patiebatur.* Sennert. *Prax. Lib. III. Sect. II. Cap. 23.*

dent en conséquence d'expériences certaines, & incontestables, que de jeunes gens, & gens dans l'âge viril, qui n'avoient jamais remarqué chez eux le moindre indice du flux hémorrhoïdal, tombent subitement dans une maladie spasmodique, & venteuse, qui, lorsqu'elle dure quelque tems, est suivie de douleurs de dos, & de bas ventre vers les hypochondres, & dans ces parties de stagnation de sang, qui, ne pouvant circuler librement dans les viscéres du bas ventre à cause des spasmes qui lui ôtent la liberté, fait effort vers les veines du siége, & aigrit les accidens, quand il ne peut se faire jour par cet endroit. De maniere qu'il est évident que le flux hémorrhoïdal, & les mouvemens qui tendent à le produire, sont l'effet, & le produit de la maladie hypochondriaque. De plus j'ai pardevers moi une infinité d'exemples que cette affection spasmodique, & venteuse, du ventricule, & du genre nerveux, qu'on appelle affection hypochondriaque, a été produite dans des personnes, saines pour lors, & qui n'avoient jamais ressenti ni flux

hémorrhoïdal, ni tendance à le produire, par quelque passion de l'ame, & surtout par la colere, immédiatement après lesquelles on a fait prendre au malade des médicamens sudorifiques chauds, ou simplement des alimens solides, ou liquides ; & qu'alors le fréquent usage des purgatifs, & des pilules polychrestes, dont l'aloës est la base, traitement ordinaire en pareil cas, a causé ces mouvemens, ou ces efforts de la nature pour produire le flux hémorrhoïdal, qu'annoncent des douleurs dans les lombes, & l'os sacrum. Et comme les Médecins fesoient leurs efforts pour exciter cette évacuation, soit en continuant l'usage des mêmes remedes, ou par le moien des saignées du pied, il est quelquefois sorti quelques gouttes de sang, mais le plus souvent il n'a coulé que des humeurs visqueuses, & blanches, semblables au blanc d'œuf, qui, bien que l'excrétion fut abondante, comme il arrive fréquemment, ne procurent aucun soulagement des accidens. Or dans ce cas j'estime que cette évacuation n'est due qu'au trop grand usage des purgatifs, qui, à rai-

ſon du ſpaſme qu'ils cauſent dans l'opération, & de l'atonie qu'ils laiſſent dans les inteſtins, empêchent dans ces parties la liberté de la circulation, cauſent des ſtagnations, & attirent les humeurs dans les vaiſſeaux méſentériques, & hémorrhoïdaux.

XXIV. Les Auteurs de la nouvelle, & véritable Pathologie, à prendre le terme à la rigueur, ſi l'on veut les en croire, prétendent encore, & s'efforcent de prouver que le calcul, & la goute ſont des productions du dérangement, ou de la ſuppreſſion, du flux hémorrhoïdal, indépendemment de toute intempérie âcre, ſalée, & tartareuſe, & de toute conſtitution de cette nature qui ſe trouveroit dans les humeurs. Je conviens avec eux que la premiere origine de ces maladies chroniques eſt quelquefois la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, ou menſtruel; ce qui fait dire à Hippocrate que leur rétabliſſement en adoucit les accidens; mais il ne s'enſuit pas qu'ils dépendent toujours de cette cauſe. Car c'eſt un axiome connu de tous les Philoſophes qu'une conſéquence du particulier au général ne vaut rien. Je

puis attester avec vérité que j'ai vû très-souvent la goute, & le calcul, exercer leurs ravages, quoique le flux hémorrhoïdal ne fut point dérangé; & même pendant le cours de cette évacuation. Je me contente de rapporter en preuve l'exemple du célébre Dolæus, qui s'est souvent plaint à moi par lettres des douleurs cruelles que lui causérent la goute, & le calcul, pendant vingt ans, quoique ses hémorrhoïdes coulassent, & dont il ne fut délivré que par la diete blanche à laquelle il s'astreignit pendant deux ans. Mais aiant repris son premier genre de vie, il tomba dans une difficulté d'uriner, qui lui fut à la fin funeste. Je pourrois ajouter qu'ordinairement la goute, & le calcul, sont des maladies héréditaires, & que celle-là est ordinairement produite, & entretenue, par l'abus des plaisirs de l'amour, le vin, & la colere. Les aliénations d'esprit ne sont point aussi les suites de la suppression du flux hémorrhoïdal, ou de la pléthore; il faut également les regarder comme des maladies héréditaires; & comme pour l'ordinaire la manie survient aux

efforts qu'on fait pour ſurmonter continuellement la colere, & aux violens deſirs des plaiſirs de l'amour, la mélancholie eſt l'effet de la terreur, & des longs chagrins, ou de l'abus des narcotiques, & des engourdiſſans, ſans que la pléthore y entre pour rien. J'en pourrois dire autant des autres maladies, dont les partiſans de la Pléthore rapportent la génération à cette unique cauſe, & à la ſuppreſſion des évacuations ſanguines.

XXV. Enfin plus les partiſans du flux hémorrhoïdal font d'efforts pour le procurer, plus ils aſſurent avec confiance que c'eſt le moien de conſerver, & de rétablir la ſanté, plus il eſt étonnant, & plus on peut leur reprocher qu'ils n'aient point encore imaginé, ou découvert, des remedes propres à aſſurer leurs ſuccès dans cette partie de leur Thérapeutique, & qu'ils ne puiſſent indiquer de remedes ſurs pour procurer, augmenter, ou regler à leur gré l'évacuation hémorrhoïdale, & menſtruelle. Car on ne peut compter ſur l'application des ſangſues, qui eſt ſouvent inutile, & d'ailleurs n'eſt pas du goût de tout

le monde. Bien que l'élixir de propriété préparé avec, ou ſans acide, les pilules dont l'aloës fait la baſe, ou les pilules balſamiques, compoſées dans le goût de celles de Becher, donnent au ſang une détermination propre à produire ces évacuations, elles ne les font pas toujours paroître, & par conſéquent ne répondent pas toujours à l'intention du Médecin. Les ſuppoſitoires, les lavemens de pieds, les ſaignées trompent ſouvent l'eſpérance, & l'attente, du Médecin, & font voir leur propre incertitude. J'ajoute que ce qui eſt le plus étonnant, ou, pour mieux dire, le plus triſte, pendant qu'ils font tous leurs efforts, efforts ſouvent inutiles, pour exciter le flux hémorrhoïdal, ils négligent entierement, ou mépriſent, ou regardent comme des ſecours de peu d'effet, les remedes qui rétabliſſent la liberté de la circulation dans les viſceres de l'abdomen, & qui calment les dérangemens des parties nerveuſes, comme les eaux minérales chaudes, & froides, & autres ſources médicinales, les ſels volatils huileux, les bonnes préparations de mars, le

lait d'âneſſe, ou le petit lait, les infuſions des plantes balſamiques à la maniere du thé, les bains d'eau douce, & les changemens d'air.

XXVI. Les flux menſtruel, & hémorrhoïdal, ne ſont point les ſeules évacuations critiques, & ſalutaires; la nature en a inſtitué d'autres, tant du ſang ſurabondant, que d'autres humeurs inutiles, & ſuperflues, leſquelles, bien que ſouvent inſolites, & extraordinaires, ſont pourtant établies pour entretenir l'intégrité du corps, en conſervant une égalité, & une proportion exacte, entre la force des ſolides, & la réſiſtance des fluides. C'eſt ainſi que dans l'enfance, avant l'âge de puberté, & même dans l'adoleſcence, il arrive très-communement, & très-avantageuſement pour le corps, des hémorrhagies par le nez, ſouvent fréquentes, & abondantes, auſquelles ſont principalement ſujets ceux qui ſont d'un tiſſu molaſſe, plein de ſuc, qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, & font beaucoup de ſang; ce qu'on appelle communement être d'un tempérament ſanguin. Cette excrétion très-ſalutaire d'un ſang ſura-

bondant ne peut s'arrêter, ou naturellement, ou par l'ufage des remedes, que la tête ne foit fur le champ attaquée de douleurs gravatives, avec feu dans les ïeux, gonflement, & rougeur du vifage, feichereffe, & chaleur de la bouche, & des narines, & violente pulfation des arteres temporales; parce que le fang qui fait effort pour fortir, & qui trouve le paffage fermé, s'amaffe dans les vaiffeaux de la tête, & par l'extenfion, & la compreffion, qu'il y caufe, y produit cette fenfation douloureufe. Mais l'écoulement recommençant de lui-même, ou étant remplacé par un équivalent, diffipe fur le champ cette douleur. C'eft ce qu'attefte formellement Hippocrate dans l'Aphorifme X. de la IIIe. Sectioon, & c'eft pour cette raifon que lorfqu'il ne vient pas naturellement, il veut dans l'Aphorifme LXVIII. de la cinquiéme qu'on ouvre la veine du front.

XXVII. Lorfque le fang circule lentement dans la tête, & forme des ftagnations dans fes vaiffeaux, fans fortir par ceux du nez, j'ai vû fouvent arriver à des enfans de dix ans

des défluxions graves, opiniâtres, & fort âcres sur les ïeux, avec chaleur, & rougeur, qui causoient des inflammations, & même des cataractes; quelquefois même accompagnées de tintement d'oreilles, de stupeur de la mémoire, qui ne se dissiperent que par une hémorrhagie considérable, ou un cours de ventre venu de lui-même, ou procuré par art, ou par un vésicatoire appliqué non à la tête, mais au dos, dans l'intention d'opérer une revulsion. J'ai aussi souvent observé que des filles d'un tempérament sanguin, & d'un visage vermeil, non seulement avoient été attaquées de maux de tête, mais même étoient subitement tombées par terre, avec des convulsions épileptiques très-violentes, avant l'âge de puberté, accidens qui ne cesserent, après avoir inutilement tenté toute sorte de remede, qu'en introduisant dans les narines un stilet qui en fit sortir beaucoup de sang, & bien qu'elles s'en soient quelquefois ressenties depuis, l'éruption du flux menstruel dans le tems de la puberté, les guérit parfaitement.

XXVIII. Je connois auſſi une fille, qui dans les premieres années de ſa vie ſouffrit de grandes hémorrhagies par le nez, laquelle n'étant pas ſuffiſament déchargée par le flux menſtruel, ſurvenu dans le tems ordinaire, de la grande quantité de ſang qu'elle feſoit, non ſeulement fut attaquée de maux de tête; mais d'une legere apopléxie, avec dérangement dans les ſens, & perte de la parole. L'attaque d'apopléxie étant diſſipée, l'uſage de la parole reſta ſuſpendu, & la ſaignée au pied lui fit des merveilles. J'ai encore remarqué aſſez ſouvent dans des adoleſcens une grande douleur de tête, avec un ſommeil agité de ſonges effraians, dureté de l'ouie, & dérangement de l'imagination, par la ſeule raiſon que le ſang ſurabondant ne ſortant point par le nez, avoit plus de peine à circuler dans le cerveau, & cauſoit un gonflement de ſes vaiſſeaux. Auſſi tous ces accidens ceſſerent-ils, & diſparurent-ils entierement, au moien de la ſaignée du pied adminiſtrée vers les équinoxes du Printems, des lavemens de pieds, & de la liberté procurée au bas ventre.

XXIX. Je connois un Théologien célébre, d'un tempérament ſanguin, qui non ſeulement dans la jeuneſſe, mais même dans l'âge adult, a été ſujet, ſurtout vers les équinoxes, à d'abondans ſaignemens de nez; à qui je conſeillai par cette raiſon de ſe faire ſaigner deux fois chaque année. Aiant quitté ce païs-ci, un Médecin lui conſeilla de rompre cette habitude; ce qu'il fit, ſans que le ſaignement de nez recommençât. Mais peu de tems après il fut attaqué de maux de tête, de vertige, de tintemens d'oreilles, & de ſurdité, avec crainte d'une apopléxie imminente. Pour la prévenir je lui conſeillai de ſe faire ſaigner; ce qui diſſipa l'apopléxie, ſans guérir la ſurdité. Il y a quelques années qu'un honnête homme qui demeure à quelques milles d'ici, cidevant ſain, vigoureux, & robuſte, de cinquante & quelques années, d'un tempérament ſanguin, me conſulta. Dans l'enfance, & la jeuneſſe, il avoit été ſujet à des hémorrhagies abondantes, puis il s'étoit fait avec ſuccès ſaigner une, ou deux fois par année. Aiant omis de le faire au Prin-

tems, vers la fin de Mars, après un refroidissement du corps, & après avoir beaucoup mangé d'alimens de difficile digestion, il tomba, lorsqu'on y pensoit le moins, dans une privation de mouvement, & de sentiment, avec perte de connoissance. Quelques heures après on lui tira du sang du bras par une large ouverture, & peu après il revint à lui, & recouvra peu à peu l'usage de la parole, du sentiment, & du mouvement; mais il lui en est resté une grande foiblesse de tête, & un deffaut de mémoire, de sorte même que l'usage moderé du vin lui fait beaucoup de tort.

XXX. Il arrive cependant quelquefois que la trop grande congestion du sang dans les vaisseaux du cerveau cause la rupture des vaisseaux délicats dont le pléxus choroïde est composé, & que l'extravasation irremédiable qui en est la suite, produit une apopléxie funeste. Et de fait, les Observateurs ont ramassé une infinité d'exemples d'apopléxies mortelles causées par la suppression des hémorrhagies, & où le sang a coulé en abondance après la mort. On peut voir

voir à ce sujet la seconde Observation de la IIIe. Centurie d'Hildanus. Quelques exemples m'ont appris que la suppression du saignement de nez vers la vingt & uniéme année, qui est une des climactériques, a causé d'abord une legere stagnation dans les vaisseaux du cerveau, telle qu'elle se trouve ordinairemett dans les legeres attaques d'apopléxie, à laquelle a succedé une phrénésie, pendant la durée de qui une abondante saignée du bras a fait des miracles. Bohn rapporte l'histoire d'un jeune homme qui mérite de trouver place ici (*a*). Etant attaqué de phrénésie il reçut un violent soufflet, qui lui procura un ample saignement de nez, & la guérison. On observe encore très-communement qu'en arrêtant les hémorrhagies, le sang se jette sur la trachée artere, & sort au moien d'une toux qu'il occasione; & que si sa quantité est trop considérable, ce reflux n'est pas exempt d'un danger mortel, comme Gabelchoverus l'a remarqué (*b*).

XXXI. Tels sont les grands, & dif-

(*a*) Bohnius. *De Offic. Med. Dupl.*

(*b*) Gabelchover. *Cent. IV. Curat* 37.

férens dommages, que cause à l'intégrité du corps la suppression des évacuations d'un sang trop abondant. Mais comme il s'amasse aussi trop de sérosité, plus, ou moins impure, & surtout dans les sujets de compléxion phlegmatique, ou sanguine phlegmatique, & que ce surcroit de sérosité menace le corps, & la santé, c'est un mouvement très-avantageux quand la nature, par où je n'entens que l'art admirable avec lequel le corps, & ses parties ont été composés par le souverain Ouvrier, pour entretenir le mouvement vital de circulation du sang, & les excrétions, quand, dis-je, la nature se fait des routes, même insolites, & extraordinaires, pour en débarrasser le corps. Outre ces sueurs abondantes qui, venant d'elles-mêmes la nuit, font sortir avec tant d'avantage beaucoup de sérosité superflue, comme nous l'avons remarqué plus haut, & dont il est si dangereux d'arrêter l'évacuation, presque tous les hommes de l'un, & l'autre sexe, rejettent ordinairement presque tous les ans, pendant le Printems, & l'Automne, beaucoup de

sérosité vitieuse par la toux, & le rhume de cerveau : c'est ce qui arrive alors principalement à cause de la suppression, ou au moins du dérangement fréquent, de la transpiration, produit par les fréquentes variations de l'air, & après avoir pris beaucoup d'alimens peu convenables. La toux est alors si violente, & si opiniâtre, surtout dans la vieillesse, qu'elle secoue le corps pendant des mois entiers, & qu'on rejette une quantité incroiable de sérosité visqueuse, avec abbattement des forces, perte d'appetit, agitations involontaires, & chaleur interne. Cependant si l'on n'arrête pas imprudemment cette évacuation, qu'on adoucisse simplement les accidens, au moien des tempérans, & des laxatifs, elle fait beaucoup de bien. Au contraire l'usage des pectoraux, des choses douces, & des résolutifs ne fait qu'aigrir la toux, & la prolonger. On voit aussi des enfans qui rejettent avec abondance des impuretés mucilagineuses par les narines, & qui se trouvent très-bien de cette évacuation. Mais lorsque l'augmentation des années re-

rient ces humeurs, leurs ïeux s'affoibliſſent, & s'obſcurciſſent; ils ſont travaillés de défluxions âcres; ils ont des douleurs gravatives de la tête avec vertige, & des engourdiſſemens; tous accidens qui diſparoiſſent quand l'écoulement de la mucoſité recommence à l'ordinaire.

XXXII. Une autre évacuation, encore ordinaire, & ſalutaire, eſt celle du ſuperflu d'une ſéroſité âcre bilieuſe, qui ſort par les canaux biliaires, les glandes des inteſtins, & les membranes glanduleuſes, ſous la forme de déjections abondantes, qui durent ordinairement plus long-tems dans la vieilleſſe, par rapport à la diminution de la tranſpiration, & à l'abondance de ſéroſité excrémenteuſe. Quand ces évacuations ſont abondantes, & durent quelque tems, elles affoibliſſent véritablement, mais elles n'en font pas moins beaucoup de bien par la ſuite, pourvû qu'on ſuive exactement le régime convenable. Car rien n'eſt plus vrai que ce que dit Celſe au ſujet de la diarrhée; *C'eſt ſouvent un avantage pour la ſanté que d'avoir le cours de ventre pendant un jour, ou même plu-*

sieurs, pourvû qu'il n'y ait point de fievre, & que l'évacuation ne dure pas plus de sept jours. Car elle ne fait que purger le corps, & faire sortir à son grand avantage ce qui lui auroit été nuisible en restant (*a*). Mais quand on arrête cette évacuation imprudemment par l'usage des astringens, ou qu'on la diminue au moien des balsamiques trop chauds, le Malade tombe dans un grand abbattement des forces, avec perte d'appetit, & même une petite fievre; & le flux, qui s'étoit arrêté, recommence avec tenesme, grouillemens, & tranchées. Il arrive aussi quelquefois, comme Sanctorius l'a remarqué, qu'une évacuation plus abondante d'urine fait sortir le superflu de la sérosité, même chaque mois. C'est ainsi que cet Auteur s'en explique. *Le corps des hommes les plus sains, & qui suivent le régime le plus exact ne laisse pas de devenir chaque mois plus pesant que de coutume, d'une livre, ou deux, & revient*

(a) *Uno die fluere alvum sæpe pro valetudine est, atque etiam pluribus, dum febris absit, & intra septimum diem id conquiescat; purgatur enim corpus, & quod intus læsurum erat utiliter effunditur.* Cels. *Lib. IV. cap.* 19.

au même poids comme les femmes, à la fin du mois, avec cette différence que la diminution arrive à l'occasion de l'excrétion d'une urine plus abondante, ou plus trouble, qu'elle ne l'est ordinairement (a). J'ai remarqué plusieurs fois que sans cause extérieure l'urine sort abondamment chez quelques personnes, le ventre devenant plus paresseux, & la transpiration diminuant.

XXXIII. Il arrive quelquefois des excrétions insolites, & contre nature, de la sérosité salée âcre par différentes parties, comme par des ulceres qui se forment aux malleoles, par les glandes axillaires, par le scrotum, par les glandes des ïeux, par des herpes, ou des dartres aux pieds, ou aux mains, qui reviennent chaque année à des tems reglés, ou même par les cauteres; toutes évacuations qui tant qu'elles durent sont très-avantageuses à la santé, & qui ne peuvent dimi-

(*a*). *Corpora quoque virorum sana, & moderatissimo victu utentia, singulis mensibus fiunt solito ponderosiora, unius scilicet duarumve librarum pondere, & redeunt ad consuetum pondus circa finem mensis, ad instar mulierum; sed facta crisi per urinam paulo copiosiorem, aut turbidiorem.* Sanctori. *Sect. I. Aph.* 65.

nuer, ou se supprimer par l'application des remedes, surtout externes, sans produire de grandes lassitudes, des inquiétudes, des agitations involontaires, quelquefois des douleurs, & des convulsions dans les membres, & même dans les parties internes, & surtout les intestins, ce qui ne va jamais sans danger. Riedlinus rapporte qu'une personne après des hémorrhoïdes eut une fistule qui coula sept ans, & plus, qui s'étant desséichée causa d'abord une difficulté de respirer, avec enflure des pieds, & une legere exulcération; puis une ardeur du ventricule, & du dos, avec constipation, & fievre, & enfin une apopléxie mortelle (a). Timæe Van Guldentlée rapporte aussi une histoire qui revient à merveille à cet endroit (b). Un homme de condition s'étant fait guérir en peu de jours, par le conseil d'une vieille femme, un ulcere qu'il portoit depuis plusieurs années, au bout d'un mois fut attaqué de dou-

(a) Redlin. *Lincar. Medicar. Ann.* 1696. *p.* 133.

(b) Timæus à Guldentlée. *De affectib. capit. Cas. XXVIII.*

leurs de tête si violentes, qu'on desespéroit de sa vie ; peu de tems après il perdit la vûe ; & le matin en s'éveillant il rejettoit sans toux beaucoup de matiere visqueuse, jaunâtre, & fœtide, & il se plaignoit que tant qu'il étoit à jeun il sentoit dans la bouche la même puanteur qui sortoit de l'ulcere de son pied.

XXXIV. Après les Observations que nous venons de rapporter il ne paroit pas qu'il y ait lieu de douter que l'entretien de la santé dépende principalement du bon état des excrétions, & que, quelque extraordinaires, & insolites qu'elles puissent être, on ne peut les supprimer sans danger, quand elles ont été long-tems par leur continuation avantageuses à la santé. Or en cet état non seulement il faut se garder avec grand soin de toutes les passions de l'ame, & surtout de la terreur, & de la colere, des médicamens astringens, & assoupissans, mais même des saignées, & des évacuations faites à contretems, parce qu'elles dérangent aisément les évacuations habituelles, ou pour le moins en détournent ailleurs la matiere ;

tiere ; ce qui n'arrive jamais ſans danger. Mais ſi la nature chancelle, ou manque de force, ou ſe trompe dans les efforts qu'elle fait pour les excrétions quelles qu'elles ſoient, c'eſt au Médecin d'emploier tout le fin de ſon Art à l'aider, & à faciliter le ſuccès de ſon opération. Pour parvenir à ce but rien n'eſt plus avantageux que les ſaignées, les laxatifs, les diaphorétiques doux, les remedes appellés remedes de Printems, &, ce qui l'emporte ſur tous les autres, les eaux minérales tant chaudes que froides, priſes, avec les précautions requiſes, le Printems, & l'Automne. Car non ſeulement elles déracinent les maladies les plus terribles, mais elles domptent les plus rebelles, & les plus opiniâtres. Mais le mieux eſt, dès qu'on s'apperçoit que quelque excrétion eſt diminuée, ou ſupprimée, de ne point tarder un moment, & de faire tous ſes efforts pour la rétablir, avant que la matiere retenue ſe fixe ſur quelque partie noble, communique au loin les impreſſions fâcheuſes qu'elle a faites ſur elle, & rende la cure difficile, & ſon ſuccès incertain.

CHAPITRE X.

De la production des maladies par d'autres maladies, ou, de la foiblesse originelle, ou accidentelle, considerée comme cause des maladies.

SOMMAIRE.

I. *La foiblesse est une des principales causes des maladies.* II. *Les forces du corps se connoissent par celles des mouvemens,* III. *Et par la disposition des solides.* IV. *Le sexe y fait aussi, l'âge, & la disposition héréditaire,* V. *Et surtout les longues maladies précédentes.* VI. *Mauvais effets de la foiblesse universelle causée par les hémorrhagies,* VII. *Et par l'accouchement.* VIII. *Suites de la foiblesse des parties en particulier. L'apopléxie produit la paralysie, & la stupidité.* IX. *L'épilepsie cause des vices des ieux.* X. *La mélancholie, & la manie se succedent.* XI. *La fievre aigue produit la surdité.* XII. *La phthisie succede à l'hémoptysie.* XIII. *La pleu-*

résie cause l'abscès des poumons; XIV. *Preuve tirée de Cœlius Aurelianus, & de quelques exemples.* XV. *Trop, ou trop peu de saignées, cause cet accident.* XVI. *Les reflux d'humeurs sur les poumons causent la toux, la difficulté de respirer, le crachement de pus.* XVII. *L'asthme produit des enflures, & des hydropisies.* XVIII. *La maladie hypochondriaque est produite par le mauvais traitement des fievres intermittentes.* XIX. *Les flux de ventre produisent la consomption, &c.* XX. *La fievre quarte cause l'hydropisie.* XXI. *Autorités à ce sujet.* XXII. *La foiblesse des reins y produit l'inflammation, le calcul, les ulceres, &c.* XXIII. *Le calcul des reins cause le vomissement, la jaunisse, la colique, & le calcul de la vessie.* XXIV. *Les vices de l'utérus produisent les hémorrhagies, les avortemens, &c.* XXV. *La gonorrhée mal traitée cause les bubons, &c.* XXVI. *Les violentes douleurs produisent la paralysie, l'épilepsie, la jaunisse.* XXVII. *Les maladies sont aussi produites par les restes des précédentes;* XXVIII. *Et par conséquent il faut avoir soin de les faire sortir.* XXIX. *Mauvais effets des restes de la petite*

vérole, & de la rougeole. XXX. *Preuves tirées des observations.* XXXI. *La négligence qu'on a de ne pas purger les femmes en couches leur cause le pourpre.* XXII. *Le deffaut de purgation dans les maladies aigues produit aussi le pourpre.* XXXIII. *Des rechutes dans les maladies*, XXXIV. *Dans les fievres intermittentes, dans les fievres aigues*, XXXV. *Dans les maladies de la tête, dans la colique, le calcul, & la goute.*

I. LA vraie Therapeutique, c'est-à-dire, celle qui est fondée sur des raisons solides, en un mot la science de remédier aux maladies, étant principalement appuiée sur le diagnostic exact des maladies, & la connoissance de leur commencement, & de leurs accroissemens, puisée dans celle de leurs causes, nous avons emploié les premiers Chapitres de cette Partie à rechercher la génération des maladies qui dépendent du volume, & de la mauvaise qualité des humeurs, & de la diminution, ou de la suppression de leur évacuation; il nous reste à parler de celles qui sont produites par le vice, & l'affoiblis-

ſement des parties ſolides, ou par la foibleſſe, celle ſurtout que produiſent, & laiſſent après elles, les maladies précédentes. Cet examen fera connoître que la diſpoſition vitieuſe, & contre nature des fluides n'eſt point la ſeule cauſe de la génération des maladies, & que les vices des ſolides n'ont pas moins d'efficacité pour produire le même effet; d'où l'on doit conclurre qu'un Médecin habile n'y peut faire trop d'attention. En effet en liſant les hiſtoires des maladies qui ont été écrites avec exactitude, & refléchiſſant ſur cette lecture, on s'apperçoit que ce ne ſont point les perſonnes vigoureuſes, d'une bonne conſtitution, d'une bonne ſanté, qui deviennent malades, & ont recours aux Médecins, mais que ce ſont ſurtout ceux qui ſont naturellement délicats, ou que des maladies précédentes ont affoiblis, qui ſont attaqués de maladie, guériſſent difficilement, & demandent à être traités, doucement, avec prudence, & avec beaucoup de circonſpection. Car autant l'on a peu beſoin d'un régime exact, de Médecin, ou de la Méde-

cine, quand on a de la ſanté, & de la vigueur, autant tout cela eſt-il néceſſaire à ceux qui ſont foibles, ou affoiblis. Rien n'eſt donc plus vrai que ce que dit Notre Seigneur, que ce ne ſont point les gens en ſanté, mais les Malades qui ont beſoin de Médecin ; parce que, ſuivant la judicieuſe remarque de Celſe, *la foibleſſe eſt en butte à toute ſorte de maladies* (a).

II. Dans cet état il eſt évident qu'un des premiers ſoins du Médecin doit être de diſtinguer les ſujets robuſtes, & vigoureux, de ceux qui ſont foibles, ou affoiblis. Pour y réuſſir il faut regarder comme un principe certain qu'il en eſt du corps comme de tout le reſte de la nature, où toute force, vertu, vigueur, ſe rapporte au dégré de puiſſance que les corps ont pour produire le mouvement. Ainſi l'on doit appeller tempérament fort, & vigoureux, celui que caractériſent des mouvemens vigoureux pour produire les fonctions naturelles, vitales, & animales. Or on connoît la vigueur des fonctions

(a) *Omnibus morbis obnoxia eſt infirmitas.* Celſ. *Lib. I. c.* 3.

animales lorſqu'on eſt en état de ſoutenir, ſans s'incommoder, des travaux violens, & de longues fatigues de l'eſprit, & du corps; & quand on a le pouls grand, plein, & fort; qu'on a bon appetit, qu'on digere, & évacue bien, que les membres du corps ſont fermes, & ſouffrent difficilement de l'agitation de l'ame, ou du contact des cauſes extérieures, on peut s'aſſurer de la vigueur des fonctions naturelles, & vitales. Or aucun de ces avantages ne ſe trouve dans les corps foibles, & languiſſans. Car ils ſe fatiguent aiſément; ils ſont dérangés par une légere paſſion de l'ame, par les variations de l'air, ou quelque faute dans le régime; un remede purgatif, ou alterant, les émeut, ou les bleſſe aiſément; en un mot ceux qui ſont d'un tiſſu très-ſenſible, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, tombent très-aiſément malades, le ſont long-tems, & ont plus de peine à recouvrer leurs forces.

III. On peut encore diſtinguer les tempéramens vigoureux, ou foibles, par la diſpoſition, & la ſtructure, des parties ſolides. On eſt fort, &

vigoureux, & par conſéquent moins ſujet aux maladies, quand on a les vaiſſeaux plus grands, les fibres charnues plus ſerrées, les ligamens forts, les nerfs, & les tendons grands ; & c'eſt à juſte titre qu'on regarde comme foibles, & maladives, les perſonnes graſſes, qui ont les chairs lâches, & ſpongieuſes, les vaiſſeaux ſanguins déliés, & petits, les nerfs minces, & les membranes délicates. Car lorſque les ſolides qui pouſſent les liqueurs ſont robuſtes, & les canaux larges, les humeurs circulent avec bien plus de facilité, & de promptitude, les ſécrétions de celles qui ſont utiles pour l'entretien de la vie, & les excrétions de celles qui ſont inutiles, ſe ſoutiennent beaucoup mieux, que lorſque les vaiſſeaux ſont en plus grand nombre, mais plus petits, & que le relâchement des fibres en rend le reſſort languiſſant. Auſſi dans cet état tout ce qui eſt capable de nuire, & de produire des maladies eſt promptement écarté, & pouſſé hors du corps, & la ſanté ſe ſoutient ſans altération. On peut à merveille rapporter ici le XLIV.

Aphoriſme de la ſeconde Section d'Hippocrate, où cet Auteur remarque que les perſonnes naturellement graſſes, & ſpongieuſes, vivent moins que les maigres, & celles qui ont l'habitude du corps plus ſerrée.

IV. Or comme le ſexe feminin eſt ordinairement d'une habitude de corps molle, lâche, tendre, & ſucculente, il eſt aiſé de juger qu'il eſt beaucoup plus foible, & plus maladif que les hommes. Ajoutés que ſi leurs regles, d'où dépend leur ſanté, viennent à ſe déranger, les femmes ſont doublement expoſées à toutes les maladies, comme Hippocrate l'a remarqué. L'expérience nous apprend encore que l'âge contribue à la force. Auſſi les enfans, & les vieillards, ſont-ils plus foibles, plus ſujets aux différentes maladies, ſe rétabliſſent-ils plus difficilement, & ſont-ils plus aiſément abbatus. Car les enfans ont les fibres trop lâches, & par conſéquent une très-grande diſpoſition aux ſtagnations, & aux arrêts des humeurs; les vieillards au contraire les ont trop roides, ont les pores trop étroits, & les vaiſſeaux capil-

laires trop resserrés, ce qui empêche les sucs utiles de se séparer si aisément, & qu'il se fasse une excrétion suffisante des inutiles. C'est aussi une vérité confirmée par des expériences réïterées que les parens, sains, robustes, & vigoureux de corps, & d'esprit, ont des enfans disposés de la même maniere, & que les personnes foibles, valétudinaires, les vieillards, les ivrognes, mettent au monde des enfans foibles, délicats, & maladifs. En effet les principales, & les plus fâcheuses, des maladies qui attaquent le genre humain, & celles qui donnent le plus d'embarras aux Médecins, sont les maladies héréditaires, celles par conséquent qui dépendent moins des vices originels des liqueurs, que de ceux des solides. Et l'expérience fait voir tous les jours qu'entre les maladies de la tête, la manie, la mélancholie, l'apopléxie, & l'épilepsie; entre celles de la poitrine, l'hémoptysie, & la phthisie; & entre celles qui attaquent le bas ventre, l'affection spasmodique venteuse, connue sous le nom de maladie hypochondriaque, le calcul des reins, & de la vessie, les flux hémor-

rhoïdaux irréguliers, la maladie hyſtérique ; enfin entre celles qui attaquent les parties extérieures, les douleurs de rhumatiſme, & de goute, paſſent des peres aux enfans.

V. Outre les cauſes de foibleſſe qui ſe déduiſent du ſexe, de l'âge, de la naiſſance, il y en a encore qui peuvent affoiblir un corps auparavant ſain, & vigoureux, & diminuer, abbattre, ou détruire la force, le ton, & la vigueur, des parties ſolides, & diſpoſer le corps à la génération des plus graves maladies. Il faut mettre dans ce nombre les longues, & violentes paſſions de l'ame, l'épuiſement cauſé par les études, & les méditations immoderées, l'abus des plaiſirs de l'amour, & du vin, le mauvais régime, les veilles continuelles, les travaux fatiguans, & ſurtout les maladies précédentes, principalement lorſque la faute des malades les prolonge, ou que les Médecins ſe trompent en les traitant. Car telle eſt la nature des mouvemens maladifs, & ſurtout des fievres, que non ſeulement elles conſomment les ſucs vitaux, gâtent toute la maſſe du ſang, & des

liqueurs, la corrompent, & la rendent impure, mais qu'ils font perdre aux parties solides leur ressort, & leur force motrice ; ce qui fait qu'il se forme par la suite très-aisément des stagnations, des stases, & des putréfactions, & enfin des maladies. Mais si quelque partie se ressent de cet affoiblissement, c'est surtout l'estomach, & les intestins ; aussi l'appetit augmentant dans la convalescence, la digestion se fesant d'une maniere équivoque, & l'excrétion intestinale étant languissante, il s'amasse une grande quantité de crudités, qui, lorsqu'on n'a pas soin de les évacuer par les remedes convenables, & repetés, ou encore si l'on ne donne ensuite au convalescent des médicamens propres à fortifier le ton de l'estomac, forme une nouvelle miniere de maladie, qui mine peu à peu la santé, & enfin, augmentant insensiblement, se déclare à la premiere occasion qui se présente en maladies souvent très-considérables.

VI. Pour faire toucher au doigt cette vérité, je vais parcourir par ordre les différentes classes des mala-

dies, & les différentes ſuites de cauſes, de faire voir comment une maladie en produit une autre. Je commence par les hémorrhagies, & je dis que rien n'eſt plus ordinaire que de voir ſucceder à celles qui ont été trop abondantes, & qu'on a beaucoup de peine à arrêter, par exemple, dans les fauſſes couches, après l'accouchement, dans les bleſſures conſidérables, ou même après un écoulement trop abondant du ſang menſtruel, ou hémorrhoïdal, les maladies appellées froides, comme la cachéxie, les enflures édémateuſes des pieds, l'anaſarque, & les autres eſpeces funeſtes d'hydropiſie, ou même l'atrophie, un extrême abbattement, une fievre lente, & hectique; accidens que les maladies qui les ont précédés rendent beaucoup plus opiniâtres qu'ils ne le ſont naturellement. Car le trop grand épuiſement du ſang, qui eſt la ſource de la vigueur, & du fluide qui donne le mouvement, & la tenſion, aux parties ſolides, eſt ſuivi de la diminution de l'action du ventricule, & de ce long canal qui eſt deſtiné à préparer à toute la machine les alimens qui lui ſont con-

venables; en un mot non seulement la digestion s'affoiblit, mais la force naturelle aux parties solides, qui leur fait rejetter l'inutile, & mêler intimement, & conserver l'utile pour le besoin, devient languissante; de sorte qu'il est impossible qu'il ne s'amasse beaucoup de crudités dans les premieres voies, & de sucs impurs dans les veines; ce que prouvent manifestement les urines abondantes, plus, ou moins troubles, & blanches. Ajoutés à cela que la langueur de la circulation du sang, & la diminution des excrétions qui doivent en opérer la dépuration, cause de côté, & d'autre dans les viscères des stagnations, des obstructions, & des stases, & corrompt les sucs vitaux; ce qui applanit le chemin tant aux maladies chroniques, qu'aux aigues, ou celles qui sont accompagnées d'un danger plus présent. Ces mauvaises dispositions augmentent encore, lorsqu'il s'y complique des passions de l'ame, ou que le mauvais régime vient au secours, ou enfin qu'un grand refroidissement s'en mêle. Mais ce qui rend cet état à coup sûr funeste, c'est lorsque les

Médecins fatiguent ces Malades épuiſés par des évacuations trop fortes, ou trop fréquentes, ou qu'ils fouettent leur ſang par des médicamens trop chauds.

VII. De toutes les cauſes qui détruiſent la force du corps, & la préparent aux impreſſions des différentes maladies, la plus puiſſante, après les hémorrhagies, eſt l'accouchement, ſi l'on s'en rapporte à l'expérience qui fait connoître combien de graves, & de différentes affections, en ſont aſſez communement les ſuites. Je lui ai vû ſucceder de longues paſſions ſpaſmodiques des hypochondres, & de longues affections hyſtériques, la mélancholie, la migraine, d'éternelles flatuoſités dans le bas ventre, des tumeurs, des cachéxies, la ſtérilité, les fleurs blanches, la langueur du corps avec chaleur lente, & beaucoup d'autres accidens. Car outre l'épuiſement que cauſe la grande hémorrhagie que produiſent ſouvent les grands déchirement qui arrivent aux vaiſſeaux de la matrice, les grandes douleurs du travail épuiſent extrêmement les forces de tout le corps, & font perdre à

toutes ses parties leur vigueur, & leur tension. Ajoutés à cela que la matrice est souvent mal disposée après la sortie du fétus ; parce que la grande dilatation qu'elle a reçue l'empêchant de reprendre aisément sa tension naturelle, le sang a de la peine à circuler dans les replis tortueux de ses vaisseaux, &, s'arrêtant en différens endroits, cause à tout le corps des affections considérables. Et c'est delà que naissent tous les maux dont je viens de donner la liste, maux, qui deviennent bien plus redoutables quand de violentes passions de l'ame se mettent de la partie, & qu'appellent, augmentent, & aigrissent, la boisson froide, le refroidissement imprudent du corps, le mauvais régime, & les remedes trop violens.

VIII. Après avoir examiné les effets de la foiblesse du corps en général, en conséquence d'une maladie précédente, & fait voir comment elle contribue à rendre la génération des autres très-aisée, il faut parler de la foiblesse que laissent les maladies dans des parties particulieres, & faire voir qu'elle

qu'elle eſt également propre à en produire d'autres. Nous allons commencer par la tête. Une infinité d'Obſervations nous apprennent qu'après la guériſon de l'apopléxie il reſte une paralyſie du côté droit, ou gauche, où le bras, & le pied ſont privés de tout mouvement, quoi qu'il leur reſte un leger ſentiment, avec la bouche eſt tournée, & la langue épaiſſe. Rien n'eſt plus aiſé que de rendre raiſon de cet effet, & de la maniere dont ſe produit un ſi grand mal. Dans l'apopléxie les vaiſſeaux des membranes du cerveau ſont extrêmement gonflés, & dilatés par le ſang qui ſe porte en abondance vers la tête, & la difficulté qu'il trouve à y circuler fait ſéparer la partie ſereuſe qui deſcend vers la partie poſtérieure du cerveau, & le commencement de la moëlle de l'épine, & qui empêche l'entrée du fluide que les nerfs diſtribuent à tout le corps, & par conſéquent fait perdre aux parties au-deſſous de la tête leur tenſion primitive, & la force originaire qui leur étoit néceſſaire pour produire le mouvement, & le ſentiment. Il y a plus : comme les

fibres de la moëlle allongée, pénétrées par une sérosité trop abondante, deviennent trop flasques, leur relâchement est cause que les attaques d'apopléxie sont ordinairement suivies de stupidité, d'une grande foiblesse de mémoire, d'assoupissement, & d'une extrême langueur dans l'exécution de toutes les actions.

IX. Que l'épilepsie affoiblisse extrêmement le cerveau, & surtout les nerfs optiques, c'est ce qui est évident par les histoires qui attestent qu'elle a causé un aveuglement subit. On en trouvera deux pareilles dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*a*). La raison de ce phénomene n'est pas difficile à découvrir. Dans les violens accès d'épilepsie les contractions spasmodiques qui arrivent dans le bas ventre fouettant avec violence le sang vers la tête, où sa circulation languissante, & sa stagnation, lui fait lâcher sa sérosité, laquelle se glissant dans la partie antérieure du cerveau, & les couches des nerfs optiques, cause la

(*a*) Miscell. Nat. Curiof. *Decad. I. Ann.* 3. *Obs.* 161. & *Cent. I. Ann. II. Observ.* 130.

goutte ſereine, en cauſant l'obſtruction de ces nerfs. Et comme les nerfs moteurs des ïeux ſont auſſi affectés de convulſions épileptiques, la ſituation des ïeux s'en trouve quelquefois dérangée, ce qui produit le ſtrabiſme, que Ségerus a remarqué avoir été la ſuite d'un accès d'épilepſie dont un enfant avoit été attaqué (*a*).

X. L'expérience apprend encore que la mélancholie ſe change aiſément en manie, & la manie en mélancholie. C'eſt ce qu'on voit ſouvent arriver, & dont il eſt aiſé de rendre raiſon. Dans l'une & l'autre maladie les vaiſſeaux des membranes du cerveau ſont gorgés de ſang épais, & toute la différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'eſt que dans la mélancholie la circulation de ce ſang eſt plus lente, & plus embarraſſée, au lieu que dans le délire maniaque l'augmentation de contraction des membranes eſt cauſe que le ſang y circule avec beaucoup de rapidité. Or nous avons déja remarqué qu'un ſpaſme violent de quelque partie que

(*a*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad.* I. *Ann.* III. *Obſerv.* 162.

ce soit est presque toujours suivi de l'atonie, & de l'affoiblissement de cette partie; c'est aussi ce qui arrive aux membranes du cerveau qui tombent dans le relâchement, & la foiblesse, après la cessation de la trop grande contraction des membranes, & des vaisseaux du cerveau pendant l'accès de manie; ce qui fait que le sang y coule plus difficilement, & plus lentement, & ce qui produit les dépravations de l'imagination des mélancholiques.

XI. La fievre aigue qui attaque la tête, & le genre nerveux, telle qu'est la fievre de Hongrie qu'accompagnent un délire, une espece de stupeur, ou bien de violentes douleurs de tête, laisse souvent une surdité, ou pour le moins une dureté d'ouie, qui dure quelquefois pendant toute la vie. Cet accident n'est pas toujours d'un mauvais augure. La difficulté d'entendre dénote une crise salutaire dans les maladies aigues, lorsqu'elle arrive dans les tems critiques; ce qu'il est aisé d'expliquer. Car lorsqu'il se fait une crise parfaite, les solides se relâchent de cet état de tension qui dure autant

que la violence de la fievre ; & pour lors la vîtesse, & la dureté du pouls diminuent, les impuretés recommencent à sortir par l'urine, le bas ventre, & les pores de la peau, les canaux, devenus plus larges, ne laissent pas seulement passer une humeur sereuse déliée, mais des impuretés plus massives, & plus materielles. Mais comme le relâchement des membranes de la tête dans les fievres aigues qui attaquent cette partie est suivi d'un retardement de la circulation du sang, & que la sérosité, venant à se séparer, se glisse jusqu'à la racine des nerfs acoustiques, dont le relâchement produit la dureté de l'ouie, lorsqu'on néglige d'y apporter les remedes convenables, elle se change aisément en surdité parfaite, & incurable. En effet si l'on expose imprudemment la tête au froid, ou si le Médécin n'a pas soin de dissiper par le moien des céphaliques, & des sudorifiques convenables, les humeurs qui forment des stagnations, la sérosité arrêtée cause une compression, ou bien une corruption, ou au moins un grand dérangement des

parties du cerveau qui contribuent à la sensation de l'ouie.

XII. Si nous descendons de la cavité supérieure du corps, ou de la tête, à celle du milieu, ou la poitrine, nous remarquerons qu'il y a beaucoup de maladies de cette partie, qui, par la foiblesse qu'elles causent au grand viscere des poumons, le disposent à différentes affections maladives. En effet rien n'est plus commun en pratique que de voir la phthisie suivre de près l'hémoptysie, surtout quand elle a été mal traitée; ce qui arrive d'autant plûtôt, qu'on arrête comme de force, au moien des narcotiques, & des astringens, le sang qui vouloit sortir. La cause du crachement de sang est la même que celle de toutes les autres hémorrhagies, c'est-à-dire, de violentes contractions spasmodiques des vaisseaux de quelques parties, comme du bas ventre, ou de parties plus éloignées, qui y empêchent la liberté de la circulation, font refluer le sang sur quelque partie par laquelle il se fait jour. De même lorsque le sang est poussé avec

impétuosité vers les poumons, il cause une dilatation considérable de ses vaisseaux, qui s'ouvrent dans la trachée artere, & qui y laissent couler le sang en quantité. Si donc, sans avoir égard aux spasmes, & aux inégalités de la circulation, on fait trop tôt usage des astringens, le sang délié, & vermeil s'épaissit, se caille, & fesant lui-même obstacle à sa sortie, se corrompt; ou la sérosité qui se sépare forme des tubercules qui se changent en vomiques, ou en exulcérations considérables. Car quand la trop grande acrimonie des liqueurs, ou la grande dilatation que cause aux vaisseaux leur trop grande abondance, cause la rupture des vésicules très-petites des poumons, de plusieurs cavités il ne s'en forme qu'une grande, ou plusieurs plus petites, & les extrêmités des vaisseaux capillaires, devenues plus larges par leur corrosion, laissent couler dans ces cavités une grande quantité de liqueur chyleuse, qui ne pouvant être repompée à cause du déchirement des vaisseaux capillaires, & lymphatiques, forme des stagnations, devient visqueuse, s'é-

paissit, devient trouble, & gluante, & commence à prendre une mauvaise odeur, lorsqu'elle séjourne un peu trop long-tems.

XIII. Il y a déja long-tems que le respectable Hippocrate a remarqué que la pleurésie se change en abscès, ou en empyeme. C'est ce qu'on voit dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, & notamment dans les Aphorismes VIII. & XV. de la cinquiéme Section, où il dit que la pleurésie se change en empyeme; par où, suivant la pensée de Galien, il entend une suppuration quelle qu'elle soit, si la matiere purulente n'est point expectorée dans les quatorze jours; & lorsque l'empyeme n'est point expectoré dans les quarante jours, il remarque qu'il se change en phthisie. C'est ce que l'expérience confirme, & dont il n'est pas difficile de rendre raison. Car il faut se figurer que dans la véritable pleurésie, comme dans la péripneumonie, la substance extérieure du poumon est attaquée de tumeur inflammatoire, causée par la stase du sang dans la plevre qui le recouvre, & non pas seulement la

partie

partie de la pleure qui revet le dedans des côtes. Lors donc que cette inflammation se dissipe entierement, la maladie se guérit parfaitement ; mais lorsqu'elle ne se résout pas, elle se change en matiere purulente qu'il faut rejetter par l'expectoration. Mais si dans l'intervalle de quatorze jours la fievre ne quitte pas, & que le pus ne soit pas expectoré, on a tout lieu de soupçonner que la matiere arrêtée forme une vomique, dont l'ouverture cause la phthisie, si le pus n'est point expectoré dans quarante jours. Car c'est une marque certaine que la vomique fait des progrès, & que le pus âcre qu'elle contient corrode toute la substance des poumons ; ce qui produit la phthisie.

XIV. Et certainement la pleurésie se change plûtôt en empyeme que la péripneumonie, parce que, suivant la remarque de Celius Aurélianus, *la péripneumonie est une tumeur de tout le corps du poumon, au lieu que la pleurésie ne l'est que d'une partie* (a) ; où, pour

(a) *Peripneumonia est tumor in toto pulmonum corpore, pleuritis vero tantummodo in ejus parte.* Cœl. Aurelian. *p. m.* 420.

mieux dire, la pleurésie est une inflammation plus superficielle, & la péripneumonie une inflammation plus profonde ; dans la péripneumonie le sang épanché est plus épais, dans la pleurésie il est plus délié par la sérosité. Or un sang chyleux, & gélatineux se change aisément en matiere purulente, au lieu qu'un sang épais prend difficilement cette forme, mais se corrompt plûtôt, se sphacele, ou forme des obstructions dans les vaisseaux. C'est ce qui fait que la péripneumonie est une maladie très-aigue, qui cause une sphacelation, ou une suffocation funeste en peu de jours, à moins qu'elle ne soit résolue en ce court espace. Ce que j'ai observé autrefois à Minden en Westphalie mérite bien de trouver place ici. J'y ai vû un homme qui, après avoir échappé d'une pleurésie, fut attaqué de toux, maigreur, fievre, agitations continuelles, & difficulté de respirer. Deux mois s'étant écoulés dans cet état, lorsqu'on s'y attendoit le moins, il rendit en trois semaines quelques livres de pus blanc, & congelé, mais qui n'avoit aucune mauvaise odeur;

& aprés cette évacuation l'usage d'un baume pectoral, & du lait, le rétablit parfaitement. Il se trouve une Observation aussi mémorable dans la Dissertation *sur un écoulement très-rare du suc nourricier par la poitrine* (*a*) d'une pleurésie qui fut enfin changée en empyeme, qui consuma tout le poumon gauche, comme on le vit par l'ouverture, & en même tems rongea, & ouvrit quelques branches du canal thorachique, par lesquelles il sortit pendant quelques années du chyle tout pur, doux au goût, d'une couleur de lait, d'une odeur spiritueuse. J'en puis parler affirmativement, l'aiant vû, & touché. Il en sortoit chaque jour quelques onces par l'incision qu'on avoit été obligé de faire à la poitrine pour donner écoulement au pus de l'empyeme.

XV. C'est souvent le mauvais traitement de cette maladie qui est cause que sa cure réussit si mal. On pêche ordinairement par trop de saignées, ou par le deffaut opposé. Or tous les deux son dangereux. Car Verzascha

(*a*) Differt. *de rarissimo succi nutritii ex thorace stillicidio.*

remarque avec grande raiſon que le deffaut de ſaignée cauſe aiſément l'empyeme, & ſurtout dans les ſujets qui ſont d'une habitude du corps ſpongieuſe (*a*). Heurnius rapporte l'hiſtoire ſuivante, qui ſert à confirmer cette vérité. *J'ai vû*, dit-il, *un jeune homme de trente ans, plein de ſang, & de ſuc, qui tomba malade d'une pleuréſie pour avoir dormi ſur la terre étant à la campagne. Le Médecin qu'il avoit appellé attendit long-tems à le faire ſaigner, & ne lui fit tirer que peu de ſang. La douleur continuant toujours, le quatorze l'inflammation ſe changea en empyeme, qui ſuppura; enfin après qu'il eut beaucoup craché de matiere purulente, & s'être deſſeiché, il mourut* (b). Le même accident arrive, c'eſt-à-dire, qu'il ſe forme auſſi un empyeme lorſqu'on tire trop de ſang,

(a) Verzaſcha. *Obſerv. VIII.*

(b) *Vidi juvenem triginta annorum, ſucci ſanguinis que plenum, qui cum ruri eſſet, humi dormivit, & in pleuritidem incidit. Tarde huic a Medico parumque ſanguinis detractum fuit; dolor perſeverabat; decimo quarto in empyema verſum fuit malum, dein expuratum; tandem cum fœda multa expectoraſſet, ac extabuiſſet, obiit.* Heurnius. *Comment. ſup. Aph. VIII. Sect. V.*

parce que les ſaignées réïterées empêchent l'expectoration du pus. Rien n'eſt donc plus judicieux que le ſentiment de Baillon dans ſes maladies épidémiques, qu'*on fait une faute conſidérable, quand dans la pleuréſie on épuiſe la nature par une trop grande évacuation de ſang* (a). C'eſt ſans doute par cette raiſon que la pleuréſie ſe changea en empyeme dans le jeune homme de vingt ans, à qui Riviere dans la LXXIXe. Obſervation de la I. Centurie, dit qu'on avoit fait dix ſaignées.

XVI. Il ſe fait quelquefois des reflux conſidérables d'humeurs ſur la poitrine, dans ceux ſurtout qui regorgent de pituite, & ont une diſpoſition cachectique du corps, qui leur cauſe une toux humide opiniâtre, avec difficulté de reſpirer; ce qui produit enfin une léſion ſi conſidérable de la ſubſtance des poumons qu'ils rejettent une très-grande quantité de matiere purulente, & chyleuſe. Car la deſtruction du ton des

(a) *Revera graviter ab iis peccatur qui in pleuritide naturam multo detracto ſanguine exinaniunt.* Ballon. *Lib. I. Epidem. p.* 226.

vaisseaux, & des membranes des poumons y cause une stagnation, & une congestion d'humeurs, qui, devenues plus âcres, dilatent, & corrodent, la substance de cette partie, & y forment de grandes cavités, où se fait sans cesse un abord, une stagnation, & une extravasation de liqueurs. Or quelle est la difficulté de changer la direction des liqueurs qui se portent à la poitrine, & de rendre aux poumons la tension qu'ils ont perdue, c'est ce que connoissent parfaitement ceux qui font la Médecine avec jugement, & réfléxion. Mais il ne faut pas toujours accuser les Médecins de laisser par leur méthode mal entendue prolonger les toux humides, qui par la suite se changent en phthisie, en asthme, ou en hydropisie. Car le mauvais régime des malades y contribue ordinairement beaucoup. Il faut cependant convenir que c'est une erreur déplorable que celle de la plûpart des Praticiens, qui dans la toux, de quelque espece qu'elle soit, quelle qu'en soit la cause, donnent à pleines coupes les remedes doux, incrassans, & émolliens, qui ne font en-

core que détruire plus qu'il ne l'eſt le ton des poumons, du ventricule, & des inteſtins, au lieu que leur ſeul objet devoit être d'emploier des remedes ſtomachiques, & balſamiques pour le ranimer, & de procurer l'évacuation des humidités ſurabondantes.

XVII. L'embarras de la reſpiration, ou la difficulté de reſpirer qu'on appelle orthopnée, ou aſthme, produit des enflures œdémateuſes, ou des hydropiſies, tant de la poitrine, que du bas ventre. C'eſt ce qu'on obſerve très-ſouvent en pratique. On voit auſſi que plus l'aſthme eſt violent, tel qu'eſt le ſpaſmodique, ou convulſif, plus aiſément il produit une hydropiſie funeſte de la poitrine, ou même l'hydropiſie aſcite; au lieu qu'un aſthme doux, & chronique, produit peu à peu la cachéxie, & les tumeurs œdémateuſes des pieds. Il n'eſt rien moins que difficile d'expliquer la génération de ces affections. Car la contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux du poumon, ou leur obſtruction par un polype, ce qui arrive aſſez ſouvent, fait que le ſang

ne paſſe qu'avec une peine extrême d'un ventricule du cœur à l'autre, & qu'il eſt obligé de regorger vers l'oreillette droite, & par conſéquent dans tout le ſyſtême des veines. Et comme en conſéquence le ſang paſſe très lentement des veines dans les arteres, la ſérosité ſe ſépare très-aiſément dans les veines gonflées, &, ſuintant par leurs pores, s'écoule très-aiſément dans la ſubſtance poreuſe, ſurtout des parties inférieures. Mais c'eſt principalement dans le péricarde, par les pores de l'oreillette droite, & dans les cavités de la poitrine, par la rupture des vaiſſeaux lymphatiques, que ſe fait promptement cette ſéparation de la ſérosité du ſang, lorſque les vaiſſeaux des poumons ſont obſtrués par un polype, ou qu'un accès opiniâtre d'aſthme convulſif a interrompu la libre circulation du ſang dans les poumons. Car alors la dilatation énorme qui eſt arrivée aux vaiſſeaux, donne à la ſérosité toute la facilité poſſible pour s'épancher dans les cavités.

XVIII. Deſcendons maintenant à la derniere cavité du corps, & exami-

nons les maladies que produit l'affoibliſſement des viſceres du bas ventre cauſé par des maladies précédentes. Entre ceux qui ont leur ſéjour, & leur foier, dans le ventricule, & les inteſtins, il n'y en a guéres de plus commun que cette affection ſpaſmodique, & venteuſe, caractériſée par tant d'accidens, & d'accidens ſi différens, qu'on connoît communement ſous le nom de maladie hypochondriaque, ou hyſtérique, quand ce ſont les femmes qui en ſont attaquées. Car tout le canal nerveux, & membraneux qui eſt étendu depuis le goſier juſqu'à l'anus, canal d'un tiſſu extrêmement ſenſible, ne peut être tellement bleſſé par une maladie précédente, que ſon mouvement périſtaltique, & ſa tenſion, ne ſoient détruits, ou que le velouté des inteſtins, qui fait les fonctions de philtre, ne ſoit obſtrué, ou enfin que les glandes qui fourniſſent le ſuc diſſolvant, & fermentatif du chyle, ne ſoient engorgées, ou enfin que la bile, qui eſt le correctif du chyle, le meilleur remede contre ſa mauvaiſe qualité, ne ſoit alterée, que

la digeſtion ne ſoit abolie, que l'expulſion des excrémens groſſiers ne ſoit interrompue ; enfin qu'il ne s'amaſſe beaucoup d'humeurs âcres, viſqueuſes, corroſives, qui, par leur ſéjour dans ce canal, & les irritations qu'elles cauſent aux parties nerveuſes, produiſent des ſpaſmes, des convulſions, & des vents ; accidens qui, par rapport à la correſpondance étroite de toutes les parties qui compoſent le ſyſtême des nerfs, cauſent des inquiétudes, des douleurs, des agitations involontaires, de grandes incommodités de tête, de la poitrine, des hypochondres, & du ventre. Or ſi l'on examine avec attention, & avec toute la réfléxion convenable à un Praticien, l'origine de cette maladie, on verra qu'une des plus ordinaires eſt les fievres intermittentes, & ſurtout tierces, mal traitées. Car ſi l'on arrête promptement les accès au moien des différens aſtringens qu'on met en œuvre dans cette intention, ſans avoir ſuffiſament corrigé, ou évacué, la matiere qui produiſoit le mouvement fébrile, elle reſte dans les viſceres, & les vaiſ-

ſeaux excrétoires, &, devenue de plus mauvaiſe qualité par le ſéjour, elle produit d'autres contractions, & d'autres obſtructions de canaux plus dangereuſes, & une léſion notable du ventricule, & des inteſtins; ce qui arrive d'autant plus tôt que les fautes de régime, ou les paſſions de l'ame auſquelles on s'abandonne, & qui ſont par elles-mêmes tout ce qu'il y a de plus puiſſant pour exciter les mouvemens ſpaſmodiques, viennent ſe joindre à la mauvaiſe diſpoſition des premieres voies. Car le foier, & la miniere des fievres intermittentes étant dans les canaux biliaires, & pancréatique, & dans les valvules, plis, & corbures de l'eſtomac, & des inteſtins, ces fievres développent leur puiſſance dans ce canal extrêmement ſenſible, & cette puiſſance ſe borne preſque à produire des tenſions ſpaſmodiques.

XIX. Il arrive auſſi très-ſouvent que les diarrhées, ou dyſenteries, négligées, ou mal traitées, laiſſent dans les inteſtins une éroſion, ou une léſion incurable. Rien en effet n'eſt plus commun que de voir des aſtrin-

gens emploiés à contre tems dans ces maladies, causer un très-grand danger, ou un amaigrissement incurable, la fievre lente, la cachéxie, ou la maladie hypochondriaque; tous accidens qui deviennent beaucoup plus violens, & plus opiniâtres, par le mauvais régime, & trop de facilité à se livrer aux passions de l'ame. Il y a environ un an qu'une femme respectable, en conséquence d'une dysenterie mal traitée, étoit cruellement, & vivement attaquée de différens accidens, perte d'appetit, maigreur, phlogose, douleurs rongeantes cruelles du dos, des lombes, & du bas ventre, avec grandes inquiétudes, & paresse du bas ventre, quelquefois suivie de déjections très-abondantes. Il y avoit déja six mois qu'elle étoit tourmentée de ces différens maux lorsqu'elle me consulta. Je fis tant avec le secours de Dieu, des antispasmodiques, des fortifians, & des évacuans doux, que je la guéris, de maniere qu'elle jouit à présent d'une santé parfaite.

XX. Entre les fievres intermittentes la quarte a ceci de particulier,

que quand elle se prolonge, elle blesse communement si considérablement le foie, la rate, & le pancréas, qu'il s'ensuit une hydropisie funeste. Car la cause de cette espece de fievre est ordinairement plus profondement nichée dans les visceres que celle des autres intermittentes, & communement elle est produite par la destruction du ton des visceres, & leur engorgement par un sang épais. Aussi leur traitement demande-t'il beaucoup de prudence, & la cure un tems suffisant. Car si l'on ne débouche les visceres obstrués, & si l'on ne rétablit la liberté de la circulation dans les vaisseaux veineux du bas ventre, tout remede propre à matter l'effervescence fébrile est inutile, ou même nuisible. Alors sans doute rien n'est plus à contre tems que d'attaquer cette fievre d'emblée avec les spécifiques, pour me servir d'un mot ordinaire, comme l'écorce de quinquina, ou de frêne, les racines de tormentille, ou de plantain, l'alun, & les vitrioliques, sans les faire précéder de la saignée, des incisifs, & des purgatifs. Car ces re-

medes, épaissiſſant, & coagulant les liqueurs, ne font qu'augmenter l'engorgement; & l'endurciſſement, des viſceres; ce qui fait que le ſang, y trouvant ſon cours encore plus embarraſſé, laiſſe paſſer en grande quantité la ſéroſité dans les vaiſſeaux lymphatiques, où il ſe forme des hydatides, qui, venant à s'ouvrir, répandent dans la cavité du bas ventre la ſéroſité qu'elles contenoient, & produiſent l'épanchement funeſte connue ſous le nom d'hydropiſie.

XXI. Il y a déja long-tems que Galien a parlé de cette maniere dont ſe forme l'hydropiſie. *S'il arrive*, dit-il, *que des hydatides, ou véſicules pleines d'eau formées dans le foie, viennent à s'ouvrir, l'eau ſe répand dans l'endroit de la membrane intérieure du bas ventre qui répond à l'épigaſtre, où s'amaſſent auſſi les eaux des hydropiques* (a). Le même Auteur ſe plaint dans un autre endroit

(a) *Si quando contingit hydatides, ſive veſias hepatis aqua plenas diſrumpi, effunditur aqua ad locum membranæ abdominis interioris epigaſtrio reſpondentem, in quo etiam hydropicorum aqua congregatur.* Galen. *Lib. IV. Aphor. XI. & Lib. VII. Aphor.* 55.

que le mauvais traitement des fievres quartes cause l'hydropisie. Voici comme il s'explique. *Nous avons souvent vû l'hydropisie succeder à la fievre quarte mal traitée, surtout lorsque le Malade fait quelques fautes contre les loix du régime, & que, buvant sans discrétion de la boisson froide, il cherche un soulagement au feu qui le dévore. Par cette conduite il épaissit ses liqueurs, produit dans le foie, & dans la rate, des obstructions, & des scirrhes, & surtout lorsque dans le cours des accès particuliers il empêche, en s'exposant à l'air froid, l'évaporation de la matiere putride qui cause la chaleur de sa fievre; matiere, qui, étant repoussée au dedans, brûle, & durcit les deux visceres qui sont cachés dans les hypochondres* (a). Voici ce qu'on lit sur le même sujet

(a) *Quartanæ male curatæ hydropem accedere crebro vidimus, præsertim si ægrotus in victu aberraverit, & intempestivo frigido potu caloris levamen quæsiverit, quo humores incrassantur, obstructiones, & scirrhus, in hepate, ac liene, pariuntur, & tum præcipue, si dejecti in paroxysmo particulari caloris putridi exhalationem externo quæsito frigore cohibuerint, qui impulsus utrumque hypochondriorum viscus adurit, & indurat.* Galen. *Lib.* III. *de locis affect. Cap.* III.

dans les Lettres de Langius. *Si vous ne diminués dans les fievres la quantité d'humeurs corrompues, non seulement la chaleur naturelle n'a pas assez de force pour digerer le tout, mais la partie la plus déliée des liqueurs étant dissoute par la chaleur de la fievre, & la sueur, ce qui arrive surtout dans l'état, & le déclin de la maladie, il ne reste plus que la partie la plus grossiere, qui engorgera, & obstruera tellemémt la substance rare, & fongueuse, du foie, & de la rate, que l'endurcissement, & l'obstruction scirrheuse des deux, ou de l'un des deux visceres, produit ensuite de la fievre l'hydropisie; ou l'enflure œdémateuse des jambes; ce qui arrive surtout, lorsque sans avoir fait usage des lenitifs, ou des évacuans, on emploie les alterans froids, qui épaississent plûtôt la matiere morbifique qu'ils ne la résolvent. Il faut donc se garder avec beaucoup de soin de faire un trop long usage de la boisson froide dans le fievres intermittentes* (a).

(a) *Nisi in febribus humoris putridi copiam ademeris, tum non modo tantam humoris putridi copiam calor naturalis concoquere non poterit, sed præcipue in statu & morbi declinatione resoluta per calorem febrilem, & sudorem, subtili humorum substantia, feculentior pars*

XXII.

XXII. Lorſqu'une maladie précédente a affoibli les reins, & détruit leur tenſion, non ſeulement ils s'enflamment, & s'ulcerent aiſément, mais ils acquerent une diſpoſition, & une pente naturelle, à la génération des pierres. C'eſt ſurtout à quoi ſont ſujets les pléthoriques, ou ceux dont le ſang ſurabondant n'eſt point vuidé par les veines hémorrhoïdales, ou par celles de l'utérus ; ce qui cauſe une ſtagnation de ce ſang dans les vaiſſeaux des lombes, la chaleur, & la douleur gravative, qu'on y ſent. Dans cet état ſi le Médecin a l'imprudence d'emploier les diurétiques chauds, comme il arrive quand il regarde cette douleur comme un effet du calcul, les vices des reins dont nous venons de parler y coulent com-

derelicta fungoſam ac raram hepatis ac lienis ſubſtantiam ita infarcit, ut tandem, utroque viſcere, vel altero ſcirrhis obſeſſo, & indurato, hydrops aut crurum œdemata febrem excipiant; quod tum maxime accidet, ſi alterantibus frigidis citra evacuationem lenitivam, aut evacuationem uſus fueris, quæ materiam plus ingroſſant quam reſolvunt. Quare ne in febribus interpolatis nimis diu frigido potu utaris diligenter caveto. Joan. Langius. *Epiſt. XLVIII. p. 175. & Epiſt. XXXIX. p. 142.*

me de ſource. Car la deſtruction du ton de ces parties, c'eſt-à-dire, de leurs glandes, & de leurs vaiſſeaux, que cauſe leur trop grande tenſion, retarde la ſécrétion de la ſéroſité qui fait l'urine, & l'empêche de couler auſſi promptement vers la veſſie qu'il le faudroit; ce qui produit une ſtagnation de cette liqueur dans les vaiſſeaux deſtinés à ſa ſécrétion, & lui fait dépoſer d'elle même le tartre qui eſt la matiere des concrétions pierreuſes. Mais c'eſt encore pis quand il ſe forme une inflammation, & enſuite un abſcès, ou un ulcere dans cette partie. Rien n'eſt plus efficace pour remédier à ces maladies des reins que la ſaignée adminiſtrée de bonne heure. On peut voir dans les Obſervations de Riviere (*a*), & dans la pratique de Grulingius (*b*), combien ce remede eſt utile dans les circonſtances. Et c'eſt par cette raiſon qu'Hippocrate vante comme un remede merveilleux le flux hémorrhoïdal dans la néphretique (*c*). Les Mé-

(*a*) Riverius. *Cent. II. Obſ.* 15.
(*b*) Gruling. *in Prax. tract. de Calculo. p.* 16.
(*c*) Hipp. *Aphor. II. Sect. VI.*

decins doivent donc s'attacher à remplir les vûes, & à suivre la conduite de la nature, pour détourner ces maladies, c'est-à-dire, procurer l'évacuation du sang par les hémorrhoïdes, ou faire ouvrir aux Malades les veines du pied.

XXIII. Mais lorsque le calcul s'arrête trop long tems dans le commencement de l'urethere, & que rien ne le fait changer de place, les irritations continuelles qu'il cause aux parties nerveuses se communiquant au ventricule, produisent des nausées, ou des vomissemens, continuels, de sorte que si la nature ni l'art ne pouvant le faire couler, il y a sans cesse renversement de l'estomac accompagné d'inquiétudes, de perte d'appetit, d'amaigrissement, & enfin suivi de la mort; comme nous l'avons vû arriver il n'y a pas long-tems à un Médecin célebre de cette Ville. Car il y a une communication bien étroite entre les reins, & l'estomac. C'est ce qui fait dire à Langius dans une de ses Lettres, *J'ai vû desseicher plusieurs Malades attaqués de la pierre des reins par un dégoût d'une année entiere pour les*

alimens, pendant lequel tems ils n'ont jamais eu d'appetit ; & loin de les soupçonner de cette maladie ; les uns furent traités pour une foiblesse d'estomac, d'autres pour des obstructions du foie, de la rate, ou du mésentere (a). Le spasme que cause le calcul ne se communique pas seulement au ventricule, mais encore au duodénum, dont il renverse le mouvement péristaltique par les contractions incommodes qu'il lui cause ; ce qui rend palpable la raison pourquoi les calculeux sont aisément attaqués de jaunisse. Il ne faut point aussi passer sous silence que les fréquentes douleurs de néphretique peuvent tellement diminuer, & détruire, la tension, & la force de l'estomac, & des intestins, que les calculeux sont a la moindre occasion attaqués de violentes coliques, ou de vents. C'est encore une vérité incontestable, que lorsque le calcul des reins ne peut

(a) *Plures calculo renali affectos plusquam annuo ciborum fastidio tabescere vidi, nec unquam esuriisse, in quorum cura alii Medici ventriculi imbecillitatem, alii venarum mesenterii, & hepatis, vel lienis obstructiones incusarunt.* Langius. *Epist. XLV. p.* 168.

ſortir de la veſſie où il a été pouſſé, parce que ſa grandeur l'en empêche, les différens accroiſſemens que lui donnent les couches nouvelles du tartre de l'urine en forment la pierre de la veſſie. Un Médecin habile doit donc faire tous ſes efforts pour diminuer, le plus qu'il eſt poſſible, la pierre qui eſt deſcendue des reins dans la veſſie, & accélerer ſa ſortie par l'urethre de toutes les manieres poſſibles. C'eſt à quoi les diuretiques peuvent ſervir.

XXIV. Une expérience qui remonte juſqu'aux premiers âges de la Médecine nous apprend que les mauvaiſes diſpoſitions de l'utérus produiſent pluſieurs maladies, ou vices nouveaux. C'eſt ce qu'on voit ſurtout après l'avortement, ou l'accouchement, qui ſont communement ſuivis de différens maux inconnus aux filles. Car qu'y a-t'il de plus ordinaire après l'accouchement, ou l'avortement, que des pertes énormes, ou du ſang, ou de ſéroſité blanche viſqueuſe? N'eſt-il pas auſſi tout commun qu'une fauſſe couche ſoit ſuivie d'une autre? Je me rappelle à cette occaſion cette admirable penſée du divin vieillard,

Les femmes bien constituées, & bien conformées qui font des fausses couches à deux, ou trois mois, sans cause évidente, ne sont exposées à ce malheur que parce que les cotyledons de la matrice, c'est-à-dire, les orifices des veines, & des arteres, sont pleins d'une liqueur mucilagineuse, & se rompent au lieu de recevoir l'éxtension que leur donne le fetus (a). Il n'y a point d'autre cause de ces fréquentes fausses couches que l'omission de la saignée, ou de la purgation. Il faut donc avant la grossesse, & pendant son cours dans les tems convenables emploier les purgatifs doux, à qui les Anciens ont donné le nom de benits par rapport à leurs effets merveilleux, ou les pilules balsamiques où l'aloës ne soit pas emploié à grande dose. *Une femme*, dit Heurnius dans son Commentaire sur l'Aphorisme que nous venons de citer, *d'un tempérament pituiteux, avoit fait plusieurs fausses couches. Mais dès*

(a) *Quacumque, corpore bene constituto, bimestres, atque etiam trimastres abortiunt, nulla incidente abortionis causa, his sane cotyledones, id est, venarum atque arteriarum orificia, plena mucoris sunt, & non possunt expandere fœtum, sed disrumpuntur.* Hipp. *Aph.* 45. *Sect. V.*

qu'elle eut fait usage des purgatifs, bien entendu des purgatifs doux, elle accoucha à terme (a). Je conseille donc, avec Platerus (*b*), de purger suffisament les femmes en couches, pour prévenir de graves maladies. Mais ce n'est point assez d'emploier les purgatifs, il faut aussi qu'elles suivent un régime convenable, qu'elles usent d'alimens, & de confortatifs, intérieurs, & extérieurs, qui rétablissent la tension de l'utérus. Car son intégrité, & sa vigueur, procurent une évacuation convenable, & reglée du sang menstruel, & sa destruction un désordre de cette évacuation qui s'étend à toute l'œconomie animale.

XXV. Quand aux parties génitales, elles contractent souvent, & aisément des vices causés par une maladie précédente, vices qui sont très-propres à en produire de nouvelles. C'est ce qu'on remarque assez sou-

(a) *Matrona quadam sæpius abortiverat, & pituitosa natura erat; cum vero medicinarum, puta laxantium, usum iniit, feliciter gestationem perfecit.* Heurnius. *in Comment ad suprad. Aphoris.*

(*b*) Plater. *Observ. Lib. I. p.* 86.

vent dans la gonorrhée, ou bénigne, ou maligne, qui eſt ſuivie de beaucoup de maux, & de maux différens, quand on l'arrête trop tôt par l'uſage des aſtringens. Car ces remedes appliqués à contre tems durciſſent aiſément, corrodent, & ulcerent, les lacunes glanduleuſes de l'urethre, & les glandes appéllées proſtates, qui ſont le vrai ſiége de la gonorrhée; ce qui cauſe un écoulement continuel, & incurable d'une ſanie fœtide, & de quelque liqueur par l'urethre. Et comme cette matiére qui eſt d'une âcreté très-pénétrante corrode en même tems aſſez communement les parties de la veſſie qui ſont dans le voiſinage, comme ſon ſphincter, cet ulcere, ſe conſolidant difficilement, produit une difficulté d'uriner, & une ſtrangurie douloureuſe preſque continuelles.

XXVI. Il ne faut point enfin oublier ici que les grandes douleurs, quand elles durent long-tems, affoibliſſent ſi fort le genre nerveux, & détruiſent ſi bien le ton des parties deſtinées aux ſentimens, & aux mouvemens, qu'elles ſont ſuivies de paralyſie,

ralyſie, d'épilepſie, & d'autres affections des nerfs. C'eſt ce dont cette cruelle douleur des inteſtins, appellée communement colique convulſive, donne une exemple palpable. Car la paralyſie lui ſuccede ordinairement, comme les expériences réïterées en font foi, & beaucoup d'Auteurs reſpectables l'atteſtent. Il y a ſurtout dans Paul Eginete un paſſage à ce ſujet. *Il ſe répandit*, dit-il, *une colique épidémique, contagieuſe comme la peſte, qui jetta preſque tous les Malades dans des convulſions épileptiques, d'autres dans une paralyſie, où le ſentiment n'étoit point attaqué, quelques-uns dans les deux maladies. Il mourut beaucoup de ceux qui tomberent dans l'épilepſie, & il s'en ſauva un grand nombre de ceux qui devinrent paralytiques* (a). Les grandes douleurs du colon ſont ſuivies de paralyſie, parce qu'ordinairement une trop gran-

(a) *Colica affectio peſtifera cujuſdam luis modo eſt graſſata, ex qua plerique in morbum comitialem, alii in artuum reſolutionem, ſenſu incolumi, nonnulli in utrumque ſunt prolapſi, ac eorum qui in comitialem morbum inciderunt plures interiere, ex iis vero qui in reſolutionem, plures evaſerunt.* Paul. Æginet. *Lib.* III. *p.* 251.

de contraction ſpaſmodique des parties eſt ſuivie de foibleſſe, & d'atonie. Les remedes tirés du pavot qu'on emploie ordinairement à grandes doſes, & ſouvent répetées, pour calmer les douleurs, contribuent auſſi beaucoup à hâter la paralyſie. C'eſt ce qui fait que les Médecins habiles en redoutent, & condamnent l'uſage, & principalement Baglivi, comme l'atteſte le paſſage ſuivant tiré de ſa Pratique au Chapitre *de la Colique. Rien*, dit-il, *ne ſurvient plus communement à la colique que la paralyſie. Qu'on ſe donne donc bien garde de faire trop grand uſage des remedes tirés du pavot dans la cure de cette maladie; car il eſt ordinairement ſuivi d'une grande ſueur, & cette ſueur de la paralyſie* (a). C'eſt par cette raiſon que Raygerus rejette les pilules de Wildeganſius dans les grandes douleurs des inteſtins (*b*). Elles cauſent aiſément, à ce qu'il obſerve,

(a) *Nihil familiarius colicæ ſupervenit quam paralyſis. Cave igitur ne opiata copioſius in ea exhibeas; ſolet enim poſt opiata magnus ſudor ſupervenire, & exinde paralyſis.* Bagliv. *in Prax. Cap. de Colica.*

(*b*) Raygerus. *Obſerv. L.*

la sueur, & la paralysie, pendant le sommeil qu'elles procurent. La colique cause l'épilepsie, quand la violente contraction des intestins, & de leurs vaisseaux, repousse avec violence le sang vers la tête, & que ce spasme se communique à ses membranes; aussi Thonnerus (a) remarque-t'il que la colique a été quelquefois suivie de l'épilepsie, & d'un dérangement des organes visuels, tel que tous les objets paroissoient doubles, le cristallin, étant, pour ainsi dire, dérangé de sa situation naturelle. La jaunisse succede à la colique, aux douleurs de calcul, & même aux fievres tierces, parce que le spasme dont ces maladies sont accompagnées se communique au duodénum, & aux vaisseaux biliaires, lesquels à raison de leur contraction empêchent la bile de couler avec la même liberté dans les intestins; ce qui, l'obligeant de refluer dans le sang par le canal des vaisseaux lymphatiques qui la repompent, donne à la peau cette teinture désagréable.

XXVII. Nous avons parcouru jus-

(a) Thonnerus. *Centur. II. Observ.* 3.

qu'à présent les commencemens, & les origines des maladies qui succedent à d'autres qui ont causé la destruction des parties dans lesquelles elles avoient établi leur siége ; mon dessein est à présent de faire en peu de mots l'énumération des vices qui résultent de ce que les causes morbifiques n'ont pas été totalement détruites. Je commence par la remarque que fait à ce sujet Hippocrate dans ses Aphorismes ; *quand il reste quelque chose de foible dans la convalescence, il se forme des abscès en cet endroit* (a). Voici comme Heurnius explique cet Aphorisme, & très-bien à mon gré. *Quand après une maladie il reste quelque foiblesse, ce qu'on connoît à la lassitude, & à l'imperfection de la crise, de sorte qu'on puisse juger que la matiere fébrile n'est point entierement épuisée, ou, lorsque les convalescens prennent plus de nourritures solides, ou liquides, que leur estomac affoibli, leur tempérament, ou l'habitude ne le comporte, les convalescens se mettent en danger, à cause de l'affoiblissement des par-*

(a) *Quibus a morbo restitutis quippiam est infirmum, ibi abcessus fiunt.* Hipp. *Aph.* 32. *Sect.* IV.

ties internes, & externes. Si donc un régime exact ne vient au secours, il se forme des scirrhes dans le foie, ou la rate, il survient des maux de tête opiniâtres, & même il se fait des abscès dans les membres, s'il y a de la foiblesse. Afin donc qu'il ne se forme plus de congestions nouvelles, il faut leur faire prendre les pilules Aloephangines, de Mastic, de Rufus, ou quelque équivalent (a). L'Aphorisme XII. de la seconde Section revient encore à notre sujet, *les restes des maladies que la crise n'a pas emportés ont coutume de causer des rechutes* (b). C'est surtout ce qui ar-

(a) *Quando post morbum infirmitatis aliquid superest, quæ ex lassitudine, & imperfecta crisi, judicatur, ita ut supersint materiæ febrilis reliquiæ, aut si liberalius se potu & cibo ingurgitent, quam immutata ventriculi actio, temperamentum, & habitus, perferre possunt, tunc in discrimen venit homo, quia partes internæ & externæ labefactata sunt; hinc si non accurata diæta accesserit, hepatis & lienis scirrhi, vel cephalea, vel foras in artus, si ibi imbecillitas, abscessus effunduntur. Quare, ne quid coacervetur, dentur pilulæ Aloephaginæ, Mastichinæ, vel Rufi, vel tale quid.* Heurnius. *in superior. Aphorism.*

(b) *Morborum reliquiæ quæ a crisi supersunt, reciduos morbos parere consueverunt.* Hipp. *Aphoris. 12. Sect. II.*

rive, comme Hernius l'explique fort bien, lorſque l'épuiſement de la nature l'empêche de faire ſortir toute la matiere morbifique, & que l'on n'a point fait uſage des purgatifs dans le déclin de la maladie. *Les marques, dit-il, qu'il y a des reſtes de la maladie, ſont la ſeichereſſe de la bouche, le deffaut d'appetit, & de ſommeil, la foibleſſe du Malade.* Ce qui fait conclurre avec raiſon à cet Auteur, *on ordonne communement au Malade, pour prévenir les rechutes, de prendre le cinq, ou ſixiéme jour de ſa convaleſcence, trois ou quatre pilules de* Hiera, *avec l'agaric, ou de maſtic, ou le ſirop laxatif, ou les pilules de Rufus, ou de la rhubarbe, ou enfin un peu de raiſins purgatifs* (a).

XXVIII. Rien donc de plus judicieux que ces avis ſalutaires, ſuivant leſquels on ne doit point oublier, lorſ-

(a) *Notæ vero reliquiarum morbi ſunt oris ſiccitas, inappetentia, agrypnia, languor .... plerumque jubemus, ne fiant recidivæ, ut quinto vel ſexto die cum jam convaleſcunt aſſumant tres vel quatuor pilulas de hiera cum agarico, vel maſtichinas; vel ſirupum laxativum, aut pilulas Rufi, vel aliquid rhabarbari, aut paſſularum purgantium.* Heurnius. *in Comment. ad ſupra laudat. Aphoriſm.*

que la maladie est vaincue, de faire sortir tout ce qu'il peut rester de nuisible, & de maladif, dans l'estomac, ou dans les vaisseaux; & de débarrasser le corps de toute humeur pernicieuse, & excrémenteuse, qui pourroit occasionner, & entretenir, une rechute, ou fournir la matiere d'une nouvelle maladie. Mais la faute commune des Médecins est de ne point faire sortir pendant la convalescence, & à la fin de la maladie, dans le tems que les mouvemens spasmodiques se relâchent, les restes nuisibles, en emploiant les évacuans, ou les sudorifiques, & de ne point s'attacher à rétablir la force de la nature, & de l'estomac, par un régime convenable, & de bons stomachiques. Car autant l'inaction du Médecin convient-elle dans la force, & dans l'état de la maladie, autant son opération est-elle sûre, efficace, & nécessaire, dans le commencement, & dans le déclin; puisque dans le commencement la nature n'est point encore abbattue, & qu'elle a la force d'écarter les obstacles, & de faire sortir la matiere nuisible. Rien en

effet n'eſt plus vrai que l'Aphoriſme d'Hippocrate qui porte, *s'il y a quelque évacuation à faire, faites-là dans le commencement; car quand la maladie eſt dans ſa force, ou dans ſon état, il eſt plus à propos de ſe tenir tranquille* (a). L'opération du Médecin eſt néceſſaire dans le déclin, ſoit pour rétablir les forces épuiſées par la maladie, & fortifier les parties relâchées, ſoit pour faire ſortir ce qui reſte encore de nuiſible, & par cette conduite empêcher la génération d'une maladie nouvelle, ſouvent de pire caractere que la premiere.

XXIX. Mais s'il y a quelque maladie où il ſoit néceſſaire de faire ſortir les reſtes de la matiere morbifique, c'eſt ſurtout la petite vérole, & la rougeole. Car ſi on ne prend pas cette précaution, il en arrive des accidens très-fâcheux, ou même des maladies. L'expérience nous apprend entre autres vérités que l'âcreté, & la corruption de la lymphe, qui eſt

(a) *Cum morbi inchoant, ſi quid videtur movendum, move; cum vero conſiſtunt, & vigent, melius eſt quietem habere.* Hipp. *Aphoriſ.* 29. *Sect.* II.

inséparable de la rougeole, & de la petite vérole, & surtout très-ennemie des nerfs pneumoniques, comme le prouve la toux, qui est ordinairement compagne fidelle des deux maladies, & le catarrhe suffocant qui succedent quelquefois à la rougeole. Car il reste daus le poumon, lorsque la maladie est adoucie, une grande atonie, qui fait que les humeurs visqueuses qui s'y sont rassemblées s'y arrêtent, & causent la suffocation, à moins qu'on n'y apporte un prompt secours. Or si dans ces maladies la lymphe de tout le corps est corrompue, gâtée, appauvrie, & rendue corrosive par le mélange d'un ferment malin, que n'arrivera-t'il pas lorsqu'après la dissipation de la partie balsamique, & sulphureuse du sang qu'a causée la chaleur de ces fievres, il reste une partie de ce ferment vénéneux qui peut rendre la lymphe si âcre, & si corrosive, qu'elle peut causer dans les parties externes, même osseuses, & principalement dans les visceres, & surtout les poumons, des érosions, & des exulcérations considérables, &

même des abſcès ? C'eſt donc avec autant de jugement que de vérité que Derebecque remarque que *tous les enfans qu'on a négligé de purger après que les puſtules de la petite vérole ont été deſſeichées, ſont tombés dans de graves maladies, comme l'hydropiſie, le deſſeichement, la galle, la phthiſie, l'aveuglement, la carie des os, & une infinité d'autres* (a).

XXX. Une infinité d'Obſervations écrites par des Auteurs les plus reſpectables prouvent combien les reſtes de la petite vérole ſont nuiſibles. On ne me ſaura pas mauvais gré d'en rapporter quelques-unes. Hildanus rapporte qu'à la ſuite de petites véroles mal traitées vers la fin, il a vû des éroſions de la cornée; des tubercules, & des apoſtemes, aux jointures (b). Albrecht dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature atteſte qu'il leur a vû ſucce-

(a) *Quotquot variolis ſiccatis purgati non fuerunt infantes, in graves morbos inciderunt, tabem, hydropem, ſcabiem, phthiſim, cæcitatem, oſſium cariem, & alios innumeros.* Derebecque. *Obſerv. CIV.*

(b) Hildanus. *Centur. VI. Obſerv.* 82.

der des catarrhes suffocans, & la perte de la parole ; & d'autres Malades à qui il s'est formé des douleurs indolentes aux jambes, & aux bras, qui se sont changées en abscès fistuleux, qui n'ont pas épargné le tissu des os mêmes ; & il ajoute, *Je suis forcé d'avouer que ces accidens, ou autres de même espece ne sont pas arrivés à ceux qui ont eu soin de balaïer scrupuleusement les restes de la maladie avec les purgatifs, surtout mercuriels, ou détruit leur qualité maligne par d'autres remedes appropriés* (a). Différentes Observations font foi de la qualité corrosive éminente qu'acquert la lymphe après les petites véroles mal traitées. On peut consultel sur ce point les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature. *J'ai vû*, dit Franckius, *des personnes que la petite vérole a jettées dans la toux férine, dans un desseichement hectique, dans la phthisie. J'en ai vû qui sont tom-*

(a) *Hoc fateri cogor vix iis qui reliquias morbi purgantibus, præsertim mercurialibus, sedulo everrebant, vel earum virus aliis idoneis præsidiis destruebant tale quid obligisse.* Albrecht. *Miscell. Nat. Curios. Decad.* III. *Ann.* III. *Observat.* 126.

bés dans des ophthalmies, l'aveuglement; différentes sortes d'ulceres, la galle maligne, les abscès. Un enfant de Brieg après cette maladie a eu les mains, les pieds, & l'épine du dos attaquées de la maladie nommée par les Grecs Pædarthrocace, *& par les Latins* Spina Ventosa *(a), qui a été suivie de la mort* (b). Tulpius fait la description exacte d'ulceres terribles arrivés après la petite vérole (*c*). La Collection des Actes d'Uratislaw parle aussi d'ulceres de mauvais caractere, qui distilloient un pus très-âcre (*d*). Nous avons personnellement des ex-

(*a*) Cette maladie n'est autre chose qu'une carie des os, & notamment de ceux de l'épine, qui est jointe avec une corruption. Avicenne a écrit sur ce sujet. Elle est nommée *Pædarthrocace*, parce qu'elle attaque plus communement les enfans que les autres.

(b) *Vidi qui per variolas in tussim ferinam, in tabem hecticam, & phthisim inciderunt; vidi qui in opthalmias, cœcitatem, varia ulcera, scabiem malignam, & abscessus inciderunt; in filio Bregensi post variolas pædarthrocace in manibus, pedibus, & spina dorsi, ac tandem mors.* Franckius. *in Miscel. Nat. Curios. Decad. III. Ann. IV. Observ. I.*

(*c*) Tulpius. *Observ. cap.* 52. *&* 54.

(*d*) Acta Uratislaviensia. *Anno* 1700. *p.* 6.

périences d'ulceres, & d'abscès phthisiques ensuite de la petite vérole. Je citerai entre autres exemples celui du Sérénissime Prince de Saxe, mort ici il y a quelques années, à qui aiant ouvert la poitrine, on trouva tout un lobe des poumons entierement corrompu, & consommé, si l'on en excepte les ramifications des vaisseaux, & un épanchement d'une grande quantité de pus très-fétide du côté malade. Nous avons aussi observé un raccourcissement incurable de toutes les parties dans une fille de qualité, qui sans avoir été purgée après la petite vérole, s'étoit exposée trop tôt au froid de l'air.

XXXI. Après la petite vérole il n'y a point de maladie qui demande plus la purgation, ou l'évacuation des premieres voies que l'état d'une accouchée. Car il s'amasse non seulement pendant la grossesse, mais pendant l'accouchement, une grande quantité d'humeurs impures, qui produisent beaucoup de maux, & de maux dangereux, si on n'emploie promptement des évacuans doux pour les faire sortir. C'est donc une erreur qu'on ne

ſauroit aſſez déplorer que celle où l'on eſt communement dans le tems préſent, qu'il ne faut point purger les femmes en couches, ſurtout les premieres ſemaines, & qu'il faut s'abſtenir de toute évacuation. Mais il leur en arrive ſouvent de très grands maux. Car cette efflorefcence, qu'on appelle pourpre, & qui eſt ſi commune dans nos païs aux accouchées, n'a preſque point d'autre cauſe que le deffaut de purgation, & en même tems celui des vuidanges. Car les humeurs bilieuſes impures qui viennent des veines aux inteſtins, & les liqueurs ſalivaires déja impures qui y abordent, ſe corrompent par un ſéjour trop long, & rentrant dans la maſſe du ſang, produiſent ces efflorefcences pourpreuſes, & quelquefois éryſipélateuſes. Or pour prévenir ces accidens, je ne vois rien de plus convenable que de donner tous les trois jours des pilules balſamiques aux femmes en couches, en commençant le ſecond, ou troiſiéme jour après l'accouchement, lorſque toute l'irritation qu'il a cauſée eſt pacifiée. Car par cette méthode non ſeulement en

facilite l'écoulement des vuidanges, mais on garantit les femmes du pourpre, & d'autres maux très-considérables, comme une expérience certaine, & toujours constante, me l'a fait connoître.

XXXII. Il arrive aussi très-souvent dans notre païs des efflorescences pourpreuses dans le déclin de plusieurs maladies aigues, comme petites véroles, rougeoles, fievres continues, & même malignes; ce qui met toujours le Malade dans un danger de mort. Or je ne vois d'autre raison de cet accident, que la mauvaise façon de penser de plusieurs Médecins, qui s'imaginent qu'il est très-dangereux de purger dans ces maladies; en conséquence ils laissent le Malade sans le secours de la purgation pendant cinq, six jours, & même plus, ce qui ne peut que faire un très-mauvais effet. Car se fesant un abord continuel de liqueurs dans les intestins pendant le cours de la maladie, il est necessaire que leur séjour, & la chaleur qu'elles y reçoivent, leur donnent un caractere tout-à-fait étranger, & malin, lorsqu'on

néglige de les faire ſortir ; ce qui les rend le foier d'autres maladies, & arrive d'autant plus qu'on emploie des ſudorifiques chauds, qui, par la volatilité qu'ils donnent à ces liqueurs corrompues, leur donnent une entrée plus aiſée dans le tiſſu le plus intime des parties du corps. C'eſt donc une conduite très-ſalutaire de ne laiſſer jamais le ventre reſſerré pendant longtems, & d'en entretenir la liberté au moien des lavemens, ou des évacuans doux. C'eſt ce que remarque fort judicieuſement Riviere dans ſon Chapitre de la *petite Vérole*, où il conſeille l'uſage des lavemens, non ſeulement dans le commencement de la maladie, mais même pendant tout ſon cours, ſi le bas ventre ne ſe dégage pas de lui-même, & veut qu'on s'en ſerve tous les jours, ou au moins tous les deux jours (*a*). Pour moi je donne plus de généralité à ce principe ; & je l'étens à la cure de toutes les fievres aigues.

XXXIII. Comme les reſtes des maladies qui ont été vaincues, & la foibleſſe qu'elles ont laiſſée dans les par-

(*a*) River. *Prax. Medic. Lib. XVII. c. I.*

ties ſolides, cauſent la génération de maladies nouvelles, il arrive auſſi très-communement des rechutes dans la même maladie, c'eſt-à-dire, lorſque la nature, ou l'art n'ont pas totalement ſurmonté la premiere, ou que par la faute du Médecin, ou du Malade, la matiere morbifique n'a pas été totalement évacuée, ou qu'il s'en eſt formé de nouvelle. Car toute maladie qui ceſſe bruſquement, & ſans ſignes d'une bonne criſe, revient ordinairement ; de ſorte cependant qu'elle eſt d'autant plus dangereuſe que la rechute eſt plus prompte, ou les forces plus abbatues, parce que la nature fatiguée par la premiere, a beaucoup de peine à réſiſter à la ſeconde. On connoît aux ſignes ſuivans qu'il ſe prépare une rechute. Le convaleſcent reſte foible, a peu d'appetit, & digere mal, il eſt ſouvent attaqué de nauſées, ou de rots qui ſentent l'œuf pourri, ou l'aigre ; il a l'haleine mauvaiſe, les hypochondres gonflés, le viſage livide, une chaleur interne avec altération. Tous ces ſignes, & effets, prouvent que les fonctions de l'eſtomac ſont dérangées. Or

dans cet état, ou la maladie ancienne n'est qu'assoupie, ou il s'en forme un nouveau foier. Cependant il y a moins de danger dans les rechutes que cause un mauvais régime après la maladie, que dans celles que cause quelque vice qu'elle auroit produit.

XXXIV. Les fievres intermittentes sont surtout sujettes aux rechutes; ce qui arrive principalement lorsque les mouvemens fébriles ont été arrêtés trop promptement par l'usage des astringens, avant que la matiere qui les cause ait été suffisament corrigée, & évacuée. Car dans cet état les contractions spasmodiques, & les mouvemens fébriles, trouvant encore de la disposition dans les parties, recommencent très-aisément. Il n'y a surtout rien de plus propre, & de plus efficace, pour causer une rechute dans les fievres intermittentes, que de s'exposer inconsidérement aux vents de Nord, d'aller dans les lieux humides, & souterrains, ou dans des Eglises voutées; car sur le champ vous sentés un frisson, une douleur de dos, un abbattement, & enfin la fievre. Un fort purgatif cause aussi très-aisé-

ment une rechute, lorſqu'il y a encore dans le corps des reſtes de fievre, ce qui arrive par la ſeule raiſon qu'ils contiennent un principe âcre, ſubtil, & vénéneux, propre à cauſer des contractions ſpaſmodiques dans le genre nerveux. L'expérience fait auſſi connoître que les fievres aigues, ſurtout inflammatoires, ſont ſujettes aux rechutes, & rechutes toujours accompagnées d'un danger imminent ; & c'eſt ce qui arrive très-aiſément lorſque les convaleſcens prennent trop tôt, & avant que les premieres voies ſoient ſuffiſament nettoiées, des bouillons trop nourriſſans, comme ceux de viande avec des jaunes d'œufs délaiés, ou qu'ils boivent trop de vin, ou qu'ils s'abandonnent à de violentes paſſions de l'ame.

XXXV. Il n'y a guéres de maladies qui ſoient auſſi aiſément ſujettes aux rechutes, que les maladies conſidérables qui attaquent la tête, comme l'apopléxie, la paralyſie, l'épilepſie, la migraine, & la folie ; parce que ces maladies laiſſent une grande foibleſſe, & une mauvaiſe diſpoſition dans cette partie qui les renouvelle,

ou les fait recommencet tout-à-coup à l'occasion de quelque accès de passions de l'ame, de quelque refroidissement considérable, de l'ivresse, ou de quelque autre faute notable contre les loix du régime. J'ai aussi remarqué que les abscès du poumon, l'hydropisie de poitrine, ou de bas ventre, & même la colique, reprenoient aisément à ceux qui, après en avoir été difficilement guéris, ont négligé d'entretenir leur santé par un régime convenable. Mais s'il y a des maladies sujettes aux retours, c'est surtout la gravelle, & la goute, à cause de l'extrême relâchement, & foiblesse, qu'elles laissent dans les parties qu'elles ont une fois attaquées, ou, pour mieux dire, cruellement tourmentées; de sorte que quand on a été une fois attaqué de ces maladies, on est souvent livré à leurs assauts, & qu'il est très-rare, ou, pour mieux dire, qu'il n'arrive jamais qu'on en soit entierement exempt. Une des principales attentions du Médecin doit donc être après la cure d'une maladie, d'en empêcher le retour; & pour cet effet de prescrire à

ceux qui se rétablissent un régime exact, de les exhorter de tout son pouvoir à ne s'en pas écarter, & de prévenir le mal menaçant par des laxatifs, ou des fortifians appropriés, & même par l'usage de la saignée.

CHAPITRE XI.

Du changement de siége des maladies, ou plûtôt des causes morbifiques, ou de la métastase.

SOMMAIRE.

I. *Différentes dénominations de la métastase.* II. *Ce que c'est qu'une métastase parfaite. Il en est de salutaires.* III. *Espéces de métastases dangereuses. Préjudice que cause le reflux de la tigne de la tête, de la matiere qui fait la goutte-rose;* IV. *De l'érysipele de la tête, des parotides,* V. *De la petite vérole,* VI. *De la rougeole,* VII. *De la transpiration supprimée après une maladie, du pourpre, des charbons dans la peste,* VIII. *De la galle,* IX. *De l'herpes,*

de la lépre, &c. X. *Des cauteres,* XI. *De la goute,* XII. *De la goute aux pieds,* XIII. *Des eaux qui causent l'hydropisie.* XIV. *Explication raisonnée de la métastase en général, & d'abord de celle qui se fait à la peau;* XV. *De celle des ligamens des articulations.* XVI. *Causes qui y disposent.* 1°. *La foiblesse de la nature,* XVII. 2°. *Le froid;* XVIII. 3°. *Les variations de l'air;* XIX. 4°. *Les topiques répulsifs;* XX. 5°. *Les purgatifs;* XXI. 6°. *Les trop grandes saignées, & celles qui sont faites à contre tems;* XXII. 7°. *Les maladies qui surviennent à d'autres;* XXIII. 8°. *La destruction de la tension du ventricule, & des intestins.* XXIV. *Comment se font les métastases.* XXV. *Comment les humeurs obligées de refluer peuvent causer des accidens si terribles.* XXVI. *Pourquoi l'on rappelle si difficilement l'humeur morbifique à l'endroit qu'elle a quitté.* XXVII. *Toutes les métastases ne sont pas également dangereuses.* XXVIII. *Regles pour former un prognostic sur les métastases.* XXIX. *Le cours de ventre est un des plus mauvais signes à l'événement des métastases.*

XXX. *Regles générales de la cure des maladies qui suivent les reflux ;* XXXI. *Il faut être très-circonspect dans l'usage des topiques.* XXXII. *Il faut rappeller la matiere morbifique au siége qui lui convient.* XXXIII. *On fait pour cet effet l'éloge des diaphoretiques, & des calmans doux.* XXXIV. *Méthode qu'il faut suivre quand les maladies sont causées par le reflux d'une matiere pustuleuse, ou ulcereuse.* XXXV. *Quand il convient d'emploier des topiques, & lesquels il faut choisir.*

I. LE terme de dépôt est emploié très-communement dans les écrits d'Hippocrate, & des Anciens, & sert à marquer le transport de la matiere morbifique d'une partie dans une autre. Le passage que nous avons cité plus haut du *Traité des Humeurs* d'Hippocrate a rapport à cette doctrine. *Lors*, dit-il, *qu'étant au retour d'une maladie, il vient tout-à-coup des douleurs dans les mains, & dans les pieds, c'est marque qu'il s'y forme des dépôts* (a).

(a) *Quibus ex morbis se erigentibus statim in manibus aut pedibus dolores fiunt, in his abscessus contingunt.* Hipp. *Lib. de Humor.* §. 3.

Suivant ce reſpectable Auteur, il y a principalement deux ſortes de dépôts. L'un ſe fait par excrétion, & comprend toutes les évacuations critiques; l'autre ſe fait par tranſport, lorſque la matiere morbifique ne fait que paſſer d'une partie dans une autre; & c'eſt cette derniere eſpece qui s'appelle proprement, & par excellence, *abceſſus* chez les Latins, & chez les Grecs *metaſtaſis*, ou *palindrome*, qu'on peut rendre en François par ceux de *tranſport*, & de *reflux*. Il y a pourtant cette différence entre les deux termes Grecs, que le ſecond s'applique au tranſport qui ſe fait ſur les parties internes de la matiere qui s'étoit dépoſée ſur l'extérieur du corps, comme il arrive aſſez ſouvent dans les maladies exanthématiques, par exemple, la petite vérole, la rougeole, &c. & c'eſt ce qu'on entend en François par le mot *reflux*. L'on nomme plus communement métaſtaſe, ou tranſport, le mouvement d'une humeur qui quitte les parties ſupérieures pour ſe jetter ſur les inférieures, ou les parties internes pour ſe jetter ſur les externes, ou au contraire, de quelque

quelque nature, ou caractere que soit cette humeur morbifique.

II. Nous appellons métastase entiere, & parfaite, celle où la matiere vitieuse, & morbifique, quitte le siége qui lui convenoit pour s'en faire ailleurs un autre; où elle abandonne la partie sur laquelle elle s'étoit jettée, & où elle se transporte, ordinairement au grand préjudice des malades qui en sont les victimes, sur des parties internes, & plus interessantes. Il faut pourtant convenir qu'on voit aussi des métastases salutaires; bien entendu lorsque la matiere morbifique est transportée de parties plus interessantes à d'autres qui le sont moins, ou des parties internes aux externes. C'est ce qui fait dire à Hippocrate qu'*il est avantageux, & salutaire d'avoir le cours de ventre quand on est attaqué d'inflammation des ïeux* (a), parce que la matiere qui se portoit à ces parties se détourne vers le bas ventre. C'est aussi la raison du bon effet de la même évacuation rapporté dans une

(a) *Inflammatione oculorum laborantem alvi profluvio corripi, bonum.* Hipp. *Aphor.* XVII. *Sect. VI.*

Observation de Celse, que voici. *Quelques personnes qui avoient été attaquées de dilatation de la prunelle, maladie où la vûe s'affoiblit, se trouble, & même s'éteint presque entierement, ont recouvré la vûe à l'occasion d'un cours de ventre qui leur survint tout-à-coup* (a). C'est encore une chose très-salutaire aux hydropiques de rendre leurs eaux par les selles, comme le remarque fort bien Hippocrate dans l'Aphorisme XVI. de la VIe. Section. Il faut pourtant restraindre cette proposition, en supposant que les visceres sont encore sains, & en bon état, & que les forces ne sont pas épuisées. Il faut encore regarder comme une métastase salutaire l'écoulement par les narines d'une matiere ichoreuse, ou purulente, à la suite d'un grand mal de tête, ou le saignement de nez dans la phrénésie, lorsque le sang engorgé, & amassé dans les meninges se fait un passage par les vaisseaux des narines ;

(a) *Nonnulli qui mydriasi oculorum laborarant, ubi pupilla dilatatur, aciesque hebescit, ac pene caligat, & aliquando nihil viderunt, repentina alvi profusione lumen receperunt.* Cels. *Lib. VI. c. 7.*

ou lorſque des Malades extrêmement aſſoupis perdent tout-à-coup beaucoup de ſang par les veines du ſiége ; ce que j'ai vû il n'y a pas long-tems arriver à une perſonne de diſtinction à ſon grand avantage. On rapporte encore à la métaſtaſe ſalutaire ce que dit Hippocrate, que *la ſurdité ceſſe lorſqu'il arrive des excrétions bilieuſes* (a). Ce qu'obſerve Baglivi ne mérite pas moins d'attention. *Lorſqu'il ſurvient*, dit-il, *un cours de ventre dans le délire, il dégage la tête, ſi la coction de la matiere morbifique approche* (b). Nous avons ſouvent vû des Malades agités, & foibles, ou inquiets, ſe porter mieux le lendemain d'un cours de ventre qui leur avoit pris ; & l'expérience apprend que la conſtipation aigrit les maux de tête, & que l'état contraire les ſoulage.

III. Il s'en faut de beaucoup qu'on doive attendre les mêmes avantages de la métaſtaſe, ou du tranſport des

(a) *Surditas bilioſis egeſtionibus contingentibus ceſſat.* Hipp. *Aphor.* XXVIII. *Sect.* IV.

(b) *Quando in delirio ſupervenit alvi fluxio, morbo ad coctionem tendente, ſolvit illud.* Baglivi. *Prax. Lib. I. de Phrenitide.*

causes morbifiques qui sont ennemies de la nature, ou, pour parler plus clairement, des mouvemens vitaux. En effet, on a tout à craindre lorsque ces sortes de matieres sont repoussées des parties extérieures aux intérieures, destinées à des fonctions plus importantes, & le traitement de ces accidens est extrêmement difficile. Or nous ne voions dans le corps aucune partie plus sujette à ces sortes de métastases dangereuses, que la peau, ce couloir, & cet excrétoire universel de la matiere superflue, & appauvrie, qui se trouve dans la masse du sang, & des humeurs. Comme il s'y fait promptement, & aisément une sécrétion, & un dépôt des humeurs nuisibles, rien aussi n'est plus aisé, & plus ordinaire, à cause du tissu nerveux, & tendineux de cet organe, disposition d'où dépend la force de son ressort, ou la faculté qu'elle a de s'étendre, & de se resserrer, rien, dis-je, n'est plus ordinaire que de voir la matiere vitieuse qui y étoit déposée, être repoussée, & rejettée au dedans; ce qui n'est jamais sans danger, & n'est que rarement sans suites fu-

nestes. Rien de plus commun en pratique que de voir cette maladie ulcereuse, & dégoutante de la tête, connue sous le nom de tigne, repercutée dans les enfans par l'usage indiscret des astringens, produire dans les parties sur lesquelles cette matiere se jette, des maladies de divers genres, & toutes pernicieuses. Car nous n'avons pas remarqué pour une fois qu'il s'en est ensuivi des épilepsies, & des inflammations des ïeux suivies de suppuration, & enfin d'aveuglement parfait ; des ulceres sales du nez, & des oreilles, & même quelquefois des asthmes convulsifs, quand la matiere descendoit sur la poitrine. Cette autre maladie dégoutante, appellée Plica, maladie endémique dans quelques endroits, produit aussi les effets les plus funestes lorsqu'on a l'imprudence de couper les cheveux, & que le contact d'un air froid repercute au dedans la lymphe visqueuse, & impure, qui s'échappoit par les cheveux. En effet, des Auteurs dignes de foi rapportent qu'il s'en ensuit des maux de tête insupportables, l'épilepsie, l'aveuglement, & même une folie

accompagnée de fureur. Le reflux de la goutte-rose, efflorescence qui deshonore le visage par des ulceres, & qui cause des démangeaisons très-incommodes, quand il est produit surtout par quelque cosmetique ou entre quelque préparation mercurielle, cause très-souvent une ophthalmie, ou bien une tumeur fort à charge des paupieres, ou des lévres, & même un enrouement avec difficulté de respirer, lorsque la matiere répercutée pénétre profondément dans la poitrine.

IV. On a tous les jours l'expérience des maux dangereux que cause le mauvais traitement de l'érysipéle de la tête, lorsque cette humeur maligne reflue dans l'intérieur. Car il résulte des Observations des Auteurs les plus dignes de foi, que la phrénésie, la squinancie, la paralysie de la langue, la catalepsie, une hémiplégie mortelle, en ont été les suites. Y a-t'il aussi rien de plus commun que les maladies incurables des ïeux, les ophthalmies, les cataractes vraies, & fausses, & même les excoriations de la tête, en conséquence du gon-

flement, & de l'endurciſſement des glandes du col, & de celles qui ſont derriere les oreilles, diſpoſition des glandes qui détourne vers d'autres parties la ſéroſité ſalée âcre, que l'obſtruction empêche de paſſer librement dans ces couloirs ? Mais les affections qui ſuivent ordinairement les tumeurs anciennes, & fort dures, des parotides, ſont encore de plus mauvais caractere. J'ai quelquefois vû l'application de quelque topique produire des vices très-dangereux, & preſque incurables des poumons, comme des aſthmes, la phthiſie, la conſomption, la fievre hectique; accidens cauſés par le reflux d'une matiere très-nuiſible en elle-même, & que ſa longue ſtagnation a rendue extrêmement cauſtique, laquelle s'étant inſinuée juſques dans les poumons, & s'attachant fortement à ſes membranes, & à ſes véſicules, cauſoit par ſon acrimonie nuiſible les maux dont nous venons de parler. Nous avons vû des ulceres funeſtes de la bouche, & de la langue à la ſuite d'un mauvais traitement des parotides endurcies. Nous avons lû des

Obſervations qui atteſtent les ſuites fâcheuſes des tumeurs des glandes des aiſſelles, lorſque les Chirurgiens les traitent mal, c'eſt-à-dire, qu'ils arrêtent la ſuppuration, ou qu'ils ſe preſſent trop d'y empêcher la fluxion des humeurs; car il en arrive des reſſerremens des parties voiſines du cœur, des oppreſſions de poitrine, & des toux férines, avec chaleur lente.

V. Paſſons à préſent de l'enveloppe des parties ſupérieures à la peau qui revet les parties inférieures, laquelle, à raiſon de ſon tiſſu nerveux, & fibreux, eſt très-ſuſceptible de mouvement, ou, pour me ſervir des termes adoptés par quelques perſonnes, eſt très-ſenſible. C'eſt par cette raiſon qu'étant ſubitement affectée de relâchemens, & de reſſerremens différens, & ſouvent contraires, elle eſt extrêmement expoſée aux métaſtaſes des humeurs, & aux tranſports des maladies. Car on a tous les jours, ou du moins très-ſouvent, l'expérience que les taches, puſtules, & autres efflorèſcences qui paroiſſent ſur la peau, cauſent un grand nom-

bre de passions, & des plus meurtrieres, lorsque leur matiere, ce qui arrive à la plus legere occasion, refluant dans l'intérieur, se jette sur les parties nobles, & surtout celles qui donnent le mouvement aux autres. Nous avons remarqué avec autant d'étonnement que les assistans, que la petite vérole après quelques jours d'éruption, tout étant d'ailleurs disposé à souhait, avoit disparu en un moment, à l'occasion d'une terreur, d'un froid pris indiscretement, ou de la situation droite dans laquelle le Malade s'étoit tenu trop long-tems, & que ce reflux en peu d'heures avoit été suivi de convulsions mortelles. Forestus parle de Malades morts subitement pour avoir pris le froid dans la petite verole (*a*). Car il ne faut qu'une bagatelle pour causer un reflux mortelle de la petite vérole. C'est ce qui fait qu'il n'y a point de maladie dont le traitement demande plus de prudence, & de circonspection, si l'on veut garantir le Malade de toute sorte d'accidens. Il faut lire dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la

(*a*) Forestus. *Lib. VI. Obs.* 48.

Nature (*a*) l'effet pernicieux du reflux de la petite vérole dans un enfant de quatre ans, pour s'être frotté mal-à-propos avec du lard, dans la crainte d'en être marqué, & s'être en même tems exposé à l'air froid. On y verra que non seulement il fut attaqué d'une fievre ardente qui dura quatre semaines, mais d'une enflure des pieds, & du membre viril. Diemerbroek rapporte qu'un purgatif fit disparoître sur le champ la petite vérole qui étoit déja sortie, & que l'augmentation des inquiétudes du cœur, & une diarrhée violente, avec un extrême abbatement qui survint, causa le lendemain la mort à l'enfant (*b*).

VI. Le reflux de la rougeole n'est pas moins dangereux, quelle que soit sa cause. Car cette espece de fievre a déja ceci de particulier, que la matiere corrompue qui la cause attaque, & afflige la poitrine préférablement à toute autre partie; ce qui fait que les Malades dès le commencement

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Dec. III. Ann. III. Obs.* 42.

(*b*) Diemerbroc. *Lib. de Variol. & Morbil. Hist. IV. p.* 293.

ſont fatigués d'une toux forte, ſeiche, & convulſive, & que ceux qui meurent du reflux de cette efflorefcence, meurent ordinairement d'un aſthme, ou d'un catarrhe ſuffoquant. Il eſt à propos de rapporter ici une Obſervation d'Hagendorn, qui dit que la rougeole épidémique dans un Bourg aiant principalement attaqué les enfans en bas âge, & ceux qui ne ſavoient pas encore marcher ; & ceux qui pouvoient le faire, s'étant expoſés aux injures de l'air avant l'extinction des taches, & aiant marché tête & pieds nuds, comme c'eſt l'ordinaire des gens de campagne, une grande partie de ces derniers fut attaquée de fievre ardente, accompagnée d'aſthme, & de toux convulſive, dont ils moururent, pendant que ceux qui ne purent marcher ſe tirerent d'affaires (*a*). Quant à moi j'ai des exemples d'adultes à qui le reflux de la matiere virulente, cauſé par le changement d'un lit un peu froid, à cauſé une inflammation mortelle de l'eſtomac, avec des défaillances.

VII. Le bien public demande que

(*a*) Hagendorn. *Hiſt.* 77. *Cent. I.*

nous n'omettions point en cet endroit une Obſervation extrêmement intéreſſante dans la pratique ; & que nous engagions le Lecteur à y faire une attention exacte ; c'eſt que ce n'eſt pas ſeulement le reflux de la matiere de la petite vérole, & de la rougeole, qui expoſe aux plus grands dangers, mais que la ſuppreſſion de la tranſpiration de la matiere corrompue qui s'exhale lorſque les puſtules, ou les taches, s'éteignent, n'eſt pas moins dangereuſe. En effet, nous avons ſouvent remarqué que lorſque, ſur le déclin, ou même après la fin de la maladie, on prend trop d'alimens, ou l'on s'expoſe inconſidérement à un air trop froid, il ſurvient des accidens en grand nombre, & très-dangereux ; les mêmes en un mot qu'auroit pû cauſer le reflux de ces maladies ; c'eſt-à-dire, que comme la matiere qui les produit par ſa nature, & ſon caractere, eſt principalement ennemie des ïeux, & de leurs membranes, non ſeulement nous avons vû ces imprudences cauſer des tâches, des pellicules, des véſicules, aux membranes des ïeux, mais des épan-

chemens de ſang, & des ophthalmies conſidérables, & opiniâtres, quelquefois ſuivies de l'aveuglement. On peut, & doit, conſulter ſur ce ſujet les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*a*), les Obſervations de Fabricius Hildanus (*b*), & celles d'Hagendorn (*c*). On ſait encore, & il eſt notoire, en conſéquence d'expériences trop ſouvent répétées, que, par la raiſon que nous venons de dire, la petite vérole eſt ſouvent ſuivie très-promptement d'ulceres de très-mauvais caracteres, & qui ſe guériſſent très-difficilement, leſquels attaquent les articulations, & même les os, avec des douleurs très-aigues, & la carie, & allumant une chaleur lente, malgré l'uſage des remedes les plus efficaces, cauſent malheureuſement la conſomption des forces de tout le corps. J'avertis enfin très-férieuſement qu'il faut ſe donner de garde de laiſſer prendre trop de nourriture

(*a*) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Decad. III. Ann. VII. Obſ.* 97.

(*b*) Hildan. *Cent. VI. Obſ.* 82. & *Cent. III. Obſ.* 99.

(*c*) Hagendorn. *Hiſt.* 71. & 72.

aux convaleſcens de la rougeole, ou de leur permettre de s'expoſer à un air trop froid, & trop rude, qui empêcheroit la liberté de la tranſpiration. Car des exemples funeſtes nous ont ſouvent appris que ces indiſcrétions, empêchant la matiere nuiſible de ſortir du corps, ou, la repouſſant au dedans, cauſent des ulceres aux poumons, des empyemes, des aſthmes ſuffoquants, l'atrophie avec toux, & fievre lente, & même des raccourciſſemens des membres. On ſait combien tant le pourpre benin chronique, que le malin aigu, eſt devenu commun de nos jours, par l'uſage immoderé des boiſſons chaudes, ſurtout dans les diſpoſitions ſcorbutiques; & l'on doit être perſuadé des effets dangereux, & mortels, qu'il eſt en état de cauſer par ſon reflux de la peau ſur les parties nerveuſes, & nobles, de l'intérieur du corps, à cauſe des accidens cruels dont il eſt ſuivi, comme la défaillance, les inquiétudes cardialgiques, les agitations involontaires, les oppreſſions de poitrine avec difficulté de reſpirer, les veilles immoderées, les chaleurs lentes avec

alternative de froid, & de tremblement des parties. Tout le monde sait encore que la peste tient le premier rang entre les plus dangereuses maladies aigues exanthématiques, & que la plûpart des Malades qui en sont attaqués meurent misérablement lorsque les bubons, ou charbons, rentrent en dedans, ou que la foiblesse de la nature ne lui permet pas de pousser au dehors le virus pestilentiel.

VIII. Il n'y a point de Praticien qui ne sache le grand, & funeste préjudice que cause au corps humain le reflux de la galle, soit qu'il se fasse naturellement, ou à l'occasion d'un mauvais traitement; & les Observations sans nombre des Auteurs les plus dignes de foi, ausquelles les nôtres sont parfaitement conformes, nous apprennent que les accidens qui suivent ce reflux sont plus, ou moins considérables, plus, ou moins dangereux, suivant la différence des parties internes sur lesquelles se jette le venin de cette maladie. On remarque pourtant que c'est principalement la poitrine, & le poumon qui en sont ataqués; ce qui produit une diffi-

culté de reſpirer, & l'aſthme convulſif, & ſuffoquant, qui eſt ſuivi d'hydropiſie, ſi la maladie s'opiniâtre; & ces effets ſont également ceux du reflux de la galle ſeiche, ou humide, mal traitée. Mais c'eſt toute autre choſe lorſque la matiere virulente ſe jette ſur les membranes du ventricule, ou des inteſtins. Car delà s'enſuivent le vomiſſement, la cardialgie, l'inflammation de l'eſtomac, des diarrhées, & même des dyſenteries. Il n'eſt pas même rare de voir ſucceder à ce reflux des fievres de différent caractere, aigues, continues, ou lentes; ce qui arrive, ſelon moi, parce que la matiere corrompue ſe jettant ſur les membranes nerveuſes, & muſculeuſes des arteres, trouble, dérange, & augmente trop, leur ſyſtole, & leur diaſtole, naturelles.

IX. Il faut appliquer aux autres maladies qui deshonnorent, & ulcerent, la peau d'une maniere encore plus difforme, & plus degoutante, telles que ſont les différentes eſpeces d'herpes, & de lépre, ce que nous venons de dire du reflux de la matiere de la galle dans le corps, & des effets funeſtes

funestes qui le suivent. Pour peu qu'on soit versé dans la pratique, on sait quelles dangereuses maladies produit la consolidation subite des ulceres des extrêmités, surtout lorsqu'ils sont anciens, quand on n'a pas corrigé la matiere qui les entretient. Comme les Traités d'Observations Médicinales sont pleins d'histoires à ce sujet, nous n'en rapporterons ici qu'un très-petit nombre, & nous choisirons les plus remarquables. Timée Van Guldentlée parle dans ses Consultations d'une personne de qualité, qui, aiant guéri, par le conseil d'une vieille femme, un ulcere de plusieurs années d'antiquité, fut attaqué de douleurs de tête si violentes, qu'on désespéra de sa vie, & qu'il expectora le matin une matiere fétide, & d'une odeur semblable à celle qui sortoit de son ulcere. Rhodius rapporte que la guérison d'un ulcere au pied fut suivie d'un crachement de sang (*a*). Mais pour donner plus de jour à cette matiere, il est à propos de rapporter ici une histoire insérée dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la

(*a*) Rhodius. *Cent. II.* 37.

Nature, & que Waldſchmid a obſervée. *Un homme de quarante ans*, dit-il, *avoit été retenu chez lui par un ulcere au pied droit. S'ennuiant de cette maladie, il le fit guérir, & ſur le champ il tomba dans une dyſenterie mortelle, pendant laquelle il rendoit des déjections d'une odeur ſi inſupportable, qu'à peine eus-je la conſtance de le viſiter. Peu de tems avant ſa mort il rendoit un ſang putride coagulé, qui reſſembloit au parenchyme des inteſtins diſſout. J'ai auſſi vû ſucceder l'épilepſie dans un vieillard ſeptuagénaire à des ulceres des pieds conſolidés indiſcrétement* (a).

X. C'eſt une vérité univerſellement connue que les cauteres, petits ulceres artificiels que les Médecins emploient ſurtout pour détourner les humeurs nuiſibles qui ſe portent ſur

(a) *Vir quadragenarius diu domi detentus fuerat ulcere pedis dextri. Mali pertaſus, illud conſolidari curavit. Quo facto ſtatim incidit in dyſenteriam lethalem, tanto cum egeſtorum fœtore, ut vix illum inviſere potuerim. Paulo ante obitum excernebat ſanguinem putridum coagulatum, parenchyma diſruptum repræſentantem. Vidi & in ſeptuagenario ex ulceribus pedis intempeſtive ſanatis epilepſiam.* Waldſchmid. *in Ephemer. Nat. Curioſ. Ann. II. Decad. I. Obſ.* 213.

quelque partie, étant desseichés sans aucune attention à l'état du corps, c'est-à-dire, s'il est vigoureux, ou foible, si les liqueurs qui y circulent sont impures, ou au contraire, font renaître communément sous une forme plus dangereuse, les maladies ausquelles on les avoit opposés, ou produisent des affections beaucoup plus dangereuses, comme une difficulté de respirer opiniâtre, qui est bien-tôt suivie d'hydropisie ascite.

XI. Mais dans toutes les especes de maladies il n'y en a point qui quitte plus aisément, & plus promptement, la partie affectée, & qui passe si facilement des parties extérieures aux intérieures, & même aux plus essentielles de ces dernieres, que la goute, ou le spasme douloureux des articulations, dans quelque partie qu'il ait fixé sa demeure, soit le pied, la main, le genouil, ou les os ischium, ou des hanches. Car non seulement cette maladie se promene d'une partie extérieure à l'autre, mais elle attaque même les parties internes. Arétée est de tous les Anciens Médecins celui qui a le mieux connu

ſon caractere. Voici en effet comme il s'en explique. *Elle ſe promene dans certains Malades tout autour du corps ; enſuite elle paſſe même dans les muſcles du dos, & de la poitrine. On ne ſe figureroit jamais combien cette maladie s'étend. Elle cauſe des douleurs aux vertebres du dos, & du col ; elle ſe fixe quelquefois ſur la partie ſupérieure de l'os ſacrum, & peu de tems après elle ſe communique aux reins, & à la veſſie* (a). Démétrius, l'un des Grecs modernes, dans ſon *Traité de la Goute*, eſt du même ſentiment. *Non ſeulement*, dit-il, *ces fluxions ſe font ſur les mains, les pieds, & toutes les articulations, mais elles attaquent le cerveau, le foie, & en conſéquence le cœur même ; & pour lors ces affections ſont très-cruelles, & très difficiles à guérir* (b). Galien,

(a) *Quibuſdam in omnem corporis ambitum vagatur, & deinceps tranſitus quoque in dorſi thoraciſque muſculos fit. Incredibile eſt quam late malum ſerpat. Vertebræ dorſi, cerviciſque, dolent, & in ſummo ſacri oſſis dolor inhæreſcit, & paulo poſt cum renibus, & veſica, communicatur.* Aretæus. *Lib. II. cap.* 12. *de Arthritide.*

(b) *Non tantum in manus, pedes, omnes articulos, tales feruntur fluxiones, verum etiam in cerebrum, jecur, atque adeo in ipſum cor,*

dans son Commentaire sur le Traité de la nature humaine *composé par Hippocrate*, dit formellement, *Nous avons souvent observé dans les personnes sujettes à la goute, ou maladie des articulations, que les humeurs qui s'y étoient portées en aiant été repoussées, elles se sont jettées sur quelques parties essentielles, & ont causé la mort au Malade, à qui il ne restoit d'autre espérance, que celle de voir l'humeur morbifique revenir aux parties qu'elle avoit d'abord attaquées* (a). Mais nous remarquons que les maladies & les accidens qui suivent le reflux de la matiere gouteuse, sont différens, suivant le caractere, & la structure des parties sur lesquelles elle se jette. Or entre autres accidens celui-ci mérite une considération particuliere; c'est que la goute sciatique attaque sou-

eaque teterrimæ sunt, liberatuque difficillimæ. Demetrius. *Lib. de Podagra.*

(a) *Aspeximus sæpe in his qui articulari morbo, aut podagræ, obnoxii erant, quod, repulsis ab artubus humoribus eo delatis, illi in principem aliquam partem tendentes, homini interitum attulerint, cui ea sola relinquebatur spes salutis, si iterum possent ad artus reverti.* Galen. *in Hippocr. Lib. de Natur. Human. Comment.* II.

vent ſympathiquement les parties voiſines de la hanche, comme la veſſie, l'urethre, les véſicules ſéminales, & l'inteſtin rectum ; de maniere que quand il s'agit de rendre l'urine, on éprouve beaucoup de peine, & d'ardeur, quelquefois même une douleur inſupportable de la veſſie, qui donnent lieu d'en craindre l'inflammation, & l'exulcération. J'ai encore vû la même cauſe produire des pollutions nocturnes, qui épuiſent ſucceſſivement les forces. J'ai enfin vû une gonorrhée benigne, & des incommodités très à charge aux environs de l'anus, & des veines du ſiége, produites par le mauvais traitement de goute ſciatique.

XII. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'une douleur inhérente aux extrêmités des pieds, lorſque la matiere corrompue qui la cauſe eſt repouſſée au dedans, attaque principalement les parties ſupérieures, & leur cauſe de grands maux. Et cependant nous avons vû en conſéquence d'une goute mal traitée, des douleurs cruelles de la tête, le vertige, l'apopléxie, tant de ſang que de ſé-

roſité, l'hémiplégie, la paralyſie, la perte de la mémoire, des maux de dents cruels, l'aphonie, la goute ſerene, un épanchement de ſang dans les ïeux ſuivi d'une cataracte, & de la perte de la vûe, & d'autres maladies auſſi dangereuſes. Il ſeroit aiſé de compiler une infinité d'Obſervations tirées des meilleurs Praticiens pour établir la même vérité. Il arrive d'autres accidens quand la matiere corrompue eſt repouſſée vers la poitrine, & les viſceres qu'elle renferme. Car ſi elle attaque les parties extérieures, c'eſt une fauſſe pleuréſie; maladie qui n'eſt qu'une eſpéce de goute. Si elle pénétre dans les poumons, elle produit une toux férine, & chronique. Si elle irrite le diaphragme, & les muſcles intercoſtaux, elle cauſe l'aſthme convulſif, avec danger de ſuffocation. Il arrive auſſi fort ſouvent que la douleur de la goute venant à s'appaiſer tout-à-coup, & la matiere qui la produiſoit à ſe porter ſur les membranes nerveuſes, & très-ſenſibles du ventricule, enfante des maladies très-dangereuſes, comme une perte entiere d'appetit, la nauſée,

une douleur gravative, des inquiétudes dans les parties voisines du cœur, des agitations involontaires, des vomissemens, où l'on rejette quelquefois du sang, des efforts pour vomir, avec pâleur du visage, mal de tête, & renvois fréquents, & incommodes. Toutes les fois que l'humeur gouteuse se jette sur le canal intestinal, qui est d'un tissu très-nerveux, & très-sensible, il arrive, ou bien une passion iliaque, ou une colique; le premier accident quand les intestins grêles sont attaqués, & le second, quand ce sont les gros. Il faut même remarquer qu'il n'y a guéres de parties intérieures où la sérosité caustique qui fait la matiere de la goute se porte plus naturellement, & trouve une pente plus aisée, & plus douce, que vers les membranes des intestins; & que, si elle s'y attache avec trop d'opiniâtreté, non seulement elle cause des douleurs insupportables, mais quelquefois des diarrhées, & même des déjections sanglantes, accompagnées d'un extrême abbattement, de froid des extrêmités, de foiblesse, & de langueur de pouls, d'un visage hippocratique, & quelquefois

quelquefois de raccourciſſement des membres. Les reins, & les parties deſtinées à l'excrétion de l'urine ne ſont point exempts de la métaſtaſe de l'humeur gouteuſe. Car il n'y a rien de plus commun en pratique que de voir la goute ſe changer en calcul des reins, & celui-ci en goute, ſur-tout dans les ſujets un peu avancés en âge, où cette humeur maligne acquert une nature plus fixe, & plus tartareuſe. Il ne faut pourtant pas confondre la douleur de calcul avec cette douleur aſſez opiniâtre qui ſe cantonne dans les vertebres des lombes, & que les anciens Médecins ont eu raiſon de nommer goute lombaire. En général comme la matiere gouteuſe a beaucoup de rapport quant au caractere, & à ce qui conſtitue ſon eſſence, avec la matiere éryſipélateuſe, qui affecte communement la ſurface de la peau des extrémités, il ne faut pas s'étonner que ſon reflux, ſurtout cauſé par un traitement indiſcret, ou par l'affoibliſſement de la nature, produiſe ſouvent, principalement dans les parties intérieures, & nerveuſes, les maladies les plus dan-

gereuſes, comme les cardialgies, les inflammations du ventricule, & des inteſtins, & des fievres de différens caracteres, comme continues, lentes, & hectiques.

XIII. Il n'eſt point tellement particulier aux humeurs déliées, & qui ſe mettent facilement en mouvement, de paſſer du ſiége où elles ſembloient s'être fixées à d'autres endroits, & de ſe tranſporter des parties extérieures aux intérieures, qu'il n'en arrive autant aux humeurs épaiſſes, & tenaces, qui étoient cantonnées dans les extrêmités. Car on en a vu repouſſer au-dedans, avec un danger conſidérable. En effet nous n'avons pas pour un exemple de cachectiques, ou d'hydropiques, à qui le friſſon, & le froid d'une fievre intermittente épidémique qui régnoit alors, a fait diſparoître l'enflure des pieds, accident promptement ſuivi d'une difficulté de reſpirer ſi conſidérable, que la ſuffocation dont elle étoit accompagnée devint funeſte aux Malades au troiſiéme accès, contre l'attente de tout le monde. J'ai auſſi des exemples de Malades d'hydropiſie à qui il

ſurvint un éryſipéle aux pieds, maladie qui commence ordinairement par un grand froid, lequel repouſſant des parties extérieures au-dedans, & ſurtout aux poumons, la matiere ſereuſe dépoſée dans les extrêmités, produiſit un catarrhe ſuffoquant, dont les Malades moururent très-promptement. Je ſais encore qu'un accès de fievre intermittente tierce, ſurvenu à des ſujets attaqués de la galle, ou d'ulceres de mauvais caractere, leur a ſouvent ſuſcité tout d'un coup, & ſans qu'on eût lieu de s'y attendre, des accidens très-fâcheux dans les parties voiſines du cœur, avec fievre inflammatoire, difficulté de reſpirer, & abbattement de forces, contre leſquels on eût bien de la peine à trouver des ſecours dans les remedes les plus efficaces de la Médecine.

XIV. Après avoir ainſi parcouru en général les principales eſpeces de métaſtaſes des humeurs des parties extérieures aux intérieures, & les accidens dont elles ſont ſuivies, il eſt naturel, à ce qu'il me paroît, d'approfondir par le raiſonnement, & d'examiner avec attention, la cauſe

des faits certains que nous avons rapportés. La premiere réfléxion que nous ferons, & c'eſt celle qui le mérite le plus, eſt que non ſeulement la peau, mais les articulations, ſont plus ſujettes aux métaſtaſes que toutes autres parties, quand quelque maladie s'y eſt attachée, ou, pour mieux dire, que la cauſe de quelque maladie, & de celles ſurtout qui ſont accompagnées de douleurs, de ſpaſmes, d'exulcérations, ou d'inflammations, y a fait élection de domicile. L'Anatomie nous découvrira les raiſons de cet accident. Elle nous apprend que la peau eſt tiſſue de fibres nerveuſes, & tendineuſes, trés-élaſtiques, & capables de s'étendre, & de ſe reſſerrer conſidérablement, & d'une infinité de petits vaiſſeaux, & de pores; qu'en conſéquence il n'y a pas de partie plus propre au rallentiſſement, ou à l'augmentation du mouvement tonique; de ſorte qu'elle eſt d'une utilité indiſpenſable pour entretenir la liberté de cette excrétion ſi néceſſaire pour faire ſortir du corps toutes les liqueurs inutiles, & appauvries. Toutes les fois donc que ſon mou-

vement égal, & réglé, que sa tension naturelle, sont dérangés, ce qui arrive dans le spasme, par le trop grand resserrement des fibres, & le rétrécissement des pores, ou par leur relâchement dans l'atonie, cette opération salutaire, dont la transpiration est la suite, est extrêmement dérangée, au grand dommage, & préjudice de la santé.

XV. S'il arrive donc qu'une humeur d'une nature entierement hétérogène qui doit sortir par les pores de la peau dans les maladies cutanées, cause par son âcreté ennemie des contractions spasmodiques aux fibres de la peau, non seulement elle met obstacle à sa sortie, mais il arrive souvent que la résistance qu'elle produit dans cet excrétoire, lui causa un mouvement inverse, la matiere morbifique est repoussée dans l'intérieur du corps. Il en arrive autant, selon moi, aux ligamens nerveux, tendineux, & glanduleux, des articulations, qui, étant aussi d'une nature très-sensible, ont toute la disposition imaginable, tant au relâchement, qu'aux mouvemens spasmodiques.

XVI. Maintenant si nous entreprenons la recherche des causes naturelles qui disposent, & préparent, à ces dangereuses métastases, nous voions, & nous remarquons, que ceux qui sont d'une complexion délicate, soit qu'on en doive accuser l'âge trop tendre, ou trop avancé, un vice héréditaire, l'effet de quelque maladie, un mauvais régime, ou de violentes passions de l'ame, sont plus sujets aux reflux des maladies. Car comme la délicatesse, suivant le sentiment de Celse, est en butte à toutes sortes d'infirmités, elle est également sujette, & exposée, aux mouvemens irréguliers, & aux contractions spasmodiques.

XVII. Le divin Hippocrate prétend que loin que le froid soit contraire aux gouteux, il leur est au contraire très-utile. Il semble en effet que c'est ce qu'on doit conclurre de l'Aphorisme XXV. de la Ve. Section, où il fait entendre que l'usage d'une grande quantité d'eau froide versée sur les pieds, calme, & soulage beauboup les douleurs de la goute. Mais il s'en faut de beaucoup que l'expé-

rience de nos climats s'accorde avec celles d'Hippocrate. Je ne vois même aucune raison puisée dans la bonne Physique, qui autorise cette façon de penser. Il n'y a rien qui soit plus digne d'être remarqué que l'Observation du célébre Pascoli, Professeur à Pérouse, & premier Médecin de Rome, sur cet Aphorisme. *Autant*, dit-il, *que nous avons vû traiter de gouteux par cette méthode, autant en avons-nous vû devenir apoplectiques, pleurétiques, asthmatiques, hydropiques de la poitrine, attaqués de colique, ou de passion iliaque, dont ils sont morts en peu de tems. Instruit donc par l'exemple des autres, si jamais Dieu m'afflige de la goute, je répons bien que je ne ferai jamais l'essai de ce remede* (a). Le célébre Musgrave est aussi de l'avis du Docteur Italien, dans son *Traité de la Goute irréguliere*, où il dit, *au milieu d'un hi-*

(a) *Quot hactenus vidimus arthritide laborantes ea methodo tractatos, tot quoque vidimus aut apoplecticos, aut pleuriticos, aut asthmaticos, aut hydrope pectoris, aut colica, vel affectione iliaca correptos, propediem discessisse. Idcirco alieno edocti exemplo, ubi arthritis, quod Deus avertat, nos unquam tentet id præsidii genus nolumus utique experiri.* Pascoli. *de Homine. Lib. III. Sect. III. cap.* 3.

ver un Malade se sentant attaqué de la goute aux pieds ; les mit dans l'eau froide , & par ce moien repercuta imprudemment la matiere de l'enfle gouteux. En conséquence il sentit sur le champ une pesanteur de poitrine , & de tête ; il commença par toußer , & à respirer avec peine , puis il perdit le sentiment , enfin la connoissance , & , au grand étonnement de tous les assistans , il mourut moins qu'il ne fut étranglé (a).

XVIII. Des expériences répétées tous les jours nous apprennent que les variations de l'air , & les changemens subits de chaud , ou d'humide en froid, ou au contraire , changemens qui arrivent principalement en automne , & dans le tems des équinoxes , dérangent violemment , & soudainement , le ton de la peau , & font causes que les matieres morbifiques

(a) *Recurrente podagra , aqua frigida pedes media hieme immersit æger ; itaque temere tumoris arthritici materiam repercussit. Pectore , capite , subito gravatus , primo tussiit , & cum impedimento spiritum traxit , mox sensus omnis , ipsa etiam mens defecit , & tota undique astantium mirante turba , non tam excessit , quam e medio surreptus est.* Musgrave. *Tract. de Arthritide anomala. p.* 254.

refluent du dehors au dedans. Auſſi eſt-il très-conſtant que les affections catarrheuſes, rhumatiſantes, & gouteuſes, non ſeulement ſont très-communes dans ces tems, mais deviennent, en conſéquence du reflux des matieres qui les produiſent, très-aiſément irrégulieres, & ſe changent en paſſions internes d'un traitement très-difficile. Mais de preſque toutes les cauſes capables de produire ſi ſubitement, & ſi parfaitement, le reflux des humeurs dépoſées à l'extérieur du corps, il n'y en a pas de plus efficaces qu'une grande fraieur; & comme elle eſt par elle-même une cauſe très-puiſſante de pluſieurs maladies cruelles de la tête, on ne peut éviter avec trop de ſoin d'en être ſurpris lorſqu'on eſt attaqué de la goute.

XIX. Il n'y a encore perſonne qui ignore combien les topiques répulſifs appliqués mal-à propos a la peau, aux parties extérieures, ou aux articulations, dans les maladies qui attaquent ces parties, ſont nuiſibles, & dangereux, à cauſe du reflux qu'ils produiſent de la matiere vicieuſe vers les parties nobles, & les plus inté-

reſſantes. Les cataplaſmes, épithemes, linimens, & emplâtres, doués d'une vertu aſtringente, en tête deſquels il faut mettre ceux où entre le mercure, le plomb, le ſouffre, ſe ſont rendu célébres à ce titre. Rien ne prouve mieux l'extrême ſenſibilité de la peau des hommes, & le danger qui accompagne les maladies qui ſont produites par le dérangement de ſes fonctions, que l'uſage indiſcret de ces remedes. Il y a plus : on trouve même des perſonnes qui ont la peau ſi ſenſible, que les ſpiritueux, & les camphrés, dont le ſecours eſt ordinairement ſi utile pour diſſiper les douleurs, leur ſont inſupporables; leçon importante pour les Médecins, & qui doit leur apprendre qu'ils ne peuvent en uſer avec trop de circonſpection. Cette vérité n'étoit point inconnue aux Médecins des premiers ſiécles. Car Trallien dans le Chapitre I. de ſon ſecond Livre, avertit très-ſagement de ne faire aucun uſage des aſtringens, & des répulſifs, dans les vices des articulations, à moins que le corps ne ſoit bien dégagé de tous excrémens; parce qu'il eſt à craindre

que ce qui se décharge sur ces parties, venant à refluer sur de plus essentielles, ne cause une suffocation, & n'expose le Malade au danger de la mort. Il dit dans un autre endroit qu'il a *vû tomber beaucoup de personnes en appopléxie, lorsque les fluxions cessoient de leur tomber sur les pieds* (a).

XX. Les remedes externes ne sont pas seuls d'un usage dangereux à cause du reflux funeste qu'ils occasionnent des humeurs déposées dans la peau, & les articulations. On en doit dire autant des internes mal administrés, surtout des purgatifs, & notamment de ceux qui sont un peu trop forts. Je me contenterai pour prouver cette vérité, de rapporter un texte du même Pascoli, Professeur à Pérouse, & premier Médecin de Rome, tiré de l'Ouvrage que nous venons de citer. *Il faut*, dit il, *éviter avec soin l'usage des purgatifs forts pendant la goute; parce qu'il leur est arrivé plus d'une fois de retirer des articulations les mauvaises humeurs qui s'y étoient déposées; lesquelles refluant directement au*

(a) *Multos attonitos fieri conspicimus, ubi pedes fluxionibus tentari desierint.* Trallianus.

dedans, ou par des canaux qui sont encore inconnus, ont produit très-souvent un asthme très-opiniâtre ; la pleurésie, la colique, ou même l'apopléxie (a).

XXI. La raison d'accord avec l'expérience prouve que des saignées trop abondantes, ou faites mal-à-propos, contribuent beaucoup au reflux des efflorescences, & même à celui de l'humeur érysipélateuse, & gouteuse. Quelques exemples nous ont encore appris que l'usage à contre-tems des remedes puissament diuretiques, a changé totalement le caractere des maladies qui attaquent les extrêmités, en détournant vers l'intérieur, au grand préjudice de la santé, & de la vie, le cours des humeurs qui les produisent. Mais ce qui paroîtra sans doute étonnant, c'est que la situation droite du corps, si l'on y reste un peu trop long-tems, a tant d'effet, qu'elle

(a) *Purgantia in podagra fortiora omnino vitentur, quæ ab articulis affectis humores pravos non raro subduxerunt; qui proinde intus, aut per alios adhuc occultos meatus retrocedentes, pervicacissimum asthma, aut pleuritidem, aut colicam, aut etiam apoplexiam frequentissime pepererunt.* Pascoli. *de Hom. Lib. III. Sect. III. p.* 182.

produit un reflux mortel des efflorescences de la peau. C'est pourtant ce que nous avons remarqué plus d'une fois dans la petite vérole, la rougeole, les fievres pétéchiales, surtout lorsque les forces étoient fort diminuées ; mais nous renvoions pour un plus grand détail sur cette matiere à notre Dissertation *sur le préjudice que cause la situation droite du corps dans les maladies* (a).

XXII. Nous ne devons pas oublier dans l'énumération des causes qui produisent les reflux dangereux des maladies, la naissance de celles qui surviennent pendant la durée des premieres. Nous avons parlé ci-devant des effets dangereux du froid de la fievre tierce qui avoit repoussé au dedans la matiere nuisible des tumeurs œdémateuses, ou cachectiques, ou des ulceres sales. Les suffumigations font aussi assez communement l'effet de repousser au dedans les tumeurs de différens genres. Ce n'est donc point une nouveauté, ni un extraordinaire, que leur usage cause un pré-

(a) Dissertat. *De situ corporis erecto in morbis noxio.*

judice considérable, si on les emploïe imprudemmment dans les maladies de la peau.

XXIII. Outre les causes dont nous avons parlé jusqu'à présent, il y en a encore qui disposent aux métastases, ou à la séparation pernicieuse des humeurs maladives dans l'intérieur du corps. Telles sont celles qui affoiblissent si fort le ton des visceres, & des parties internes, que les humeurs, y trouvant moins de résistance, y coulent plus aisément. Ainsi rien ne dispose plus aux diarrhées, aux dysenteries, aux cardialgies, aux vomissemens, aux inflammations, produits par le reflux de la matiere gouteuse, que le mauvais régime, l'usage immoderé des fruits d'Eté, entre les passions, que la tristesse, & la colere, par l'affoiblissement du ventricule, & des intestins qui en est la suite. L'usage des choses douces, soit prises dans la classe des alimens, ou des médicamens, est aussi cause que la sérosité gouteuse tombe aisément dans la poitrine. Enfin le fréquent usage des errhines, des anodins, l'ivresse fréquente, l'abus de

l'eau-de-vie, ou les fatigues outrées de l'esprit, de quelque cause qu'elles proviennent, applanissent parfaitement le chemin aux maladies de la tête.

XXIV. Telles sont les différentes causes qui produisent ordinairement le transport dangereux des humeurs morbifiques déposées dans les parties extérieures sur celles du dedans. Il est à présent avantageux de rechercher comment ces métastases se font sur ces dernieres, & comment elles sont suivies d'affections si terribles, & si dangereuses. Ceux qui ont imaginé dans notre corps un principe doué d'un sentiment intérieur vital, & moral, sous la direction de qui sont les parties motrices, principe qui conduit les mouvemens naturels, & contre nature, regardent ces métastases comme des opérations que ce principe produit pour la conservation du corps, dans le dessein de transporter ailleurs la matiere nuisible, opérations pourtant fautives, puisque la nature se méprend dans le choix des moiens, & des couloirs propres à sa sécrétion. Mais comme on peut par-

faitement expliquer tous les phénomenes du microcosme au moien de causes évidentes, qui tombent sous les sens, qui sont dans la sphere de la raison, & en un mot, de causes méchaniques, & physiques ; je ne vois point par quelle raison, les négligeant, ou les laissant à quartier, on recourra à des causes inconnues, qu'on ne peut ni concevoir, ni prouver. On ne peut aussi admettre que ce qui est en soi, & de sa nature, contraire à la vie, est bon dans l'intention. Car, pour éviter la confusion, qui est une mere féconde d'erreurs, nous nous garderons bien de mêler les choses morales, & spirituelles, qui dépendent d'une volonté libre, avec les choses physiques qui ressortissent d'une nécessité méchanique.

XXV. Mais ce qui paroît mériter un examen exact, une recherche soigneuse, c'est comment il se peut faire qu'une matiere d'une petitesse surprenante, telle qu'elle est dans les maladies exanthématiques, & pétéchiales, la rougeole, la petite vérole, qui n'est séparée que depuis peu

peu de tems du commerce vital des liqueurs, peut causer des altérations aussi fâcheuses dans l'œconomie des mouvemens vitaux, & pourquoi cette matiere qui leur est si contraire ne peut retourner aussi aisément qu'elle a été repoussée aux parties qu'elle a quitté, même en emploiant les remedes les plus convenables. On répond à la premiere question que la matiere morbifique séparée des parties douces, & balsamiques, du sang, & des liqueurs, & concentrée dans les petits tuiaux de la peau, prend par un séjour un peu trop long un caractere de corruption, quelquefois même de virulence, auquel il faut attribuer les symptômes funestes qui surviennent dans les parties internes, & surtout nerveuses. Cependant bien que ce raisonnement ne soit pas sans fondement, il ne paroît pourtant pas suffisant pour résoudre pleinement la question. Car il me semble que cette humeur d'un si mauvais caractere qui reflue de la surface du corps vers ses parties internes, n'est pas la seule cause de ces terribles accidens, & qu'ils dépendent principalement du

mouvement inverse qui se fait de la surface du corps vers le dedans, mouvement dont l'existence paroît suffisament prouvé par l'annéantissement des exanthemes, ou pustules, qui paroissoient sur la peau. Car comme le mouvement progressif des fluides, que la force, & la contraction du cœur, & des arteres dirige du centre à la circonférence, mérite seul la qualité de vital, & de salutaire, parce que c'est à sa faveur que notre corps est débarrassé par une évaporation, & une transpiration continuelles, de la matiere inutile, appauvrie, & qui menace les liqueurs de la corruption, à peine y a-t'il quelque chose qui menace plus de la mort que la diminution, ou l'abolition de ce mouvement. Mais c'est un autre malheur quand ce mouvement trouve de la résistance, ou de la réaction, dans les fibres & les vaisseaux que la peau recouvre ; parce que ce mouvement se réfléchit, & se retourne vers le dedans du corps ; & pour lors non seulement ce qui est superflu, & ennemi de la nature, est obligé de rester dans le corps, mais il se

fait dans les viſceres un plus grand abord, & un plus grand amas de liqueurs ; deux cauſes ſuffiſantes pour qu'une perſonne verſée dans la ſaine Pathologie puiſſe en déduire la formation des obſtructions, des engorgemens, des putréfactions, des ſpaſmes, des douleurs, des extravaſations, en un mot de tous les accidens que les reflux de ces matieres traînent à leur ſuite.

XXVI. Ces principes une fois admis, il ne ſera pas fort difficile de répondre à la ſeconde queſtion, c'eſt-à-dire, de voir pourquoi la matiere morbifique a tant de peine à retourner à la partie d'où elle a reflué. Car toutes les fois que la matiere corrompue, & exanthématique, a été déplacée des parties extérieures par une eſpece de renverſement du mouvement tonique, ou périſtaltique, de la peau, & repouſſée vers les viſceres, ſi l'on veut jetter les ïeux ſur l'extrême petiteſſe des vaiſſeaux, leurs circonvolutions, la difficulté qu'ont les liqueurs à y circuler, le rallentiſſement du mouvement qui les y pouſſe, on s'appercevra aiſément que la dif-

solution des humeurs épaissies à cause de leur stagnation, l'ouverture des passages, & le rétablissement des mouvemens du centre à la circonférence, ne sont rien moins qu'aisés, & c'est là raison physique de l'Observation contenue dans un Aphorisme d'Hippocrate qui dit, qu'*il est très-dangereux que l'érysipele se porte du dehors au dedans, mais qu'il est très-avantageux qu'il se porte du dedans au dehors* (a). C'est ce qu'atteste aussi Galien, qui dit en général dans son *Commentaire sur le Traité d'Hippocrate de la Nature de l'Homme* (b), qu'il est beaucoup plus avantageux que les mauvaises humeurs quittent les parties les plus intéressantes pour se jetter sur celles qui le sont moins, que de quitter celles-ci pour se jetter sur les autres. Le même Galien, & Mercurialis, dans leurs Commentaires sur l'Aphorisme d'Hippocrate que nous ve-

(a) *Quando erysipelas ab exterioribus fertur ad interiora, periculosum; bonum vero, & salutare, si ab interioribus ad exteriora vertatur.* Hipp. *Aph.* 25. *Sect. VI.*

(b) Galen. *Comment. in Hippocratis librum de natura hominis.*

nons de citer, lui donnent aussi plus de généralité ; car ils prétendent que par érysipele le Prince de la Médecine n'a pas entendu strictement cette maladie, mais le reflux de toutes les humeurs vicieuses déposées à la peau ; en quoi je suis de leur sentiment.

XXVII. Il est bon cependant d'avertir que toutes les métastases ne sont pas également dangereuses, & qu'il s'en faut de beaucoup que tous les reflux des humeurs corrompues sur les parties internes soient funestes. On ne peut rien décider qu'après avoir fait attention à la disposition du corps, s'il est vigoureux, fort, ou délicat, aux saisons de l'année, à l'âge, à la disposition, & à l'intempérie des liqueurs, & même à leur épaisseur, & leur corruption. Car les métastases sont très-dangereuses, si le corps est fort affoibli ; si le Malade est vieux, ou encore dans l'enfance ; si les visceres sont mal conformés, surtout quand c'est de naissance ; si les humeurs sont corrompues, d'un caractere âcre, & caustique, ou que les humeurs qui ont reflué se soient attachées aux membranes nerveuses de l'estomac, des intestins, ou du cer-

veau, ou bien aux nerfs qui se distribuent aux parties voisines du cœur.

XXVIII. Au reste pour former un jugement certain, & prudent, sur l'événement des métastases, il faut faire exactement attention à quelques regles d'un usage excellent dans la pratique, & que je vais donner ici, croiant faire plaisir au Lecteur. Celle qui mérite, selon moi, de tenir le premier rang, est que les métastases sont d'autant plus dangereuses, & ennemies de la vie, que les sujets sont plus délicats, ou plus épuisés de forces. C'est ce qu'on voit clairement quand les éruptions pétéchiales, celles de la petite vérole, de la rougeole, ou du pourpre, refluent dans la force de la fievre, ou après, lorsque les veilles continuelles, & le mouvement violent des solides, ont tant miné les forces, qu'il n'en reste plus assez pour repousser au dehors, & surmonter les trop grandes congestions d'humeurs qui se sont faites dans les parties vitales les plus intéressantes, comme le cerveau, le cœur, & les poumons. Car si tel est l'état du Malade, il lui viendra bientôt des convulsions, des délires, des

ſyncopes, qui termineront promptement ſes jours. En ſecond lieu, il eſt conſtant, ſuivant les Obſervations, que les ſujets fort délicats, ou dont les forces ſont épuiſées, ſont extrêmement expoſés, & à la plus légere occaſion, à des métaſtaſes mortelles des maladies. Car y a-t'il rien de plus commun que de voir des Malades, pour s'être laiſſé refroidir tout le corps, ou ſeulement les pieds, pour avoir paſſé ſeulement d'un lit modérement chaud dans un plus froid, pour s'être tenu un peu trop long-tems ſur leur ſéant; enfin pour une légere émotion de l'ame, à qui les exanthemes refluent, ſurtout vers le neuf, ou le onze, & peu de tems après ces Malades tomber paiſiblement entre les bras de la mort, au grand étonnement des aſſiſtans? J'ai encore remarqué la même choſe dans d'autres maladies, comme la phthiſie, l'hydropiſie, la fievre hectique, qui ont cauſé des accidens funeſtes pour quelque faute legere de régime, qui a fait rétrograder les humeurs, & les mouvemens de la circonférence au centre; & c'eſt ce qui n'eſt pas rare.

XXIX. On remarque encore que la diarrhée qui ſurvient dans les maladies de la peau, ſurtout quand elles ſont aigues, & inflammatoires, ſont du plus mauvais préſage; & il n'eſt pas difficile d'en deviner la raiſon. Car la cauſe de la diarrhée eſt ordinairement une inverſion du mouvement des parties extérieures vers les inteſtins, mouvement qui s'enſuit de la ſuppreſſion de la tranſpiration. Or la ſuppreſſion de cette excrétion retient dans le ſang une quantité d'humeurs ſereuſes, excrémenteuſes, ſalées âcres, aëriennes, élaſtiques, fermentatives, qui devoient ſortir par les pores, & qui par leur mêlange non ſeulement corrompent la maſſe du ſang, & des liqueurs, mais coulent au moien des glandes dans la cavité des inteſtins, & produiſent dans le ſang un gonflement contre nature, & dans les inteſtins des vents, & des ſpaſmes, ſources, & cauſes, des plus fâcheuſes paſſions. Ajoutons que dans toutes les diarrhées, même provenant de cauſe interne, la dérivation qui ſe fait des humeurs dans les parties intérieures prive les parties externes, & ſurtout la ſub-

ſtance

ſtance tubuleuſe, & poreuſe de la peau, des liqueurs qui devoient s'y diſtribuer ; ce qui oblige les fibres de la peau de s'approcher davantage, de ſe ſerrer, de ſe coller les unes contre les autres ; effet qui par lui-même eſt une cauſe de la ſuppreſſion de la tranſpiration.

XXX. Je m'imagine que le Lecteur me ſaura bon gré de lui donner, pendant que je ſuis ſur ce ſujet, une méthode générale pour traiter les maladies produites par le reflux, ou le tranſport, de la matiere morbifique ſur des parties plus intéreſſantes. Le premier ſoin doit donc être d'entretenir le mouvement vital des liqueurs qui ſe porte du centre à la circonférence, & d'éviter tout ce qui peut en cauſer l'inverſion. Car comme le premier eſt le plus avantageux à la nature, qui eſt le Médecin par excellence des maladies, le ſecond conduit infailliblement à ſa deſtruction. Il faut donc apporter toutes ſortes d'attentions pour éviter tout ce que nous avons fait voir ci-devant capable de cauſer l'inverſion du mouvement naturel des liqueurs, & don-

ner tous ses soins pour entretenir continuellement la tension égale, & modérée de la peau, & la transpiration, qui en dépend pour la plus grande partie ; à quoi l'on réussit lorsqu'on ne s'écarte pas de la modération, & d'une juste médiocrité dans l'usage des choses non naturelles, en un mot des loix du régime, & qu'on évite tout ce qui est excès, & dès-lors capable de déranger extrêmement la nature, & ses mouvemens salutaires. Mais il faut surtout avoir soin d'entretenir le couloir de la peau dans une chaleur égale, propre à la transpiration. Car il n'y a rien de plus utile dans ces sortes de maladies, qu'une chaleur modérée, tant dans la chambre, que dans le lit, & les linges; & rien n'y est plus pernicieux que l'excès du froid, ou du chaud. Il est encore très-avantageux de maintenir son ame dans une assiete paisible, & tranquille, parce que tout excès de dérangement, ou de fatigue, de l'esprit est capable de déranger tous les mouvemens dans l'état de santé. Que sera-ce donc lorsque la maladie a mis ces mouvemens en désordre?

XXXI. Mais dans l'uſage de tout ce qui peut nuire, rien ne demande plus de circonſpection que celui des topiques qu'on emploie, ſoit pour calmer les douleurs, ſoit pour conſolider les parties ulcerées. Pour moi je ſuis d'avis qu'il vaut mieux s'en abſtenir entierement, autant qu'il eſt poſſible, ſurtout dans le commencement, & lorſqu'il y a inflammation; parce que des expériences qui ſe réiterent preſque tous les jours font connoître que ces remedes font plus de mal que de bien. Cependant on s'en ſert avec moins de danger, & ils procurent mieux l'effet deſiré, lorſque le corps a été d'abord débarraſſé de l'abondance des humeurs impures, & corrompues, & lorſque le mal eſt ſur ſon déclin, quand l'objet eſt de fortifier les parties. Enfin il faut avoir beaucoup d'attention aux premieres voies, par où j'entens l'eſtomac, & tout le canal inteſtinal, dans la cure de toutes ces maladies, & rejetter de l'uſage tout ce qui pourroit donner des vents, exciter des tranchées, rendre le ventre trop libre, ou le trop reſſerrer. En effet,

on ne peut ni dire, ni concevoir, combien il y a une correſpondance étroite, une étroite communication de mouvemens, entre les parties extérieures, c'eſt-à-dire, de la peau, & ſurtout les pieds, & les inteſtins. Car ſi les inteſtins ſont attaqués de quelque douleur conſidérable, ou de quelque ſpaſme, ſur le champ la peau ſe reſſerre, & la tranſpiration eſt empêchée; & quand le ventre eſt trop reſſerré, c'eſt un obſtacle à la guériſon, parce qu'en conſéquence les impuretés qui devoient ſortir par cette voie ſont néceſſairement repouſſées à la circonférence du corps.

XXXII. Nous avons indiqué juſqu'à préſent les moiens propres à empêcher les métaſtaſes; mais quand ce malheur eſt arrivé, il n'y a d'autre parti à prendre que de ramener l'humeur morbifique le plus promptement, & cependant le plus ſurement qu'il eſt poſſible, au ſiége qui lui convient. Or c'eſt à quoi on réuſſit plus aiſément lorſque la métaſtaſe eſt récente, que les forces du ſujet ne ſont pas épuiſées, que la matiere morbifique n'a pas encore acquis une

ſi grande corruption, ni une ſi grande malignité, & que le corps n'eſt pas rempli d'une ſi grande quantité de matieres corrompues. Cette maniere de traiter les métaſtaſes eſt enſeignée par la nature même, de fréquentes expériences ; & la raiſon. Car ces ſymptômes irréguliers, & cruels, qui ſuivent le reflux de la matiere morbifique ſur les parties internes, ne s'appaiſent que quand les douleurs, les ſpaſmes, les exanthemes, reviennent dans les parties qui en avoient été attaquées, & c'eſt communement l'ouvrage de la nature ſeule qui opere ce changement heureux d'elle-même, & ſans le ſecours de l'Art. A ce propos nous remarquerons qu'on ne peut faire trop d'attention à un Aphoriſme d'Hippocrate qui dit, qu'*il faut conduire les humeurs par les routes convenables du côté où elles ont plus de diſpoſition à ſe porter* (a) ; c'eſt-à-dire, dans le cas préſent, aux parties de l'extérieur du corps, par leſquelles ce qui eſt nuiſible au dedans doit s'évaporer. Cet

(a) *Quæ ducere oportet, quo maxime vergunt; per loca convenientia ducito.* Hipp. *Aphor. Sect I. Aph. XXI.*

Aphorisme en effet est d'un usage très étendu dans la pratique. Le premier soin du Médecin doit donc être d'aider dans cette opération, au moien des remedes les plus convenables, la nature à qui appartient également la cure des maladies de la peau, & des autres. Et, pour y réüssir, il faut qu'il choisisse avec raisonnement dans ce fatras immense, & souvent informe, de matiere médicinale, les remedes accrédités par l'expérience pour rendre aisées à mettre en mouvement, & propres à l'excrétion cutanée, les humeurs qui doivent sortir par la peau; puis, si la force des visceres est affoiblie, on aura soin de donner les remedes propres à les fortifier, & en même tems à ouvrir, & tenir ouverts les canaux par lesquels l'excrétion se doit faire, & ceux qui conviennent pour écarter les obstacles qui s'opposent aux excrétions salutaires.

XXXIII. Mon dessein n'est pas de compiler une infinité de remedes que les Auteurs vantent pour parvenir au but que le Médecin se propose dans ces circonstances. Outre que ce n'est

pas ma coutume, ce n'est point mon objet, & ce ne seroit pas ici leur place. Je ne parlerai donc que de ceux dont de fréquentes expériences m'ont fait connoître l'efficacité, quand ils ont été administrés dans l'ordre, & le tems convenables. Je recommande même entre plusieurs remedes dont l'effet est constaté, ceux qui ont dans un degré plus doux une vertu diaphorétique, & fortifiante, comme les eaux de chardon benit, de scordium, de fleurs de sureau, de mélisse, de cerises noires, le vinaigre de vin, les ïeux d'écrévisses, l'antimoine diaphorétique, la composition appellée *mixtura simplex*, le cinnabre préparé, la thériaque céleste, en petite dose, la poudre du Marquis mêlée avec le nitre, & le cinnabre, les émulsions, la poudre Bésoardique de Sennert, ou la mienne, mêlée avec un tiers, ou un quart de nitre, & un huitiéme de cinnabre, ajoutant quelquefois un peu de camphre, si l'on craint une inflammation interne. Ma liqueur anodine minérale a encore fait des miracles dans toutes les occasions; emploiée seule,

ou avec une poudre précipitante, dans les eaux diaphorétiques dont nous avons fait l'énumération. S'il eſt avantageux d'exciter une ſueur un peu conſidérable, il faut mêler ſur quatre parties de cette liqueur anodine minérale, une partie de la liqueur béſoardique de Buſſius, ou d'eſprit de corne de cerf avec le ſuccin.

XXXIV. La méthode que nous venons de donner ſeroit inſuffiſante, s'il étoit queſtion de combattre de ces maladies extrêmement dangereuſes qui ſuivent la guériſon indiſcrete, & le reflux des puſtules, & ulceres, qui défigurent la peau. Dans ces cas la nature a beſoin du ſecours d'un diaphorétique plus fort, ou d'un ſudorifique. Mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les mêmes remedes dont l'application extérieure cauſe le reflux de la matiere morbifique, tels que ſont les mercuriels, & ceux où entre le ſouffre vif, emploiés intérieurement avec prudence, aiant la faculté de guérir les maladies qu'ils ont produites, en repouſſant au dehors la matiere morbifique. Car les

poudres de fleurs de ſouffre, d'Ethiops minéral, ou antimonial, ce dernier préparé, ſuivant la méthode du célébre Eller, Aſſeſſeur du Collége des Médecins de Berlin, c'eſt-à-dire, avec l'antimoine crud, & le mercure vif broiés, & incorporés enſemble, l'antimoine crud, le régule médicinal d'antimoine, le cinnabre, le ſaffran de Mars réduit en poudre très-ſubtile, ces poudres, dis-je, mêlées avec d'autres diaphorétiques, font des effets ſurprenans dans ces ſortes de maladies; ſurtout quand à l'appui de ces remedes vient l'uſage des décoctions délaiantes, & tempérantes, & notamment du petit lait de chevre, ou de bouillons de viande dégraiſſés, où l'on auroit fait cuire des racines en même tems apéritives, & diaphorétiques, comme celles de ſcorſonaire, de chiendent, de perſil, d'aſperge, de fenouil, de piſſenlit, de chicorée ſauvage; y ajoutant dans le cas de tranchées dans le bas ventre quelques cuillerées d'huile d'amandes douces. On ſe ſert auſſi quelquefois avec ſuccès dans ces maladies de la ſaignée, ou des ſcarifications. Il eſt auſſi quelquefois ſa-

lutaire de faire ſortir par les ſelles avec prudence, c'eſt-à-dire, doucement, & à diverſes repriſes, les humeurs ſereuſes, & putrides, pour rendre plus ſûre, & plus heureuſe, l'opération des remedes qui font ſortir par la peau les humeurs corrompues. Mais c'eſt dans ce cas ſurtout qu'il faut de la circonſpection, & du choix. Car il eſt néceſſaire de rejetter avec ſoin tout ce qui cauſe une irritation conſidérable aux inteſtins, tous les purgatifs violens, ceux qui donnent des tranchées, & même ceux qui ſont compoſés d'aloës, leſquels mettent le ſang en mouvement, & l'attirent avec violence dans l'intérieur du corps, & les membranes des inteſtins. C'eſt à la manne, aux tamarins, à la rhubarbe, aux raiſins, au tartre, mêlangés, & emploiés, comme il faut, qu'il appartient de jouer un rolle avantageux.

XXXV. Quand aux topiques auſquels on attribue la vertu de rappeller aux parties originairement attaquées la matiere corrompue qui a reflué, il y en a de pluſieurs ſortes, les frictions avec de gros drap, les articulations, les phénigmes, les antiſpaſmo-

diques, les cauteres, & les véficatoires. C'eſt ſurtout à cette derniere eſpéce que nous donnons la préférence, quand ils ne ſont point violens, qu'ils opérent ſans cauſer de douleurs, qu'on les applique d'une maniere convenable, & qu'on perſévere long-tems dans leur uſage. De fréquentes expériences m'ont appris qu'ils ont dans ces cas une force, & une énergie merveilleuſe. Mais pour rappeller les douleurs de la goute, je n'ai pas trouvé de meilleur remede dans un grand nombre de cas qui ſe ſont préſentés que des lavemens de pieds tempérés avec l'eau de pluie, ou de riviere, le ſon de froment, & le lait. Il faut encore convenir qu'un uſage prudent, & circonſpect des topiques qui attirent puiſſament les humeurs nuiſibles vers les parties externes, & moins eſſentielles, ne laiſſe pas d'être quelquefois avantageux. En effet, je me ſuis ſouvent extrêmement bien trouvé d'un emplâtre de ma compoſition, qui eſt un véſicatoire tempéré, lequel, ſans douleur, ni inflammation, tire une grande quantité de féroſité vitieuſe, & dont on peut pro-

longer l'usage jusqu'à un mois, & même plus. Dans les affections de la tête on l'applique à la nuque du col; dans le reflux des exanthemes aux carpes; dans la cardialgie, & la colique gouteuse, & scorbutique, aux malleoles. Les phénigmes ont aussi leurs vertus. On peut les préparer avec l'ail, l'oignon, le raifort sauvage, le levain, & le vinaigre. Car leur opération est plus douce que celle des vésicatoires, & leur acrimonie subtile, & pénétrante, donnant plus de mouvement aux fibres motrices, cause une irritation qui attire sur la partie où on les applique une plus grande quantité de sang, & d'humeurs. Le célébre Musgrave, dans son excellent *Traité de la Goute irréguliére*, vante, & emploie, des emplâtres épispastiques, ou attractifs, composés avec la poix de Bourgogne, & la térébinthine; mais comme je ne connois point au juste leur effet, je n'en conseillerai, ni n'en blamerai l'usage.

CHAPITRE XII.

De la connoissance raisonnée de l'état du pouls, & de la maniere d'en tirer un diagnostic juste dans l'état de maladie.

SOMMAIRE.

I. *Les Anciens n'ont pas donné une bonne théorie de l'état du pouls*, II. *Et quelques Modernes sont dans le même cas.* III. *C'est une grande erreur de nier le mouvement systaltique des arteres*, IV. *Ainsi que de multiplier les especes de pouls.* V. *Suivant les loix de la méchanique il n'y a que quatre especes de pouls; le grand, & le petit, le vîte, & le lent, le fort, & le foible.* VI. *Les autres especes de pouls n'appartiennent pas essentiellement au mouvement, ou sont purement imaginaires.* VII. *On ne peut séparer les idées de pouls fréquent, & de pouls vîte;* VIII. *Ce qui est conforme au sentiment des Auteurs; & par conséquent il n'y a point d'erreur à se servir indifferemment de l'un de ces*

termes. IX. *On dit du pouls qu'il est dur, ou mol, par rapport à l'artere ;* X. *Ce qui est également vrai du pouls convulsif.* XI. *La contraction du cœur est la cause du pouls.* XII. *La diastole du cœur vient du sang qui y abonde.* XIII. *C'est ce qui fait que le pouls répond au mouvement du cœur, & qu'il est grand, ou petit, vîte, ou lent, fort, ou foible, ou inégal, & intermittent.* XIV. *Il y a dans le corps plus de liqueurs qu'on ne pense communement.* XV. *La quantité des liquides surpasse de beaucoup celle des solides.* XVI. *On voit par-là combien de fois le sang circule par chaque jour.* XVII. *Causes qui changent le pouls ; le sexe, le tempérament, la disposition du corps ;* XVIII. *L'âge, l'exercice, le repos, le discours prononcé avec véhémence, les veilles, la boisson chaude, les alimens, les passions de l'ame,* XIX. *L'air, les saisons,* XX. *Les purgatifs, & les émétiques, les martiaux, le quinquina,* XXI. *Les volatils, les analeptiques, les acides, & les nitreux ;* XXII. *Les somniferes, & les narcotiques, les poisons corrosifs,* XXIII. *La saignée, & les bains.* XXIV. *Les causes corporelles ont donc beaucoup de*

force pour alterer le pouls ; aussi ne doit-on porter son jugement qu'avec précaution. XXV. *Autorités à ce sujet.* XXVI. *Du changement du pouls dans les maladies, dans les fievres, que caractérise sa fréquence.* XXVII. *Preuves tirées des Auteurs.* XXVIII. *Dans les fievres il y a aussi dureté du pouls,* XXIX. *Il change pourtant suivant le tems de la fievre. Mauvais signes tirés du pouls.* XXX. *Etat du pouls dans diverses especes de fievres,* XXXI. *Dans d'autres maladies, comme celles de la tête, celles de la poitrine,* XXXII. *Les hémorrhagies, les spasmes, & les douleurs, la dysenterie.* XXXIII. *Conclusion, & avis.*

I. NOus nous sommes principalement attachés dans le Chapitre précédent à établir solidement, quoi qu'en assez peu de mots, les fondemens, & la base d'une vraie Pathologie, d'une Pathologie raisonnée, fondemens propres à donner la clef des histoires des maladies ; nous passons présentement à cette partie de la Médecine que les Anciens ont si fort estimée, & exaltée, celle qui est né-

ceſſaire pour établir un diagnoſtic, & même un prognoſtic plus parfait des maladies, & qui contribue le plus à la certitude de l'Art, & à acquérir au Médecin de la réputation, & la confiance des gens habiles, & du vulgaire. Car bien que le Fondateur de la Médecine, le reſpectable Hippocrate, ſe ſoit fortétendu ſur cette partie de la Médecine, & qu'il ſemble avoir pris à tâche de la perfectioner, puiſqu'il a écrit pluſieurs Traités de prédictions, de prenotions, & de prognoſtics; il faut pourtant convenir ſincérement que ces ouvrages renferment beaucoup de choſes, qui, du moins dans nos païs, ne ſont d'aucun uſage, & n'ont point d'application. Car ces regles, & ſes aphoriſmes prognoſtics ſont particuliers pour la plus grande partie, reſtraints ſeulement à certains cas, & certaines circonſtances, qui n'y ſont pas repriſes, & remarquées, loin d'être généralement vrais, & d'un uſage univerſel, & invariable. Ce qu'il y a ſurtout d'étonnant, c'eſt que la connoiſſance du pouls feſant une partie eſſentielle, & des plus néceſſaire de la diagnoſtique,

&

& de la prognostique, Hippocrate, ou n'en fasse point mention, ou ne le fasse que très-superficiellement, pendant qu'il s'étend beaucoup plus qu'il ne faut sur l'inspection des urines. Mais autant Hippocrate a-t'il été court, & superficiel sur cette matiere, autant Galien l'a-t'il traitée avec étendue. Il a en effet imaginé une infinité de différences de pouls qui échappent à l'esprit, & ne tombent pas sous le sens, comme Montanus le remarque fort judicieusement. Son exemple a cependant été suivi d'un grand nombre de ses partisans aveuglés par son autorité, qui se sont fait un capital de farcir leurs écrits d'une quantité d'espèces de pouls, dont ils n'ont point donné d'idées claires, & qu'on peut à peine expliquer, ou concevoir, & dont l'effet le plus certain est de jetter une confusion énorme dans les idées de ceux qui commencent à étudier la Médecine.

II. Il est vrai que les Anciens Médecins méritent qu'on leur pardonne toutes leurs erreurs en fait de diagnostic du pouls, & les mauvaises explications qu'ils ont données de

leur nature, & de leur origine, parce qu'ils ne connoissoient pas la circulation du sang, qui est cependant la seule, & vraie cause du pouls. D'où il suit qu'il ne faut point s'étonner qu'ils n'aient point fait un bon usage de la connoissance de ce mouvement pour former un diagnostic, ou un prognostic, soit dans l'état de santé, ou dans celui de maladie. Mais les Modernes sont inexcusables, eux pour qui cette admirable découverte n'est plus nouvelle, de chanter encore sur le même ton que les Anciens, & de ne pouvoir se débarrasser de cette multitude chimérique de différences de pouls, & de différentes dénominations. Si nous recherchons la cause de leur erreur, nous verrons que c'est principalement faute d'avoir approfondi la doctrine du pouls au jour de la méchanique, ou des regles des mouvemens, ausquelles elle appartient cependant de droit. Mais ce reproche ne tombe pas sur tout le monde indistinctement. Il ne faut point envier à Bellini la gloire d'avoir laissé loin derriere lui tous ceux qui ont couru la même carriere; & si ceux que le

nom de méchanique révolte, avoient pris la peine d'étudier ses ouvrages, ils auroient des idées claires du mouvement des arteres, & de la circulation du sang dans ces canaux. Mais telle est la force du préjugé qu'on ne veut point apprendre dans un âge plus avancé ce qu'on n'a point appris dans la jeunesse.

III. Ce qui est encore plus étonnant c'est qu'il y ait des ïeux si ennemis de la lumiere qu'ils ne soient point actuellement convaincus que les arteres ont un mouvement de systole, ou de contraction, qui pousse le sang dans les veines, & l'oblige de passer des veines dans le cœur. Mais comment imaginer que des Médecins qui ont toujours à la bouche le mouvement tonique, puissent ignorer que ce mouvement ne consiste que dans l'alternative de contraction, & de relâchement, & que ce mouvement est non seulement propre aux muscles, & aux fibres, mais surtout aux vaisseaux qui sont tissus de membranes nerveuses, & fibreuses élastiques, de sorte qu'il n'y a point dans le corps de canal destiné à porter des liqueurs

qui ſoit deſtitué de ce mouvement ?
Les Médecins Modernes devroient
auſſi ſavoir que tel eſt l'enchaînement,
le caractere, & telle la nature de ce
plus ſimple des mouvemens vitaux
que l'on ſuit toujours l'autre, & l'excite,
de ſorte que la ſyſtole produit
la diaſtole, & la diaſtole la ſyſtole ;
ce qui forme un mouvement perpétuel,
& ce qui doit faire regarder le
cœur dans les machines animées comme
un mobile perpétuel, ainſi que
nous l'avons prouvé plus au long dans
le premier Tome de notre Médecine
Raiſonnée. Il eſt encore inconteſtable
que le pouls n'eſt autre choſe que la
dilatation, & le gonflement des arteres
cauſés par l'entrée impétueuſe du
ſang pouſſé dans ces canaux par la
contraction du cœur. Si donc les arteres
après leur dilatation ne revenoient
point à leur premier état, & ne reprenoient
point leur ancienne dimenſion,
elles ne pourroient recevoir de
nouveau ſang, ſe dilater une autre
fois, & le mouvement progreſſif du
ſang ne pourroit ſe faire dans les
vaiſſeaux qui doivent le rapporter.
Bien que la ſyſtole des arteres, ou la

contraction de leurs paroits, soit à peine sensible au toucher, on la connoît clairement à l'élancement du sang qui jaillit par les arteres ouvertes, ou coupées, en considérant qu'il s'arrête pendant leur diastole, & qu'il est exprimé avec impétuosité dans leur systole. Nous ne parlerons pas de la preuve évidente de la même vérité qui se tire de la figure, & de la structure des valvules sémilunaires adaptées si artistement à l'orifice des arteres qui sortent du cœur, à dessein d'empêcher que le sang ne reflue, & ne soit repoussé vers le cœur, pendant la systole des arteres, qui suit leur dilatation. D'ailleurs si l'on dépouille les arteres de leur force systaltique, qui ne consiste que dans l'alternative de la dilatation, & de la contraction; on ne peut concevoir comment toute la masse non seulement du sang, mais de toutes les liqueurs du corps, qui, dans une personne de bonne taille, & robuste, ne pese pas moins de soixante & dix, ou quatre-vingt livres, peut changer de place, & encore moins circuler, lorsqu'une once au plus de sang a été poussée par le cœur dans

le commencement de la grande artere. Car il ne suffit pas de dire qu'il n'y a pas de continuité entre les vaisseaux arteriels, & veineux, & que les extrémités capillaires des arteres répandent le sang qu'elles contiennent dans la substance poreuse des muscles, & autres parties, lesquelles à raison de leur mouvement tonique, & de leur ressort; l'obligent d'entrer dans les veines, & de remonter par elles jusqu'au cœur, & que cette méchanique aide beaucoup le retour du sang vers ce muscle. Car cette extravasation des liqueurs dans les pores, & les interstices des fibres, est une pure imagination, entierement contraire aux Observations Anatomiques, & démentie par les injections admirables du célébre Ruysch, qui font connoître que toute la substance des parties, si l'on en excepte les filets fibreux, est entierement composée de vaisseaux. Ces mêmes injections nous apprennent aussi que la nutrition du corps ne se fait que par la dilatation que donnent aux vaisseaux les liqueurs qu'ils contiennent.

IV. Nous ne ferons pas plus de

grace au sentiment de quelques Médecins, qui, pendant que les plus habiles de notre tems rejettent toutes les différentes, & inexpliquables especes de pouls que Galien a imaginées, ne laissent pas de les avoir sans cesse à la bouche, & d'en farcir leurs écrits. On en voit en effet où l'on suppose comme vraiement, & réellement existans, où l'on explique suivant des idées qu'on se forme, enfin, où l'on tâche d'appliquer à la pratique, je laisse à penser avec quel succès, le pouls fort, véhément, grand, plein, long, court, dur, mol, petit, vuide, foible, bas, fréquent, rare, vîte, lent, serpentin, vermiculaire, formicant, caprisant, tremblottant, ondoiant, *myurus*, serratile, *dicrotus* (*a*),

(*a*) Je ne sais pas de terme dans notre Langue qui réponde à ceux de *myurus*, & *dicrotus*. Voici les idées que les Anciens ont attachées à ces termes ; le premier désigne un pouls qui va toujours en diminuant, de maniere que la seconde pulsation soit plus foible que la premiere, la troisiéme que la séconde, &c. ce décroissement de pouls est un signe de mort prochaine, ou de syncope. Mais il n'est pas dans la nature que le décroissement soit continuement sensible d'une pulsation à l'autre. Le mot *dicrotus* signi-

développé, obſcur, ou étouffé, intermittent, & inégal; ce qui ne fait que répandre de l'obſcurité ſur la connoiſſance du pouls, & juſtifier par leur exemple ce que dit Galien, qu'il y a tant de difficulté à ſe mettre au fait de cette ſeule partie de la Médecine, que la vie d'un homme eſt à peine ſuffiſante pour y réuſſir (*a*).

V. Pour moi, laiſſant toutes les imaginations Galeniques à ceux qui les idolâtrent, j'ai deſſein de traiter cette matiere, & de caractériſer les différences du pouls, ſuivant les idées, & les loix de la Méchanique, afin de montrer clairement combien dans la nature il y a peu d'eſpeces de pouls, quelle eſt leur cauſe, & de quelle utilité eſt leur connoiſſance exacte dans la pratique de la Médecine. Or comme on ne connoît en Méchanique que deux eſpeces de mouvemens génériques, le grand, & le vîte, à qui le

fie *qui frappe deux fois*, ce qui arrive, ſuivant Galien, quand la dilatation de l'artere ſe fait à deux fois. Mais il n'eſt pas poſſible que le cœur ſe vuide par repriſes; & par conſéquent Archigene avoit raiſon de regarder ce pouls frappant deux fois comme deux pulſations différentes.

(*a*) Galen. *Lib. I. de pulſuum Doctrina.*

petit,

petit, & le lent sont opposés; je ne distingue aussi que deux especes de pouls, le pouls grand, & le vîte, & leurs opposés, le petit, & le lent. La grandeur, & la petitesse, en fait de mouvement, regardent le volume du corps qui est mu, lequel est grand, ou petit, & la vîtesse & la lenteur se rapportent à l'espace que le corps mu parcourt dans un tems plus long, ou plus court. J'appelle donc pouls grand une grande dilatation, & un gonflement de l'artere, causés par l'entrée d'une grande quantité de sang qu'y pousse la contraction du cœur; & j'appelle au contraire pouls petit une petite dilatation de l'artere, correspondante à la petite quantité de sang qui y est poussée. Je donne le nom de pouls vîte, lorsque la dilatation de l'artere se fait dans un court espace, & de pouls lent, lorsque cet espace est plus long. Ces especes de mouvement primitifs diversement combinés donnent deux sous-divisions, qui sont le mouvement fort, & le foible. La vîtesse, & la grandeur réunies font le mouvement fort, la petitesse, & la lenteur font le foible;

& ces deux sous-divisions des mouvemens ont aussi lieu en fait de pouls.

VI. Quant à la fréquence, & à la rareté du pouls, à l'égalité, ou l'inégalité, ce ne sont point des affections essentielles du mouvement ; car elles ne se rapportent point à chaque pulsation en particulier, & n'ont d'application qu'à la suite, & à la succession des pulsations. La fréquence en effet dénote un plus grand nombre, la rareté, un moindre ; l'égalité, l'inégalité, & même l'intermission, ont rapport à la suite, & à la succession des pulsations. La dureté, & la mollesse ne sont point non plus des affections essentielles au mouvement ; elles ne font que désigner la disposition du corps mu, ou mouvant. Toutes les autres especes de pouls sont imaginaires, n'ont point d'existence dans la nature, & ne peuvent se concevoir, ni s'expliquer ; bien qu'on ne puisse nier qu'il n'y ait différens degrés de grandeur, & de petitesse, de vîtesse, & de lenteur, de force, & de foiblesse. C'est donc une erreur constante que d'imaginer de la différence entre un pouls petit, bas, con-

centré, enveloppé, caché, vuide, étroit, raccourci, profond; puisque c'est la même espece de pouls, qui provient également d'un gonflement peu considérable de l'artere, & que, s'il étoit question de distinguer ces prétendues especes, on diroit plus correctement un pouls petit, plus petit, ou très-petit. Il faut porter le même jugement de la différence que quelques Auteurs veulent établir entre un pouls grand, plein, ample, développé, fort, impétueux, vigoureux, violent, puissant; car les premieres dénominations dénotent une grande, ou une plus grande expansion de l'artere, & les dernieres une grande dilatation accompagnée de vîtesse. Quant à ces pouls des Galeniques qu'ils appellent *myouros*, formicant, vermiculaire, tremblottant, caprisant, serratile, *dicrotus*, ce ne sont que des especes de pouls plus, ou moins inégaux, dont les inégalités varient en conséquence d'un mélange, d'un ordre, d'une succession de pulsations inégales; de maniere que tantôt le pouls est petit, puis grand, & ensuite vîte, & enfin lent.

VII. Une question plus difficile à résoudre est de savoir si le pouls vîte & le fréquent, le lent & le rare, sont distingués l'un de l'autre, ou si on les doit regarder comme la même chose. Je ne parlerai pas ni de la grande dispute que j'eus autrefois avec un Médecin de réputation, lorsque j'avois le moins lieu de m'y attendre, pour avoir dit par écrit qu'on pourroit regarder en pratique le pouls vîte, & le fréquent comme la même chose. Ce Médecin regardant ma these comme entierement contraire à sa doctrine sur les fievres, fit un Ouvrage tout entier pour prouver qu'il y avoit une très-grande différence entre le pouls vîte, & le pouls fréquent. Et moi dans ma Dissertation *sur la nature, & l'usage du pouls* (a), & dans mon écrit Apologétique, j'ai fait connoître clairement, & démontré le premier, si je ne me trompe, qu'il y a grande différence, en fait de mouvement, entre la vîtesse & la fréquence, puisque la premiere se rapporte à la vivacité avec laquelle le mouvement s'exécute, & au tems de sa du-

(a) Dissert. *De pulsuum natura, & usu.*

tée, au lieu que la fréquence s'applique au nombre des mêmes mouvemens, & n'en fait pas une partie essentielle. Lors donc qu'on parle de mouvemens dont un est toujours suivi d'un autre, comme celui du pouls, voici la question qu'il faut résoudre, la fréquence ne vient-elle pas de la vîtesse de chaque mouvement en particulier, & n'est-elle pas une marque certaine de cette vîtesse ? C'est sur quoi j'ai pris l'affirmative, & je crois avec grande raison. Car il n'y a pas d'autre moien de connoître, & de déterminer exactement, la vîtesse, ou la lenteur, de chaque pulsation, eu égard au tems, que par leur fréquence, ou la répétition des vibrations, de sorte, par exemple, que si dans une minute on compte cent pulsations, & cinquante dans une autre, il en faut conclurre que les premieres ont été exécutées avec une vîtesse double des secondes. On ne peut donc comprendre, ni sentir, la vîtesse, ou la fréquence du pouls dans aucune maladie, abstraction faite de l'une des deux, à moins qu'on n'entende par vîtesse la pulsation d'une

artere quand elle eſt dure, & ſerrée.

VIII. Des Médecins du premier ordre penſent comme nous que la différence entre la vîteſſe & la fréquence du pouls eſt purement imaginaire. Sylvius s'en explique clairement dans le paſſage ſuivant. *On conçoit parfaitement bien*, dit-il, *ce que c'eſt que la vîteſſe attribuée au pouls, mais elle ne tombe pas également ſous le tact* (a). C'eſt ce que confirme parfaitement l'autorité du ſavant Médecin, & profond Mathématicien, Bellini dans le paſſage ſuivant; *comme le pouls vîte eſt celui qui ne fait impreſſion ſur le doigt que pendant un tems très-court, ou bien il ne ſe trouve pas dans l'état peu éloigné du naturel, ou bien on ne peut le diſtinguer au toucher. Car ſi le mouvement naturel de l'artere en dehors dure ſi peu de tems dans l'état naturel, comment pourra-t'il être ſenſible dans l'état contre nature, où ſes vibrations ſont beaucoup plus fréquentes* (b)?

(a) *Celeritas pulſui adſcripta mente quidem concipi poteſt, non item digitis tangi, ac percipi.* Sylvius. *Prax. Lib. I. Cap.* 26.

(b) *Celer pulſus quia digito minimo temporis perſiſtit, in ſtatu à naturali parum recedente vel non datur, vel tactu diſtingui non poteſt; quum naturalis motus extrorſum arteriæ vix punctum*

Schelhammerus (*a*) observe aussi fort judicieusement qu'on ne remarque jamais de vîtesse dans le pouls sans fréquence ; & c'est pour cette raison que dans les Observations Médicinales on ne trouve jamais de combinaison du pouls lent avec le fréquent, ni du vîte avec le rare. Ce n'est donc pas sans sujet qu'en fait de pratique Médicinale on confond la vitesse du pouls avec sa fréquence ; & comme on ne peut au toucher distinguer la vîtesse de chaque pulsation par elle-même, parce qu'à peine dure-t'elle une seconde, il est plus à propos de mesurer la fréquence, c'est-à-dire, de calculer le nombre de pulsations avec le secours d'une montre à secondes, comme je le pratique depuis long-tems avec beaucoup d'avantage.

IX. Il faut penser tout autrement de la mollesse, ou de la dureté du pouls. Car bien que cette affection n'appartienne pas au mouvement, & qu'elle regarde l'état de l'artere, qui

temporis duret, multo minus in statu præter naturali id sensibile erit. Bellin. *Tract. de pulsib. p.* 75.

(a) Schelammer. *De Pulsib. p.* 73.

eſt plus, ou moins tendue, roide, dure, ou flaſque, molle, & relâchée, il eſt cependant très-important de connoître quelle eſt la ſituation, & la diſpoſition de l'organe qui imprime le mouvement aux liqueurs, ou de ſavoir ſi ſon tiſſu eſt plus lâche, ou plus ſerré, & par conſéquent de connoître ſi les fibres du cœur, & les membranes arterielles ſont tendues, ou lâches. Car plus les ſolides ſont tendus, & ſerrés, plus ils ont de reſſort, de vigueur, pour produire les mouvemens, & plus il y a de réſiſtance, & de réaction ; & au contraire. Cette tenſion, ou dureté, des arteres, & de toutes les fibres nerveuſes, & charnues eſt originelle, ou accidentelle. Elle eſt originelle, & ſe trouve dans l'état naturel pendant la jeuneſſe, & dans les tempéramens coleriques, & ſurvient avec l'âge dans les vieillards ; les ſanguins, les phlegmatiques, les enfans, ont au contraire le tiſſu des fibres plus mollet. Elle eſt accidentelle dans l'état contre nature, & ce n'eſt autre choſe qu'une eſpece de tenſion ſpaſmodique qui affecte ſurtout les membranes arterielles qui

ſont compoſées de fibres nerveuſes, & muſculeuſes. Or comme la diſpoſition des arteres mêmes, ou des organes qui donnent le mouvement, contribue beaucoup au changement du pouls, il eſt aiſé de rendre raiſon d'un phénomene obſervé par Baillou, que le pouls n'eſt pas toujours le même dans les deux bras ; ce que nous avons quelquefois remarqué dans l'hémiplégie. On lit dans les Obſervations de Raygerus quelque choſe qui revient à merveille à notre ſujet, il dit qu'*il a obſervé dans un grand nombre de ſoldats qui avoient été bleſſés, & mal traités, une différence notable entre le pouls du côté bleſſé, & celui du côté ſain* (a).

X. Parmi les eſpeces de pouls il y en a ſurtout une qui mérite d'être obſervée, & d'être appellée à juſte titre, ſelon moi, pouls convulſif. Cette variété ne dépend auſſi de la diſpoſition du ſang qui parcourt les arteres, mais plûtôt de celle de la ſubſtance nerveuſe, & muſculeuſe, ou membraneuſe de l'artere, qui fait ſentir un

(a) *In quam plurimis militibus ſauciatis & male curatis notabilem differentiam inter pulſum ſani & laſi lateris obſervavi.* Rayger. *p.* 20.

tiraillement, & un soubresaut accompagné de tremblement, comme si l'artere se retiroit vers le cœur. Il est un présage de mort dans les fievres aigues ; aussi peut-on à bon droit l'appeller le pouls des mourans. L'inégalité & l'intermission s'y joignent pour l'ordinaire. Car comme dans les approches de la mort il se fait dans tout le systême des nerfs, & des parties nerveuses, une confusion, & une irrégularité de mouvemens, avec convulsion, les mêmes accidens arrivent dans les membranes nerveuses des arteres, & se font sentir au toucher.

XI. Après avoir établi les differences du pouls, & ses véritables especes, il faut remonter à leurs causes, & rechercher surtout comment la diversité des corps, & l'usage des choses non naturelles les produisent. La cause générale du pouls est sans contredit le mouvement de systole, & de diastole du cœur. Car c'est principalement cette espece de mouvement qui mérite le nom de vital, & le cœur est le premier vivant, & le dernier mourant dans l'homme. Le cœur est composé de beaucoup de fibres fer-

mes, tendues, capables d'allongement, & de raccourciſſement, ou élaſtiques, diſpoſées avec un art admirable, leſquelles lui donnent la puiſſance de ſe contracter fortement, quand elles ſont animées par la vertu énergique du fluide nerveux que leur apporte la huitiéme paire des nerfs, & l'intercoſtal, & qu'elles ſont abreuvées par le canal des arteres coronaires d'un ſang rempli d'air, de reſſort, & d'eſprits, tel qu'il devient pendant la courte circulation qu'il fait en paſſant du ventricule droit par l'artere pulmonaire dans les poumons, & des veines pulmonaires dans le cœur.

XII. Le mouvement du cœur ne conſiſte pas ſeulement dans celui de contraction; il en a un autre qui lui ſuccede alternativement, & qui eſt celui de dilatation, lequel au regard du cœur qui eſt dilaté, eſt appellé communement paſſif; cependant ce mouvement de diaſtole qui produit la contraction des arteres qui fait entrer le ſang dans les veines, eſt néceſſaire à la ſyſtole, ou pour produire la force élaſtique qui opére ſa

contraction. Car comme la nature ;
& la disposition des corps élastiques
est telle qu'ils se contractent après
leur dilatation, & qu'ils se dilatent,
& reviennent en leur premier état
après la contraction, il arrive la même
chose au cœur, qui est une partie
douée d'un ressort surprenant, c'est-à-dire,
que sa contraction recommence
après sa dilatation ; de sorte
que l'expérience fait connoître que
plus la diastole, ou dilatation du
cœur est grande, & fréquente, plus
la systole l'est, & par conséquent celle
des arteres. Une Observation triviale
confirme cette vérité, c'est que l'abord
du sang au cœur étant plus abondant,
& plus impétueux, dans les
exercices fatigans, ou en montant un
escalier, ou en parlant long-tems, &
avec véhémence, non seulement le
mouvement du cœur augmente, mais
le pouls devient plus grand, & plus
fréquent, & le corps s'échauffe ; &
au contraire lorsque le cœur ne reçoit
pas une suffisante quantité de sang,
soit qu'il soit sorti par des hémorrhagies,
des blessures, ou des saignées,
sa systole, la circulation, & le pouls

diminuent considérablement, ou périssent entiérement avec la vie. Nous avons été témoins il y a peu de jours d'un événement qui prouve à merveille notre doctrine. Une femme fut attaquée, je ne sais pourquoi, d'une perte de sang excessive, qui la fit tomber en défaillance, dont elle revint cependant. Mais l'aiant levée pour changer ses draps salis par le sang qu'elle avoit perdu, & l'aiant tenue un peu trop long-tems dans une situation droite, elle tomba tout-à-coup en syncope, & mourut. Or cet accident n'est surement arrivé que parce que la situation perpendiculaire du cœur a empêché le sang de se porter au cœur comme il fesoit précédemment; ce qui a détruit sa systole, & causé l'arrêt total de la circulation, qu'on eut peut-être pu rétablir en lui donnant un prompt secours.

XIII. Comme donc une entrée égale, & moderée du sang dans les vaisseaux coronaires, & l'abord d'une suffisante quantité de cette liqueur aux ventricules du cœur, produit un mouvement de ce muscle naturel, égal, & moderé, l'entrée égale, &

modérée du ſang dans les arteres, & la réaction, & la conrraction des arteres qui dépendent de l'abord modéré du ſang, & du fluide élaſtique dans leurs membranes, & répondent au mouvement du cœur, conſtituent le pouls naturel. Le pouls au contraire eſt dans un état contre nature, quand il manque quelqu'une de ces conditions. Le pouls grand, ou la grande dilatation de l'artere, marque un abord abondant du ſang au cœur, & une entrée ſemblable de cette liqueur dans les arteres ; le petit eſt une marque qu'il entre peu de ſang dans les ventricules du cœur, & que ſa diaſtole eſt petite, ce qui arrive de même dans les arteres. Et quand les arteres failliſſent avec vîteſſe, c'eſt une marque que le ſang remonte plus vîte des parties au cœur ; quand elles failliſſent lentement, c'eſt le contraire. Le pouls eſt fort, lorſqu'une grande quantité de ſang abonde au cœur avec vîteſſe, & foible lorſqu'il ne reçoit que peu de ſang, qui y vient lentement. Il y a de l'inégalité dans la pulſation des arteres, c'eſt-à-dire, elle eſt tantôt grande, tantôt petite,

vîte, puis foible, & même intermittente, lorſque le ſang ne circule pas librement dans les vaiſſeaux coronaires, ou qu'il ne paſſe pas avec liberté dans les ventricules du cœur, ſoit que l'obſtacle vienne de ce qu'il ſe trouve épais, & grumelé dans les vaiſſeaux coronaires, ou de quelque concrétion fibreuſe, ou polypeuſe dans les oreillettes, ou les concavités des ventricules, ou des vaiſſeaux du cœur, ou enfin de ce qu'un ſang épais eſt pouſſé en quantité, & avec violence vers le cœur, dont il arrête pour quelque tems la contraction.

XIV. Puiſque le mouvement vital de la circulation du ſang eſt produit, & entretenu, par la pulſation du cœur, & des arteres, & que celle-ci l'eſt à ſon tour par la circulation, c'eſt une queſtion qui mérite d'être approfondie, de ſavoir combien de fois toute la maſſe du ſang, & des liqueurs paſſe, & repaſſe par le cœur. Mais ſi nous conſultons ſur ce point les Phyſiologiſtes, nous les trouverons très-oppoſés de ſentiment, ſoit qu'il s'agiſſe de déterminer la quantité du ſang, & des humeurs qui ſe trouvent

dans tout le corps, ou ſimplement celle qui ſort du cœur à chaque contraction. Car les uns font monter toute la maſſe des liqueurs à trente livres, d'autres ſeulement à vingt-quatre, vingt, & même ſeize; & pendant que des Auteurs veulent qu'à chaque pulſation le cœur faſſe ſortir une once de ſang; d'autres reſtraignent cette quantité à une demi once. Pour moi j'eſtime que ceux qui n'arbitrent pas plus haut la quantité de la maſſe des liqueurs qui circulent dans tout le corps ſont dans une erreur manifeſte; & je crois voir en quoi ils ſe trompent; c'eſt qu'ils ne font attention qu'au ſang ſeul proprement dit, comme s'il n'y eut que cette liqueur qui circulât; pendant qu'il eſt certain qu'il ne fait que la moindre partie de toute la maſſe des liqueurs, comme lymphe, ſéroſité, chyle, ſuc nourricier, que renferment une infinité de vaiſſeaux, & de canaux, qui font la principale partie du tiſſu de notre corps, & qui, loin d'y être arrêtées, participent au mouvement continuel qui ſe fait dans le corps; ce qu'on peut appliquer encore au ſuc du cerveau, de la moëlle
de

de l'épine, & des nerfs. C'est encore une méprise grossiére de mesurer la quantité de tout le sang par celle qui sort de l'ouverture des vaisseaux. Car il ne sort qu'autant de tems que dure le mouvement du cœur, & des arteres; or ce mouvement s'arrête aussi-tôt que le sang n'est plus poussé des veines dans le cœur, & du cœur dans les arteres; ce qui n'empêche pas qu'il ne reste encore une grande quantité de sang dans les petits vaisseaux, & ceux des parties inférieures.

XV. Il faut donc imaginer une autre voie, & une autre méthode, pour découvrir la proportion qui se trouve entre les liquides, & les solides du corps humain. C'est, selon moi, à quoi l'on ne peut parvenir plus aisément, qu'en fesant seicher jusqu'à ce que toute l'humidité soit exhalée, des parties solides, & fluides du corps, après les avoir pesées. Car, en les pesant lorsqu'elles sont seiches, on voit aisément combien leur desseichement leur a fait perdre de leur poids. Or j'ai fait beaucoup d'expériences dans ce goût. J'ai fait évaporer du sang au sortir de la veine, & j'ai trouvé

communement que quatre onces par l'évaporation se réduisoient à une ; d'où il suit que dans le sang il y a trois parties de fluide contre une de solide. J'ai pris aussi un morceau de viande fraîche de bœuf du poids de douze onces, que j'ai fait seicher dans un four médiocrement chaud. Elle s'est réduite à quatre onces, les huit autres s'étant évaporées en partie, & s'étant liquefiées, & aiant coulé en partie avec la graisse. Enfin j'ai pris des os, qui sont la substance la plus dure, & la plus compacte, qui se trouve dans le corps ; je les ai fait cuire dans l'eau pendant quelques heures, & après les avoir fait seicher, j'ai trouvé qu'ils étoient diminué de poids de moitié. Il suit de toutes ces expériences que, bien qu'on ne puisse calculer au juste le poids, & la quantité, de toutes les parties membraneuses, cartilagineuses, osseuses, ou, pour le dire en un mot, de toutes les parties solides du corps, il résulte de nos expériences que les parties fluides l'emportent de beaucoup sur les solides.

XVI. Supposons maintenant un

corps pesant cent soixante livres, il renfermera pour le moins quatre-vingt livres de liqueur. Supposons encore, ce qui se rencontre presque toujours dans une personne saine, qu'il y ait soixante & dix pulsations dans une minute, & par conséquent que dans une heure qui est composée de soixante de ces sous-divisions, il se fasse quatre mille deux cens pulsations. Supposons enfin que le calibre de la grande artere qui est attachée au cœur soit tel qu'elle puisse aisément à chaque pulsation recevoir une once de sang; on verra clairement qu'il se fait au moins trois circulations dans l'espace d'une heure, & soixante-douze dans celui d'un jour. Or cette vîtesse de circulation par le cœur, & tous les vaisseaux du corps, étoit nécessaire, par la raison surtout qu'il falloit qu'il se fit un mêlange exact avec le sang, du suc qui s'extrait des alimens liquides, & solides, lequel monte au moins à six livres dans un corps médiocrement robuste, & dans un genre de vie qui n'est que communement actif, afin qu'il put se faire jour par les plus petits vaisseaux, & enfin sortir

par ceux que la peau recouvre, & par ceux qui philtrent l'urine; puisque les expériences statiques constatent que le poids d'un corps adulte est presque toujours le même, & que la matiere des excretions répond à celle des alimens solides, & liquides.

XVII. Mais pour revenir à la recherche de la cause qui produit le pouls, il faut bien remarquer que sa vîtesse, & sa grandeur n'est pas la même dans tous les sujets, & dans tous les tems; & qu'on y observe des différences très-remarquables à raison de la grandeur du cœur, & des vaisseaux, de l'abondance, & de la température du sang, & de la force élastique des vaisseaux; & en conséquence que le sexe, l'âge, les saisons, les dispositions de l'air, l'exercice, le genre de vie, le sommeil, la veille, & les passions de l'ame y produisent des changemens notables. Nous allons parcourir ces différences. Quant au sexe, les hommes ont communement le pouls plus grand, & plus vîte, & les femmes plus lent, & plus foible; parce que les hommes ont le cœur plus grand, & plus large, ce qu'on

peut également appliquer aux vaisseaux, qui y sont toujours proportionnés, comme une infinité de dissections me l'ont appris, qu'ils ont les fibres plus fermes, le sang plus vif, plus chaud, & plus spiritueux que les femmes, qui ont les vaisseaux plus petits, plus lâches, & en plus grand nombre. Les choleriques, & les choleriques sanguins, ont le pouls plus fort, & plus vîte que les phlegmatiques, & les mélancholiques. Car le sang des choleriques renferme une plus grande quantité de parties sulphureuses, qui sont la source, & la cause, du mouvement intestin qui produit la chaleur, & le bouillonnement. Aussi est-il plus délié, plus fluide, & plus vermeil, circule-t'il plus promptement, & se dépure-t'il plûtôt par les excrétions. À raison de l'habitude du corps les personnes qui ont peu d'embonpoint, & qui ont les fibres plus serrées, & le calibre des vaisseaux plus large que les personnes grasses, chez qui les fibres sont lâches, & les vaisseaux étroits, les premiers, dis-je, ont le pouls plus grand, & plus fort; aussi sont-ils plus

sains, plus robustes, & plus en état de résister au travail.

XVIII. L'âge contribue aussi beaucoup à modifier le mouvement des arteres. Il y a chez les enfans une quantité considérable de liqueurs nécessaires à leur nourriture, & leur accroissement, ce qui fait qu'ils ont le pouls plus fréquent, lequel pourtant est mollet, parce que leurs fibres sont tendres, & lâches. Comme dans la jeunesse, & l'âge viril le corps est très-vigoureux, le sang chaud, & les fibres plus tendues, on a le pouls plus ferme, plus grand, & plus fort. Dans la vieillesse les fibres sont roides, & comme d'un côté il ne se fait plus de nutrition, & que d'un autre les petits vaisseaux sont devenus plus étroits, il y a beaucoup de sang superflu, qui ne peut que causer une grande dilatation du cœur, & des grands vaisseaux, ainsi on a le pouls grand, & dur en quelque sorte; mais comme le sang destitué de parties chaudes sulphureuses, est grossier, & épais, le pouls sera lent en même tems. Le travail, le mouvement, & l'exercice du corps augmentent le pouls, la cir-

culation du ſang, & les excrétions, notamment la tranſpiration : le repos au contraire, & l'oiſiveté, rallentiſſent, & affoibliſſent, le mouvement progreſſif du ſang, & par une ſuite néceſſaire la contraction des arteres. L'augmentation de la reſpiration cauſée par la véhémence avec laquelle on parle, ou en montant des pentes douces, fait le même effet que l'exercice du corps ; car non ſeulement elle fait circuler plus vîte le ſang dans les poumons, mais même par tous les vaiſſeaux du corps. Auſſi cette augmentation produit-elle la grandeur, & la vîteſſe du pouls. Dans la veille la pulſation des arteres ſe fait ſentir plus diſtinctement ; elle eſt plus lente, & plus languiſſante dans le ſommeil. Après une boiſſon chaude, par exemple, après avoir pris du thé, ou du caffé, ou bu des eaux minérales chaudes, le pouls ſur le champ devient plus fréquent. Il en arrive autant après qu'on a mangé ; de ſorte que j'ai remarqué que ſi avant le dîner le pouls bat ſoixante & dix fois, ou ſoixante-cinq ſeulement, comme il arrive dans certains ſujets, après le dîner les pul-

ſations montent juſqu'au nombre de ſoixante-quinze, quatre-vingt, & même cent. Mais de toutes les choſes propres à changer le pouls, il n'y en a pas dont l'effet ſoit ſi prompt que celui des paſſions de l'ame. La terreur le rend inégal, petit, & ſerré; la joie fréquent, & grand; la colere vîte, & dur; la triſteſſe lent, petit, concentré, & foible; les grandes études foible, & languiſſant. Il n'y a point auſſi de doute que les deſirs, & les paſſions amoureuſes, ne le dérangent auſſi fréquemment.

XIX. Des Obſervations qui ſe répetent tous les jours, & ne ſe démentent jamais, font connoître clairement la grande puiſſance de l'air, & des ſaiſons pour changer le mouvement du ſang dans les arteres, & troubler leur pulſation. L'expérience fait ſurtout connoître que dès que le vent du Nord, ou celui de l'Orient, vient à ſouffler, après que les vents d'Occident, ou du Midi, ont régné pendant long-tems, le pouls devient plus vigoureux, & plus grand; ce qu'on obſerve encore lorſque le mercure monte haut dans le barometre, après

aprés avoir été fort bas. Au contraire, lorſque l'atmoſphere eſt épaiſſe, humide, pluvieuſe, & quand les vents du Midi ont regné pendant long-tems, le pouls devient languiſſant, & plus petit; la circulation, & les excrétions, & notamment la tranſpiration ſe rallentiſſent; ce qui eſt ſurtout vrai lorſqu'on meine une vie ſédentaire, qu'on dort trop, & pendant l'Automne. C'eſt par la même raiſon que les changemens de ſaiſons en cauſent auſſi d'étonnans dans le pouls. En effet vers le milieu du Printems, & du mois de May, le corps eſt dans la plus grande force, & l'on ſent le pouls grand, quelquefois fort. Vers le milieu de l'Eté le pouls eſt vîte, mais foible; parce que la chaleur augmente le mouvement inteſtin, & chaud des parties ſulphureuſes, mais en même tems cauſe l'évaporation des ſpiritueuſes. Dans l'Automne le pouls eſt lent, mol, & foible. En Hiver il eſt plus dur, & plus grand.

XX. Les médicamens ont auſſi la force de cauſer diverſes altérations au pouls, & par conſéquent au mouvement du cœur. En effet on obſerve

tous les jours qu'un fort purgatif, qui cause des spasmes dans le bas ventre, & procure beaucoup de déjections, rend le pouls dur, vîte, & foible, & cause un abbattement des forces; ce qui arrive aussi après l'usage d'un fort émétique. Les martiaux ont ceci de particulier, que leur souffre métallique fortifie, & augmente merveilleusement, le ressort des fibres, & des vaisseaux; aussi leur usage rend-il le pouls plus grand, & plus vigoureux, la couleur du visage plus vermeille, & augmente-t'il la chaleur du corps; effets, qui, lorsqu'on les remarque, font la preuve que le remede opére à souhaits, & qu'on a tout lieu d'espérer qu'ils leveront les obstructions dans les sujets cachectiques. Et comme les Eaux Minérales de Lauchstad renferment une grande quantité du principe martial, on voit aisément la raison d'une Observation que j'ai souvent faite, que leur usage rend plus grand, & plus fréquent, surtout dans les personnes du sexe, le pouls qui étoit précédemment languissant, & petit. J'ai aussi observé la même chose de l'usage du quin-

quina dans les fievres intermittentes ; car le jour de l'intermission, où la pulsation est ordinairement lente, petite, & foible, il la rend plus vigoureuse, & plus forte ; marque certaine du bon effet de ce remede, s'il n'y a pas d'indication contraire.

XXI. Les médicamens remplis d'un sel volatil âcre, & huileux, comme les teintures, & les esprits, besoardiques, & alexipharmaques, dévéloppent, & augmentent ordinairement le pouls, & la diastole du cœur, & des arteres, à raison de leur principe sulphureux volatil, expansif, & capable d'effervescence, qui non seulement accelere la circulation du sang, mais aussi la transpiration, & même fait couler des sueurs abondantes, si l'on met en usage un régime convenable. Dans les abbattemens excessifs des forces, & les approches de la défaillance, la pulsation des arteres est languissante, lente, & petite, quelquefois même presque insensible ; mais dès qu'on emploie intérieurement, & extérieurement, les balsamiques, & les aromatiques spiritueux, elle change, & s'augmente.

Le bon vin fait aussi le même effet. Au contraire les acides, & les nitreux, en fixant, & figeant, par une méchanique particuliere les soufres du sang, de qui dépendent son mouvement intestin, & sa chaleur, rafraîchissent le corps, & en même tems rendent toujours le mouvement des arteres plus tranquille : aussi leur usage est-il d'un secours très-puissant lorsque le pouls est trop grand, & trop vîte, comme il arrive dans le chaud de la fievre.

XXII. Les médicamens qui procurent le sommeil à raison d'un souffre vaporeux ennemi de la nature, comme sont principalement ceux qui sont tirés de l'opium, & bien plûtôt encore ceux qui causent l'engourdissement, & la stupeur, tels que la jusquiame, & les remedes qui en sont tirés, rendent le pouls petit, & foible, & abbattent les forces. Rien n'est plus étonnant que la promptitude avec laquelle ces médicamens, même donnés en petite dose, terrassent les forces, en abatardissant le ressort, & la force motrice des solides ; ce qui n'arrive que parce que leur principe subtil sulphureux, ca-

pable d'une grande expanſion, pénétre dans les parties les plus intimes des nerfs, &, par leur vapeur ennemie, corrompt le liquide très-pur qu'ils contiennent, & qui eſt d'une ſi grande efficacité pour produire le mouvement. C'eſt par la même méchanique qu'il arrive au contraire que les remedes qui renferment un ſouffre de bonne odeur, & ami de la nature, relevent, & augmentent le mouvement, & les forces. L'expérience nous apprend auſſi que les poiſons corroſifs, à la tête deſquels nous mettrons l'arſenic, comme le plus connu, rendent le pouls petit, ſerré, & dur, & qu'il manque tellement quelques heures avant la mort, qu'il devient entierement inſenſible.

XXIII. Si la trop grande abondance du ſang, & la trop grande dilatation des arteres, eſt cauſe que la contraction du cœur ne ſe fait pas avec aſſez de force, ce qui rend le pouls plus petit, & plus foible, en donnant du jour à la circulation par la ſaignée, les arteres frappent avec plus de force, & de vîteſſe, & la circulation du ſang devient, & plus

prompte, & plus libre. Et comme la suppression du flux menstruel, & hémorrhoïdal est souvent causée par la trop grande quantité de sang, la saignée accelerant sa circulation, rétablit en peu de tems ces évacuations au grand avantage de la santé. Il est très-certain que les bains secs, & de vapeur, ou humides, augmentent considérablement le pouls, de sorte qu'ils le rendent même fébrile, s'ils sont un peu trop chauds; auquel cas il s'ensuit une chaleur de tout le corps, la palpitation du cœur, & le mal de tête. Car la chaleur extérieure humide que les bains communiquent au sang cause une plus grande raréfaction de cette liqueur, & des humeurs, qui peut même, lorsque le bain est trop chaud, augmenter jusqu'au point de suspendre la systole du cœur, tant la résistence des liqueurs devient forte. Et c'est par cette raison qu'il arrive des défaillances dans le bain, comme on ne le voit que trop souvent. Il y a plus : le seul lavement des pieds emploié d'une maniere convenable avant d'entrer au lit, augmente le mouvement du sang, &

des arteres, comme beaucoup d'expériences le prouvent.

XXIV. Tout le détail que nous venons de faire prouve donc avec la derniere évidence que les choses extérieures corporelles dont nous fesons tous les jours usage pour entretenir notre vie, ont beaucoup de force pour causer de l'altération au mouvement du cœur, & à la pulsation des arteres, & pour changer en mieux, ou en pis, toute l'œconomie des fonctions vitales, naturelles, & animales. Ce qui met en évidence l'erreur de ceux qui refusent aux êtres physiques toute puissance d'agir sur le corps, & d'en changer les mouvemens, & qui en attribuent la cause, & la direction à un principe qui agit raisonnablement, & moralement; ce qui est absolument incompréhensible. Or dès qu'il faut regarder comme un principe certain qu'une infinité de causes différentes peuvent produire des altérations au pouls, il est du devoir d'un Médecin habile de les examiner exactement, de peur de se tromper, & de tromper les autres, en portant son jugement, & tirant

ſon prognoſtic. Il eſt bien vrai que le pouls eſt un ſur indice du mouvement du cœur, & de la circulation du ſang, mais ſi l'on n'examine que lui, abſtraction faite de toute autre circonſtance, ou cauſe externe, on peut ſe tromper extrêmement dans le jugement qu'on porte. Par exemple, on regarde communement l'intermittence du pouls comme très-dangereuſe, & même mortelle; l'expérience fait pourtant foi qu'elle ſe trouve ſouvent dans des perſonnes ſaines, plus ſouvent dans la maladie hyſtérique, & la colique, ſans qu'il en arrive d'accidens. Riviere a remarqué un pouls intermittent cauſé par un vers dont la ſortie l'a fait rentrer dans l'ordre naturel (*a*). Le même Auteur aſſûre qu'il a trouvé ſouvent, & long-tems, de l'intermittence dans le pouls d'une perſonne qui avoit un polype, & qui vêquit très-long-tems (*b*). Kerkringius atteſte qu'il a remarqué une interruption de la ſyſtole du cœur, & par conſéquent du mouvement du pouls, qui n'a été ſuivie d'aucun évé-

(*a*) Riverius. *Obſerv. Cent.* III. *Obſ.* 3.
(*b*) Idem. *Obſervat. Cent.* II. *Obſ.* 77.

nement funeste (*a*). Pechlin rapporte l'exemple d'une personne à qui les vents suspendoient le mouvement du cœur (*b*). Il s'élevoit, dit-il, une grande quantité de vents qui lui serroient le cœur d'une maniere étonnante, & dérangeoient entierement le pouls; mais aussi-tôt après qu'ils étoient sortis en forme de rots, le cœur se trouvoit à l'aise, & l'intermission du pouls cessoit. Il dit formellement dans un autre endroit qu'il a trouvé plusieurs fois le pouls intermittent dans les scorbutiques, & de jeunes femmes mal reglées, sans aucune incommodité de quelque considération (*c*).

XXV. Rien n'est donc plus sage que l'avertissement suivant que donne Fernel, en parlant du pouls; *les différentes affections qui arrivent tous les jours au corps*, dit-il, *causent des altérations dans le pouls, & si l'on n'y fait attention exactement, on ne peut connoître au juste son état, ni combien dans celui de maladie*

(*a*) Kerkring. *Spicileg. Obs.* 78.
(*b*) Pechlin. *Obs. Lib.* II. *Observ.* 8.
(*c*) Idem. *Lib.* II. *Observ.* 7. *p.* 214.

il s'éloigne du naturel (a). Il y aussi dans Celse un passage très-remarquable sur le même sujet, & qui mérite bien d'être transcrit ici tout au long. *C'est*, dit-il, *surtout au pouls qu'on se rapporte de l'état d'un Malade ; rien n'est cependant plus trompeur. Car il est plus lent, ou plus vîte, suivant l'âge, le sexe, le tempérament. Ordinairement, si l'estomac est foible, le reste du corps étant en assez bon état, quelquefois même dans le commencement de la fievre, le pouls est foible, & tranquille, de sorte qu'on diroit que le Malade est foible, bien qu'il supporte aisément un accès violent dont cette foiblesse du pouls est le commencement. Souvent le soleil, le bain, l'exercice, la crainte, la colere, ou quelque autre passion de l'ame, anime, ou rallentit, le pouls, de maniere même que l'inquiétude du Malade à l'arrivée du Médecin sur le jugement qu'il va porter de son état, lui cause de l'altération. Un Médecin habile ne doit donc point aussi-*

(a) *Quotidianæ corporis affectiones pulsus immutant, sine quarum animadversione non certo potest pulsus percipi, nec quantum per morbos naturali distet.* Fernel. *Lib. III. de pulsu p.* 160.

tôt qu'il arrive prendre le bras du Malade. Il faut qu'il commence par s'asseoir auprès de lui avec un visage gay, l'interroger sur son état, calmer ses craintes en lui donnant de l'espérance, & alors il peut tâter le pouls. Or une infinité d'autres choses donnent aisément au pouls la même altération que lui cause la présence du Médecin (a).

XXVI. Après avoir parcouru les causes qui peuvent produire des changemens dans le pouls, & de beaucoup de manieres dans l'état naturel, il faut examiner comment, & de quelle ma-

(a) *Venis maxime credimus fallacissimæ spei, quia sæpe istæ lentiores celerioresve sunt & ætate, & sexu, & corporum natura. Et plerumque satis sano corpore, si stomachus infirmus est, nonnunquam etiam incipiente febre, subeunt, & quiescunt; ut imbecillus videri possit cui facile laturo gravis instat accessio. Contra sæpe eas concitat & resolvit sol, & balneum, & exercitatio, & metus, & ira, & quilibet alius animi affectus, adeo ut, cum primum Medicus venit, sollicitudo ægri dubitantis quomodo illi se habere videatur, eas moveat. Ob quam causam periti Medici est non, protinus ut venit, apprehendere manu brachium, sed primum residere hilari vultu, percunctarique quemadmodum se habeat, &, si quis metus ejus est, probabili sermone lenire, tum deinde ejus carpo manum admovere. Quas venas autem conspectus Medici movet, quam facile mille res turbant.* Cels. *Lib.* III. *cap.* 6.

niere les mêmes changemens lui arrivent dans l'état contre nature, afin que le discernement du pouls conduise plus surement le Médecin à la connoissance des causes internes, & de leurs effets, & qu'il puisse en tirer par une méthode sure des signes, & des indices certains, des maladies, & des causes morbifiques. Et comme la principale différence du pouls dans l'état contre nature, est celle qui constitue le pouls fébrile, & que ce pouls est presque universel dans toutes les maladies, qu'aucun âge, sexe, ou tempérament, n'en est exempt, qu'il se complique dans une infinité de maladies, qu'il est la cause de la mort de beaucoup de Malades, & qu'il donne beaucoup d'embarras au Médecin, soit pour traiter, ou pour observer, il me paroît fort intéressant d'examiner avec attention si l'on peut distinguer l'état de la fievre, de quelque espece qu'elle soit, à un certain état du pouls, & quel il est, ou bien quel état du pouls est le signe pathognomonique de la fievre. Mais les Médecins Anciens, & Modernes ne sont rien moins que d'accord sur ce

ſujet ; les uns regardent la vîteſſe, d'autres la fréquence, d'autres, avec Galien, l'un & l'autre compliquées, comme le ſigne caractériſtique de la fievre. Mais nous avons fait voir plus haut que cette diſpute n'eſt qu'une diſpute de nom, & qu'on peut aiſément accommoder les parties en ſuppoſant, comme il eſt vrai, que la fréquence n'eſt point, pour ainſi dire, une affection du mouvement, ni par conſéquent du pouls, qu'on ne peut juger de la vîteſſe de chaque pulſation en particulier, ni la déterminer exactement, que par la plus grande fréquence des pulſations, ou, ſi l'on aime mieux, par leur répétition. Ainſi quand on demande ce que c'eſt que le pouls fébrile, on peut répondre proprement que c'eſt celui qui eſt vîte qui ſe trouve avec la fievre, & qui la dénote ; mais comme la fréquence, ou la répétition des pulſations tombe davantage ſous les ſens, & comprend la vîteſſe, c'eſt, ſelon moi, parler plus correctement que de dire que la fréquence du pouls eſt le ſigne pathognomonique de la fievre.

XXVII. C'est aussi le sentiment de beaucoup de Médecins Modernes du premier ordre, comme le prouvent les passages ci-dessus extraits. C'est ainsi que s'en explique Sylvius; *le seul signe qui appartienne à toutes les fievres, & à elles seules, & par conséquent leur signe pathognomonique est une fréquence de pouls plus grande que dans l'état naturel, & l'on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'où cette fréquence se rencontre, se trouve aussi la fievre, & au contraire. Car les Praticiens ne connoissent point d'autres signes qui appartiennent à toute espece de fievre. Tous les autres, quels qu'ils soient, ne dénotent point tant la fievre que son espece, ses degrés, & son tems* (a). Ettmuller est du même avis, comme le témoigne le passage suivant. *C'est avec raison que Sylvius regarde*

(a) *Hoc unicum febri omni soli & semper competens signum est, adeoque pathognomonicum, pulsus scilicet præter naturam frequentior, quo præsente febrem adesse, absente autem abesse, certo pronunciari queat. Nec enim aliud signum quod competat omni febri innotuit Practicis; reliqua enim omnia signa non tam febrem, quam febris speciem, gradus, & tempus indicant, aut demonstrant.* Sylvius. *Prax. Lib. II. pag.* 460.

la fréquence du pouls plus grande que la naturelle comme le signe pathognomonique de la fievre, soit dans sa Dissertation sur la nature des fievres, *ou dans sa* Pratique, *quelque chose que Deusingius lui oppose dans ses* recherches critiques contre Sylvius (*a*). Le célébre Praticien Hollandois Decker se range aussi de leur côté, quand il dit, *la fievre se trouve toujours, ou le pouls est plus fréquent que dans l'état naturel* (b). Enfin Schelhammer assure que la fréquence du pouls se trouve toujours dans toutes les especes de fievres, & qu'avec la chaleur elle en est le signe pathognomonique (*c*).

XXVIII. Il est cependant nécessaire d'avertir que bien qu'il y ait fréquence du pouls dans toute les fievres, on n'est pas en droit d'en con-

(a) *Pulsus naturaliter frequentior recte statuitur signum pathognomonicum febrium a Sylvio, tam in Dissertatione* de natura febrium, *quam in* Praxi; *quiquid in contrarium scribat Deusingius tractatu* Disquisitio anti-Sylviana. Ettmuller. *Prax. p. m.* 248.

(*b*) *Ubicumque pulsus præter naturam frequentior observatur, ibi febris est.* Deckerus. *in Not. ad Barbette. p.* 102.

(*c*) Schelhammer. *Tractat. de Pulf. p.* 27.

clurre qu'il y a fievre toutes les fois qu'il y a fréquence dans le pouls. Car dans l'examen que nous avons fait ci-dessus des causes de la fievre, nous avons fait voir que le mouvement naturel des arteres est plus fréquent dans les enfans, les hommes d'un tempérament cholérique, les exercices violens, le bain, l'usage intérieur des sudorifiques, & les passions de l'ame, après les accès d'épilepsie, & avoir bu du vin, quoiqu'alors il n'y ait point de fievre. C'est pourquoi une précaution nécessaire au Médecin pour éviter la surpise, est de s'informer, ou d'examiner avec attention, si cette fréquence du pouls n'est pas l'effet d'une cause externe, & s'il y a en même tems d'autres signes de fievre, comme frisson, & froid des extrêmités. Il faut encore remarquer, ce que peu de personnes ont observé avant moi, que dans toutes les fievres il y a non seulement fréquence, mais même résistence, & dureté dans l'artere plus grande que dans l'état naturel, parce qu'alors elle est plus tendue. En effet, il y a très-peu de fievres où le pouls ne soit plus dur

dur que dans l'état de ſanté, ſi l'on en excepte queques fievres ſudorifiques, vraiment malignes, en tête deſquelles nous mettrons la ſueur colliquative Angloiſe; fievres qui ſe connoiſſent à une ondulation du pouls, & une extrême abbattement des forces. Car la fievre, ſuivant notre explication raiſonnée, & démontrée, eſt une affection du ſyſtême des vaiſſeaux, & des nerfs, attaqués d'une eſpece de ſpaſme univerſel, qui non ſeulement s'étend aux parties nerveuſes, & muſculeuſes, mais aux vaiſſeaux artériels, & à leurs membranes, qui ſont tiſſues de fibres des deux eſpeces; & c'eſt de cette tenſion, cette contraction des parties, qui eſt l'eſſence propre de la fievre, que dépendent non ſeulement la tenſion, & la dureté du pouls, mais ſa fréquence, & les autres accidens de cette maladie; parce que tandis que les vaiſſeaux ſouffrent cette contraction ſpaſmodique qui reſſerre trop leurs extrêmités capillaires, leur retréciſſement eſt compenſé par la vélocité qu'acquerent les liqueurs, & le ſang s'échauffe par un broiement ré-

ciproque plus fort que dans l'état naturel ; or de la premiere cause vient la fréquence du pouls, & de la seconde la chaleur du corps.

XXIX. Mais pour faire connoître plus particulierement l'état du pouls dans les différentes especes de fievre, il faut commencer par remarquer qu'il differe beaucoup de lui-même suivant les différens tems des maladies fievreuses. Par exemple, dans le commencement de la fievre continue, ou des accès des intermittentes, il est ordinairement tendu, petit, & fréquent ; ensuite il augmente, & devient plus grand ; dans l'état, où la force du chaud, sa grandeur augmente encore, & il frappe avec violence ; enfin vers le déclin la tension, & la vîtesse diminuent, & les sécrétions, & les excrétions de la peau, c'est-à-dire, la transpiration ; & la sueur commencent à sortir. C'est au contraire une mauvaise marque dans les fievres continues, lorsque les jours critiques, c'est-à-dire, le sept, le neuf, & l'onze, le pouls devient petit & vîte, avec frisson, & refroidissement des extrêmités, ou vîte & fort, avec

une urine aqueuſe, & déliée ; parce que c'eſt une marque de l'augmentation des ſpaſmes dans les extrêmités, & du tranſport violent vers la tête, qui par rapport à ſa foibleſſe ne manquera pas d'être attaquée de phrénéſie. Mais c'eſt encore pis quand le pouls devient petit, fréquent, & foible. Car c'eſt la marque d'un extrême abbattement des forces, & que l'inflammation interne dégénere en ſphacele. Dans cet état ſi l'inégalité, & l'intermittence ſe mettent de la partie, le Malade eſt en danger de mort.

XXX. Dans le commencement de la fievre quarte le pouls eſt ordinairement petit, dur, fréquent, & inégal ; dans l'état de la fievre tierce, & la fievre ardente, il eſt fort. Dans la fievre ſynoque il eſt auſſi grand, & vîte ; tel eſt celui qui indique le plus la ſaignée. La pulſation des arteres eſt fréquente avant l'éruption des exanthemes de la petite vérole, & de la rougeole ; après l'éruption le pouls n'a plus ni tenſion, ni dureté ; mais dans le tems de la ſuppuration, lorſque la fievre ſécondaire commen-

ce, il redevient fréquent, enfin dans le déclin de cette fievre il reprend successivement son état naturel. Dans les fievres malignes, & pétéchiales, le pouls est fréquent, petit, & foible, mais en même tems serré, accidens ausquels se joint un grand abbattement des forces, mais si l'on y sent de la mollesse, & de l'ondulation, que les sueurs deviennent abondantes, & l'urine semblable à celle des personnes en santé, sans que les accidens s'appaisent, il prognostique la mort. Dans les fievres inflammatoires, & les maladies douloureuses, comme la péripneumonie, le pouls est ordinairement dur, & fréquent ; & quelquefois grand. Enfin dans les fievres catarrheuses, & dans les fievres lentes le pouls s'éleve sur le soir, & devient plus fréquent.

XXXI. Passant aux autres maladies, & à la disposition du pouls pendant leur cours, il faut observer qu'elle est très-différente d'elle-même dans celles qui attaquent la tête, comme la manie, la phrénésie, la mélancholie, où tantôt le pouls est vîte, puis plus lent, puis languissant,

enfin vigoureux, quelquefois inégal. Pour l'ordinaire dans ces maladies les arteres battent fortement dans l'intérieur de la tête, à cause de la grande quantité de sang qui y est amassée, & l'on y sent un tiraillement, & des pointillemens ; preuve certaine que l'état des membranes du cerveau, & des nerfs, contribue beaucoup au dérangement du mouvement du cœur, & des arteres, & à celui de la circulation. Dans les autres maladies de la tête, comme l'épilepsie, l'apopléxie, & l'hémiplégie, le pouls est ordinairement dur, & fréquent, & quelquefois grand, surtout lorsque le sujet est en même tems pléthorique. Au contraire lorsque le genre nerveux est relâché, & les forces abbattues, dans la léthargie, l'assoupissement, & la disposition à la syncope, il est mol, rare, & languissant ; & s'il devient si petit qu'il soit à peine sensible, & qu'en même tems le corps se couvre d'une sueur froide, l'expérience nous apprend que la maladie n'est pas éloignée d'un dénouement funeste. Lorsque la poitrine, & les parties vitales qu'elle renferme, sont

attaquées, le pouls eſt pour l'ordinaire fréquent, languiſſant, & inégal; comme on le trouve principalement dans la palpitation du cœur, & l'aſthme convulſif. L'intermittence même s'y joint communement, ſurtout ſi l'une, & l'autre a pour cauſe, & eſt entretenue par une concrétion polypeuſe dans le cœur, ou ſes vaiſſeaux.

XXXII. Lorſqu'une quantité ſurabondante de ſang fait effort pour ſortir, par exemple, par l'utérus, ou les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, le pouls eſt fréquent, petit, avec une eſpece de dureté, à cauſe des ſpaſmes qui repouſſent le ſang vers les parties vers leſquelles ſe fait l'effort; dans le tems de ſa ſortie, le pouls eſt plus fréquent, & devient plus grand. Le pouls eſt toujours fréquent, & dur dans les maladies ſpaſmodiques, & les affections hypochondriaques, & hyſtériques, les douleurs du colon, & celles du calcul, ainſi que dans tous les autres ſpaſmes qui attaquent la tête, & autres parties extérieures; lorſqu'il commence à mollir, & qu'il devient plus grand, c'eſt un ſigne que les ſpaſmes

des parties nerveuses s'appaisent, & que le sang va reprendre son cours naturel. Dans le flux de ventre dysentérique le pouls est ordinairement fréquent, & petit; mais il est grand, & fréquent, lorsque la fievre s'y complique. Dans la grosse vérole, le scorbut, la cachéxie, l'hydropisie, le pouls est languissant, & foible.

XXXIII. Voilà en peu de mots les remarques d'un très-grand usage que j'avois à faire sur le pouls, & la maniere d'asseoir un jugement sur son état. Cependant comme on peut appliquer à cette doctrine ce que Celse dit en général de la Médecine, qu'il y a une infinité de choses qu'on ne peut ni dire, ni écrire, il est bon d'avertir ceux qui doivent pratiquer la Médecine qu'ils doivent s'attacher de bonne heure à apprendre à connoître le pouls avec le secours de l'expérience, & à en distinguer les différentes especes. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que nos Praticiens, appellés auprès des Malades, le touchent si négligemment, qu'à peine sentent-ils deux, ou trois pulsations de l'artere, pendant que ce n'est souvent

qu'après la dixiéme qu'on s'apperçoit de l'inégalité, ou de l'intermission, surtout lorsqu'un sang inégal passe par le cœur. Il ne suffit point aussi de toucher le pouls d'un seul bras; il faut le faire aux deux, & même au col, & aux tempes; parce que l'expérience fait connoître que les pouls des deux bras ne sont pas toujours les mêmes, & qu'il est quelquefois plus aisé de sentir l'un que l'autre. Et comme il est également interressant de connoître exactement le nombre, & la vîtesse des pulsations, on peut tirer un grand secours d'une montre à secondes, qui sert à faire connoître exactement le nombre, & la justesse, des pulsations.



CHAPITRE XIII.

De la maniere de juger du ſang ſorti des veines, & d'en tirer des prognoſtics.

SOMMAIRE.

I. *La Médecine demande du jugement ; & ſurtout la Semeïotique.* II. *On tire un prognoſtic excellent de l'état de la circulation,* III. *En examinant le pouls, & le ſang. Cependant le dernier eſt peu ſur ;* IV. *Car on ne ſait encore ce que c'eſt que le bon ſang.* V. *Le ſang paroît ſouvent mauvais dans les perſonnes ſaines, & au contraire.* VI. *Il devient nuiſible, quand il s'extravaſe, ou s'arrête.* VII. *Beaucoup de maladies arrivent ſans vice du ſang.* VIII. *Son inſpection, & ſon examen ſont cependant utiles.* IX. *Le ſang trop vermeil eſt vicieux.* X. *Ce qu'indique un ſang trop ſereux ; celui dont la ſéroſité eſt jaune, livide, boueuſe, celui qui ne ſe caille pas.* XI. *Examen du ſang par le poids, & par l'évaporation.* XII. *Autre procedé, en feſant couler le ſang en partie dans une palette, & en partie dans l'eau.* XIII. *Le ſang qui ſort par les ſcarifications eſt ſemblable à celui qui*

ſort par la ſaignée, & ſon épaiſſeur ne fait point obſtacle à ſa ſortie. XV. *Concluſion.*

I. IL n'y a guéres de ſcience qui demande autant de jugement que celle de la Médecine; de ſorte qu'on peut dire que toutes les fonctions du Médecin ſe réduiſent à bien juger. Il eſt en effet beſoin d'un jugement bien ſain pour connoître intimement la nature d'un corps Malade, pour parvenir à la connoiſſance du caractere d'une maladie, de ſes cauſes, de ſes progrès, de ſon cours, & de ſon événement, pour trouver les remedes propres à la combattre, & les appliquer dans le tems, & l'ordre convenables, enfin pour décider de ce qu'il eſt à propos de faire pour conſerver la ſanté, & éloigner les différentes maladies, ſuivant les différens tempéramens, & pour juger des choſes ſalutaires, & nuiſibles. Ainſi plus le Médecin a le jugement délicat, meilleur on le doit croire. Mais il n'y a pas de partie de la Médecine qui demande autant de prudence, & de circonſpection, autant

de combinaiſons de toutes les circonſtances, une auſſi mure délibération, ſi le Médecin eſt jaloux de ſon honneur, & de ſa réputation, que la Semeïotique, ou cette partie de la Médecine qui s'attache à diſtinguer les maladies, & à prédire leur cours, & leur événement.

II. Comme donc toutes les connoiſſances anticipées, & les prédictions, ſont appuiées ſur certains ſignes, & indices, les prognoſtics Médicinaux ſont ſujets aux mêmes loix. La plus certaine, & la meilleure maniere de former un prognoſtic juſte, & fidele, eſt de l'appuier ſur la connoiſſance de ce dont dépend la vie, & l'intégrité de toutes les fonctions du corps. Or tout le monde convient que le mouvement vital progreſſif, & circulaire que la contraction des ſolides donne au ſang, & aux liqueurs, eſt le principe, & la baſe, de la Seméïotique, comme de toute la Médecine. D'où l'on doit conclurre d'abord, & c'eſt une conſéquence toute naturelle, qu'il eſt extrêmement néceſſaire que le Médecin connoiſſe exactement le pouls, & les indica-

tions qu'on en peut raiſonnablement tirer. C'eſt ce qui a fait le ſujet du Chapitre précédent.

III. Et comme le ſang eſt la principale humeur du corps, & celle de qui dépend la vie, ou la conſervation de notre corps dans l'état convenable pour qu'il faſſe toutes ſes fonctions; que c'eſt de lui, ſi l'on en croit Hippocrate, que depend la prudence; & que l'ame ne peut rien ſans lui; après avoir examiné le pouls, ou l'état du mouvement du ſang dans le cœur, & les arteres, il ſe préſente tout naturellement une queſtion à diſcuter; peut-on par l'inſpection, & l'examen du ſang connoître l'état naturel, & contre nature du corps, & découvrir les remedes qui peuvent lui être avantageux, ou contraires? Il paroît que le commun des hommes tient pour l'affirmative. Car le premier ſoin des Malades, & de ceux qui s'y intereſſent, eſt de demander au Médecin, & au Chirurgien, un jugement ſur l'état de la maladie, fondé ſur l'inſpection du ſang qu'on a tiré de la veine. Il y a même des Médecins qui croient que ce moien les met en

état de deviner une infinité de choſes merveilleuſes, comme le genre de maladie ; ſa cauſe, & ſes remedes. Mais bien que je n'entende pas rejetter, ou approuver en tout, cette doctrine, il faut cependant convenir qu'elle eſt ſujette à de grandes difficultés, & à de grandes erreurs.

IV. Car les Médecins ne ſont pas encore d'accord ſur ce qui fait le bon ſang. Les uns veulent que celui qui eſt délié, fluide, & vermeil, ſoit le meilleur ; d'autres celui qui, après ſa ſortie, ſe coagule en une gelée rouge ; d'autres enfin demandent qu'il dépoſe au fond de la palette un coagulum épais, & qu'il ſurnage une médiocre quantité de ſéroſité. Mais quel que ſoit le meilleur ſang, il eſt toujours certain que cette liqueur vitale eſt différente d'elle-même à raiſon de l'âge, du régime, des nourritures qu'on prend, des païs, des ſaiſons, même dans l'état de ſanté ; d'où il ſuit qu'on ne peut faire une regle générale. Il n'y a point auſſi de Médecin habile qui diſconvienne que les corps remplis d'un ſang rouge, vermeil, & gélatineux, tel que l'ont les

hommes d'un tempérament ſanguin, ne ſoient ſouvent attaqués de maladies, & même de graves maladies; & ce principe ſera encore moins nié par ceux qui regardent l'abondance du ſang comme la cauſe la plus commune des maladies.

V. L'expérience conſultée avec ſoin nous apprend encore qu'on ſe porte fort bien avec un ſang qui paroît très-mauvais à l'œil, & qu'on tire d'un corps très-malade du ſang qui paroît très-bon. Il y a ſur ce ſujet un paſſage très-remarquable dans les Ephémérides de Baillou. *On a ſouvent tiré*, dit-il, *de très-mauvais ſang à des Malades, après la mort de qui on a trouvé les parties ſaines, & entieres; on en a tiré de beau à d'autres qui avoient les poumons, & les viſceres corrompus. Les plus belles femmes l'ont preſque toujours mauvais* (a). Maurice Hoffmann certifie la même choſe dans ſes Inſtitutions Médici-

(a) *Plurimis impurus ſanguis detractus, quibus mortuis & ſectis partes integræ deprehenſa; aliis purus, quibus viſcera & pulmones putres ſunt inventi; & formoſiſſimis mulieribus ſemper fere impurus detrahitur.* Ballonius. *Ephemerid. Obſerv.* II. *p.* 91.

nales. *Le mauvais ſang*, ce ſont ſes paroles, *prolonge quelquefois plus la vie que le bon, & il y a des corps où le ſang qui paroît très-bien conditionné, eſt pourtant très-mauvais* (a). J'ai ſouvent remarqué dans des ſcorbutiques, & des hectiques, que le ſang qu'on leur tiroit étoit fluide, & d'un rouge vermeil, & que celui qu'on tiroit à des perſonnes ſaines, & vigoureuſes, étoit épais, collant, noir, & aiſé à coaguler. Les Habitans de Weſtphalie qui ſe nourriſſent de viandes durcies, & ſalées, & de pain bis, ne reſſentent aucune incommodité, & encore moins de maladie, de l'épaiſſeur extrême de leur ſang, épaiſſeur ſi conſidérable que ſouvent, en ſe refroidiſſant, il rejette ſur ſa ſurface une ſéroſité qui ſe congele comme de la colle, avec des veines de diverſes couleurs. J'ai auſſi trouvé à des apoplectiques, des paralytiques, & dans des maladies convulſives, & ſpaſmodiques, du ſang qui paroiſſoit

(a) *Impurus ſanguis ſæpe præ puro vitam diutius promovet, & in quibuſdam corporibus optimus ad ſenſum peſſimus eſt.* Maurit. Hoffmann. *Inſtitut. Diſſert. VII.*

très-bon à raiſon de ſa conſiſtence ;
& de ſa couleur. J'ai vû même ſortir
de l'ouverture de quelques arteres
qui s'étoient rompues dans un carci-
nome virulent, un ſang fluide, &
vermeil, qui n'avoit à l'extérieur preſ-
que aucune marque de défectuoſité.

VI. Un jugement porté ſur la ſeule
inſpection du ſang eſt donc infidele,
& ſujet à erreur ; & c'eſt ſans doute
par cette raiſon que les fondateurs de
la Médecine, Hippocrate, & Ga-
lien, qui tous deux ont regardé le
ſang comme le tréſor de la vie, ont
dit fort peu de choſe de ſon inſpec-
tion. En effet le ſang, quelque vi-
cieux qu'on le ſuppoſe, ne cauſe pas
aiſément du déſordre, tant qu'il par-
court ſans peine, & avec vîteſſe, tous
les vaiſſeaux du corps ; & lorſque le
mieux conditionné ſe rallentit dans
ſon cours, s'arrête fixement, ou s'é-
panche hors de ſes vaiſſeaux, il de-
vient une cauſe non ſeulement de ma-
ladie, mais même de mort. Car quand
on eſt bien au fait de la génération
des maladies, & de leurs ſymptô-
mes, on s'apperçoit aiſément que leur
cauſe eſt moins la mauvaiſe tempéra-

ture des fluides, que le vice des solides, & surtout celui de la partie où est le siege de la maladie, & du mouvement. Le sang le mieux conconditionné ne peut s'échapper de ses vaisseaux sans se corrompre, & causer des accidens funestes. Dans lecerveau il produit l'apopléxie, la fievre, les convulsions épileptiques, & à raison de la correspondance des parties, dans le ventricule le vomissement; épanché en assez grande quantité dans la cavité de la poitrine, ou du bas ventre, il cause une corruption fœtide, & mortelle. Quand il ne feroit que s'arrêter, il deviendroit nuisible. S'il forme une stagnation notable dans les membranes du cerveau, il produit la phrénésie, & dans celles de l'estomac, & des intestins, une sphacelation funeste, promptement suivie de la mort. Lorsque quelques-unes de ses parties se caillent, & s'arrêtent, dans les ventricules du cœur, & les grands vaisseaux, il produit une syncope, ou bien une mort subite. Quand il s'arrête fixement dans la substance des muscles, & qu'il est totalement privé de son mouvement progressif,

il forme un ſphacele, ou une putréfaction mortelle.

VII. Perſonne ne peut ignorer, à ce que je crois, que l'engorgement, l'obſtruction, ou l'endurciſſement des viſceres, cauſés par le ſang, ou la ſéroſité, produit des affections chroniques très-fâcheuſes, comme la cachéxie, l'hydropiſie, l'hectique, quoique ſouvent le ſang tiré de la veine ne paroiſſe point défectueux. On ſait auſſi que comme une petite quantité de poiſon eſt en état de donner promptement la mort à une perſonne ſaine; le ferment peſtilentiel, ou celui des autres maladies contagieuſes, ou le reflux de la matiere qui produit la goute, & la galle, tuent les hommes, en les livrant à des ſpaſmes meurtriers, ſans que le ſang ſoit corrompu. Et même quoiqu'il ſoit ordinaire à beaucoup de Médecins de notre âge de s'en prendre à l'épaiſſeur du ſang dans les maladies chroniques ſpaſmodiques, connues ſous le nom d'hyſterique, & d'hypochondriaque, des expériences réïterées nous apprennent pourtant qu'on tire de la veine de ceux qui en ſont attaqués, un ſang

bon, & louable, tant en consistence, qu'en couleur. Car les spasmes, tant les universels, comme les fébriles, que les particuliers, ou ceux qui n'attaquent que certaines parties, causent les accidens les plus terribles; mais ils sont moins produits par l'épaisseur, & la densité du sang, que par sa quantité, sa trop grande raréfaction, ou l'acrimonie subtile qu'il renferme.

VIII. Cependant bien qu'on ne puisse tirer de l'inspection du sang que des prognostics trompeurs, & infideles, & que beaucoup de maladies ne viennent pas de lui, cette inspection, & un examen peu exact, ne sont pas tout-à-fait inutiles, ne fut-ce que pour abréger les maladies; car la saignée fait plûtôt cet effet, qu'elle ne les guérit. J'ai toujours beaucoup aimé le passage suivant tiré de Celse. *Il faut*, dit-il, *examiner avec attention le sang quand il sort de la veine, quant à sa couleur, & sa disposition. Car s'il est épais, & noir, il est vitieux, & la saignée est avantageuse; s'il est rouge, & vermeil, il est bien conditionné, & par conséquent la saignée est nuisible, plûtôt qu'a-*

vantageuse ; il faut donc fermer sur le champ l'ouverture de la veine (a). Ce respectable Auteur juge donc bon le sang délié, & vermeil, & mauvais celui qui est épais, & noir. Quoique ce principe ne soit pas absolument général, il est cependant d'un grand usage dans l'administration de la saignée. Car un sang épais, noir, & qui se coagule aisément, tel que celui dont parle Celse, a beaucoup de peine à passer par les vaisseaux capillaires, & autres petits vaisseaux des parties ; il s'y arrête aisément, & forme des obstructions qui sont des sources fécondes de passions chroniques ; ou lorsqu'une agitation violente du corps, ou de l'ame, un froid vif, ou même des contractions douloureuses, & spasmodiques des parties internes, le forcent d'entrer avec impétuosité dans les plus petits vaisseaux, que la nature n'a pas destinés à recevoir du

(a) *E vena sanguis cum erumpit, colorem ejus habitumque oportet attendere. Nam si is crassus & niger est, vitiosus est, ideoque utiliter effunditur ; si rubet, & pellucet, integer est, eaque missio sanguinis adeo non prodest, ut ea noceat ; protinus que est supprimendus.* Cels. *Lib. II. cap.* 10.

ſang, mais une liqueur déliée connue ſous le no m de lymphe, il s'y arrête fixement, & produit des inflammations graves, & funeſtes. C'eſt auſſi ce que nous apprenons journellement à l'école de l'expérience ; puiſque dans la vraie pleuréſie, & la péripneumonie, il ſurnage preſque toujours ſur le ſang ſorti de la veine, une ſéroſité viſqueuſe, & tenace, comme de la colle. C'eſt donc une pratique très-ſalutaire, quand on trouve un ſang ainſi diſpoſé, de le faire ſortir, tant pour prévenir de plus grands maux, qu'afin que celui qui reſte puiſſe plus aiſément être broié, pouſſé, & diviſé, & ſubtiliſé, avec le ſecours des alcalis, des volatils, des délaians, des aqueux, & des eaux Médicinales.

IX. Il ne faut cependant pas conclurre de ce que nous venons de dire, qu'un ſang trop diviſé, trop vermeil, & trop éclattant, annonce toujours un bon état de cette liqueur. C'eſt le contraire, ſurtout lorſqu'il n'y a point de ſéroſité, & qu'il ne ſe trouve point au fond de coagulum d'un rouge brun. Car cette couleur ne vient que de la grande abondance des ſels alkalis

qu'il renferme, comme il arrive dans les gouteux, & les ſcorbutiques ; ou du mouvement inteſtin trop grand, comme dans les fievres lentes, & hectiques ; où de la trop grande quantité de parties ſulphureuſes, comme il arrive par le trop grand uſage des aromates, & du vin, ſurtout lorſque les Malades ſont d'un tempérament cholérique. Quelquefois le ſang ſort de la veine délié, & vermeil, parce que les viſceres, ſurtout les ſanguins, ſont gorgés du plus épais ; quelquefois à l'occaſion des mouvemens ſpaſmodiques des parties internes, comme je l'ai ſouvent remarqué dans ces ſortes de mouvemens ſpaſmodiques, & convulſifs. Dans cette diſpoſition du ſang, quant à la conſiſtence, & la couleur, la ſaignée eſt moins indiquée, que les remedes propres à corriger ſa mauvaiſe qualité, comme ſont les gélatineux, les mucilagineux, les nourriſſans, ceux qui ſont propres à corriger l'acrimonie tenace, ſaline, & ſuſphureuſe des liqueurs, ou les acides legers, les remedes propres à amortir la chaleur, & les ſédatifs. L'obſervation de Paullini, rapportée

dans les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature, mérite de trouver place ici (*a*). Il parle d'un jeune homme attaqué de fievre maligne, dont le ſang tiré par la ſaignée étoit de la couleur la plus vermeille, mais entierement ſec, qui mourut de cette maladie. Nous avons ſouvent remarqué que des mouvemens, & accès épileptiques, & d'autres maladies ſpaſmodiques avoient été aigries par l'évacuation d'un ſang de même nature; ce qui juſtifie le précepte de Celſe, qu'il faut rarement tirer, ſurtout avec abondance, un ſang conditionné de cette maniere.

X. C'eſt à bon droit qu'on peut regarder comme vicieux le ſang qui eſt trop abreuvé de ſéroſité, & qui ne renferme qu'une petite portion de partie rouge. C'eſt en effet la marque que la ſanguification eſt dérangée, & que la tranſpiration, & la ſécrétion de l'urine ſont diminuées, un ſang de cette nature menace de cachéxie, & de tumeurs œdémateuſes, & hydropiques. Lorſque la couleur de la

(*a*) Paullini. *Miſcell. Nat. Curioſ. Decad. II. Ann. VI. Obſerv.* 64.

sérosité est d'un jaune foncé, & qu'elle teint les linges qu'on y trempe, c'est une marque que les recremens bilieux ne se séparent pas suffisament de la masse du sang, ou qu'ils sont repompés par les vaisseaux lymphatiques, à cause de l'obstruction des vaisseaux biliaires. Dans le scorbut, la galle, la cachéxie, & la suppression du flux menstruel, la sérosité est ordinairement marbrée, de couleur livide, & bleue, plus, ou moins trouble, & blanchâtre, ou couverte d'une coëfne épaisse, laiteuse, & blanchâtre, & dans le coagulum qui se précipite, on voit des caillots, & une couleur noire mêlangée de brun. Lorsqu'on saigne dans la grosse vérole, & le scorbut au dernier degré, il surnage communement beaucoup de sérosité, qui est boueuse, & trouble. Dans les fievres ardentes le sang lâche beaucoup de sérosité, & comme je l'ai souvent remarqué, sa couleur est vermeille avec beaucoup d'écume. Dans les petites véroles, rougeoles, fievres aigues, & continues, le sang paroît très-fluide, & ne se coagule pas, parce que le mouvement intestin violent, & chaud qu'il

qu'il a dans ces maladies, diſſipe toute ſa partie gélatineuſe, & alcaliſe preſque tout ſon principe ſalin; ce qui empêche entierement ſa coagulation. Une Obſervation de Wepfer confirme cette vérité. Il rapporte qu'il a trouvé le ſang entierement fluide, & ſans être caillé, dans les ventricules du cœur, & les grands vaiſſeaux de perſonnes mortes de fievre continue (*a*).

XI. Voilà les principales diſpoſitions du ſang qu'on peut connoître raiſonnablement par ſon inſpection. Il ne faut pas cependant regarder toutes ces Obſervations comme des principes généraux. Car les circonſtances, & les tempéramens y apportent des changemens eſſentiels. Je crois qu'on ne trouvera pas hors d'œuvre quelques réfléxions ſur la maniere d'examiner le ſang humain. On peut faire cet examen ſuivant différentes méthodes. D'abord on peut connoître ſa peſanteur ſpécifique par ſa comparaiſon avec l'eau ſimple. C'eſt ce que je fais avec un inſtrument ſtatique

(*a*) Wepfer. *Hiſtor. Apoplect. Hiſt. XVI. in Schol.*

que j'ai imaginé pour peser l'urine, le lait, les sources salées, & médicinales. Fesant entrer cet instrument dans du sang reçu dans un vaisseau de verre oblong, on voit qu'une livre de cette liqueur pese une once & demie plus qu'un même volume d'eau de pluie. Une autre maniere d'examiner le sang, est de chercher la proportion entre ses parties solides, & fluides ; ce qui se fait en l'évaporant doucement jusqu'à ce qu'il soit sec, & réduit en poudre. Nous avons déja remarqué qu'il y a dans le sang d'une personne saine trois parties de substance fluide contre une de solide.

XII. Je me sers communement d'un autre procedé lorsque je veux examiner le sang. Soit qu'on le tire du pied, ou du bras, j'en fait couler une partie dans une palette, & une autre dans l'eau. Celui qui est dans la palette sert à faire connoître la quantité de sérosité, & de la partie coagulable du sang ; on peut même en examiner la nature en y mêlant différentes liqueurs chimiques. Au dernier cas on voit combien promptement il se coagule par le mêlange

des esprits acides, comme de l'esprit de nitre, ou de vitriol, quelle consistence lui donne une forte décoction de l'écorce de quinquina. On voit aussi que les liqueurs alkalines fixes, & volatiles, lui donnent de la fluidité, & augmentent beaucoup sa couleur vermeille, & que le mêlange de l'eau forte teint la sérosité d'une couleur laiteuse, & la partie rouge d'une couleur grise. J'ai souvent éprouvé ce que fait au sang le mêlange d'une solution de nitre, ou de sel réduit en poudre; & j'ai toujours trouvé qu'il le rendoit plus fluide, & plus vermeil; de sorte qu'on ne peut assez s'étonner du paradoxe avancé dans les écrits de Médecins très-célébres, qui font les plus magnifiques éloges de la vertu du nitre dans les maladies, que le nitre épaissit, & coagule, le sang.

XIII. La partie du sang que j'ai fait tirer dans l'eau, sert à faire connoître les différentes substances dont le sang, & la sérosité sont composés. Car la partie sulphureuse, d'où dépend la couleur, rougit l'eau, & de la plus, ou moins grande force de cette teinture, on peut juger de la

quantité de souffres plus, ou moins épais. Il faut cependant remarquer que plus long-tems l'eau teinte de sang reste exposée à l'air libre, plus sa couleur devient brune, & foncée. On voit encore par ce moien les parties nourricieres chyleuses, qui se précipitent ordinairement au fond, où on les trouve en maniere de flocons, & souvent une si grande quantité de matiere gélatineuse, qu'on peut la prendre à la main. C'est ce que j'ai souvent remarqué dans le sang des pléthoriques d'un tempérament sanguin, surtout dans les personnes du sexe qui ont l'habitude du corps spongieuse; auquel cas l'exercice, la frugalité, & la sobriété, surtout au souper, leur font grand bien. On peut aussi voir par ce moien si le sang est fibreux, c'est-à-dire, s'il est rempli de beaucoup de filets, & comme de fibres charnues, qui se rassemblent, & nâgent éparses sur la surperficie. J'ai souvent vû ce sang fibreux dans l'épilepsie, la palpitation de cœur, & la difficulté de respirer accompagnée d'inquiétudes, & c'est un signe certain d'un polype présent, ou qui ne tar-

dera pas à se former. Pour corriger ce sang, & prévenir ses mauvais effets, j'ai souvent emploié avec beaucoup de succès les Eaux de Selter prises en grande quantité ; & ce succès est dû à celle du sel alkali pur qu'elles contiennent. J'interdisois en même tems toute boisson froide, spiritueuse, épaisse, & acide, & ordonnois beaucoup de boisson délaiante, avec le mouvement, & l'exercice du corps.

XIV. Avant que de finir nos remarques sur le sang tiré des veines, je combattrai une erreur très-répandue, c'est que celui qu'on tire par les scarifications est plus délié, & plus fluide, que celui qui sort par l'ouverture des veines du bras, ou du pied. J'ai souvent consulté l'expérience sur cette question, & j'ai toujours trouvé qu'en fesant évaporer le sang tiré par les scarifications, il s'en exhaloit les trois quarts, & il restoit un quart de parties solides, qui est la même proportion qu'on trouve dans le sang tiré par l'ouverture de la veine. Il faut cependant observer qu'il ne faut pas boire le sang, ou essuier la ven-

touſe, avec une éponge mouillée, qui mêleroit indubitablement de l'eau au ſang. Cette expérience n'a rien que de très-conforme à la raiſon. Car puiſque c'eſt le même ſang qui coule dans les grands, & petits vaiſſeaux, en ouvrant les petits vaiſſeaux de la peau, il doit ſortir le même que celui qui ſortiroit par l'ouverture des grands. C'eſt encore une erreur groſſiére, & que les Chirurgiens autoriſent pour cacher leur maladreſſe, de dire lorſque le ſang a de la peine à ſortir par l'inciſion qu'ils font à la veine, que c'eſt ſon épaiſſeur qui en eſt cauſe; comme ſi ce ſang ne paſſe pas par une infinité de vaiſſeaux du plus petit calibre dont tout le corps eſt parſemé! & quoi qu'on ne puiſſe nier que le reſſerrement que la terreur cauſe à la peau, ſurtout à celle des pieds, ne puiſſe en quelque ſorte l'empêcher de couler, lorſque la peau ſe relâche, le ſang coule abondamment; ce qui n'arrive pas lorſque l'opération à été mal faite.

XV. Voilà tout ce que je puis dire ſur le jugement qu'on peut porter ſur l'inſpection du ſang. Mais bien que je

me sois peu étendu sur ce sujet, comme je ne parle pas suivant des fictions spécieuses, que je déteste surtout en fait de Médecine, mais suivant ce que l'expérience consultée avec attention, & très-souvent, m'a appris, je suis sur que ceux qui exercent la profession avec jugement, & habileté, peuvent se servir très-utilement de mes Observations. Mais ce qui me cause un dégoût mortel, c'est de voir des ouvrages honorés du nom de traites de pratique, ou de Semeïotique, remplis de dogmes, que l'expérience désavoue, que la vérité contredit, & qui sont les fruits d'une imagination échauffée, ou tout au moins n'ont d'autres fondemens que de vaines possibilités; comme si l'on pouvoit connoître toutes les maladies par la seule inspection du sang, & tirer delà toutes les indications curatives!

CHAPITRE XIV.

De la maniere de bien juger des maladies par l'inspection de l'urine, & des autres excrémens.

SOMMAIRE.

I. *Les excrémens fournissent des indications au Médecin*, II. *Et surtout l'urine.* III. *L'excrétion de l'urine est plus abondante que toutes les autres ensemble.* IV. *Expériences de l'Auteur.* V. *Ces expériences sont sujettes à des variétés.* VI. *Quantité de matiere solide dans l'urine découverte par le poids, & par l'évaporation.* VII. *Expériences faites sur le résidu après l'évaporation.* VIII. *L'urine contient de l'eau, & du sel,* IX. *De l'huile, & de la terre.* X. *Cause de la couleur de l'urine.* XI. *L'urine des quadrupedes differe de celle des hommes.* XII. *Prognostics de l'urine tenue, & aqueuse.* XIII. *Ce qu'elle présage dans les fievres. Elle est l'effet des spasmes,* XIV. *Et d'autres causes.* XV. *Causes des*

des urines rousses qui n'ont point de sédiment. XVI. *Ce qu'indique le sédiment.* XVII. *Point de sediment est un mauvais signe*, XVIII. *Et pourquoi.* XIX. *Les urines s'épaississent dans le déclin des fievres catarrheuses. C'est un mauvais signe quand elles sont long-tems épaisses.* XX. *Il y a des urines épaisses sans fievre; dans les scorbutiques;* XXI. *L'ictere jaune, & noir, la vieillesse.* XXII. *Ce qu'indiquent les urines huileuses.* XXIII. *Urines tartareuses; sabloneuses; cristallines; sanglantes; purulentes, visqueuses, &c.* XXIV. *Etat de l'urine dans la gonorrhée, la galle de la vessie, la strangurie, le pissement de sang.* XXV. *Utilité de l'inspection des urines en Pathologie*, XXVI. *Et dans la Thérapeutique.* XXVII. *Il faut aussi examiner la sueur, pour en tirer des signes.* XXVIII. *Différence entre la transpiration, & la sueur.* XXIX. *La matiere de la sueur est de nature sulphureuse, comme l'odeur, & la couleur le prouvent.* XXX. *La sueur est différente suivant les parties dont elle découle.* XXXI. *La cause de la sueur est le mouvement du sang*, XXXII. *Et une disposition lâche de la peau.* XXXIII.

Quelles sont les sueurs de bon augure. XXXIV. *Quelles sont les mauvaises sueurs.* XXXV. *Il n'y a point de sueur dans l'accès, mais beaucoup dans le déclin. Il y en a souvent trop,* XXXVI. *Surtout dans le pourpre, les fievres malignes, chez les hectiques, les scorbutiques.* XXXVII. *Comment on tarit ces sueurs excessives.* XXXVIII. *L'excrétion intestinale est nécessaire à la conservation du corps.* XXXIX. *Elle peut cependant se supprimer pendant quelque tems sans accident.* XL. *On a donc raison de la consulter pour porter un jugement.* XLI. *La blancheur des excrémens marque le deffaut de bile.* XLII. *La couleur brune, & brun foncé, marque l'abondance de la bile.* XLIII. *La verdeur des excrémens vient aussi de la bile.* XLIV. *Ce qui produit la mauvaise odeur des excrémens.* XLV. *Ce qu'indiquent les excrémens mucilagineux.* XLVI. *D'où viennent les déjections liquides, & abondantes, & celles qui sont trop dures,* XLVII. *Les excrémens sanglans, & noirs.* XLVIII. *L'excrétion intestinale fait connoître l'état du mouvement péristaltique des intestins.* XLIX. *En général la paresse du ventre est*

mauvaise. Il en est de même du trop grand relâchement, & du déréglement de l'excrétion intestinale. L. *Quel est l'état de cette excrétion dans les maladies de la tête, & autres maladies spasmodiques.* LI. *Quel état de l'excrétion intestinale est bon, ou mauvais dans les fievres.* LII. *Comment il faut exciter l'excrétion intestinale dans les maladies chroniques, & les fievres, & l'arrêter quand elle est trop grande.*

I. PUisque la conservation de notre corps, & l'intégrité de ses fonctions, ne dépendent seulement pas de la continuité de la circulation du sang, mais en grande partie du bon état des excrétions, le Médecin ne doit pas se borner à la connoissance du pouls, qui fait connoître l'état de la circulation, & à l'inspection, ou même l'examen recherché, du sang qu'on a tiré des veines, il doit également avoir attention aux matieres qui sortent tous les jours, & qui s'évacuent, par les différens organes excrétoires, pour en tirer des signes, & des indications, de l'état naturel, & de santé, & de celui contre nature, ou maladif, &

pour asseoir sur ces signes son jugement, & ses prognostics.

II. Mais bien qu'il sorte beaucoup de matieres différentes, dont le séjour dans le corps seroit nuisible à la santé, il n'y en a cependant point qui tombe plus sous les sens, & qu'on puisse examiner, & toucher plus aisément, que l'urine. C'est ce qui fait que les plus anciens Auteurs qui ont écrit sur la Médecine, je veux dire Hippocrate, & Galien, se sont si fort étendus sur cette matiere, & qu'il n'y a point de partie de la Semeïotique qu'ils aient traitée plus au long que celle qui a pour objet les signes prognostics qu'on peut tirer de l'urine, soit qu'il s'agisse de prédire le recouvrement de la santé, ou le danger qui la menace. Il y a plus : il est non seulement vrai de dire du peuple, mais de plusieurs habiles gens, qu'ils croient fermement que la seule inspection de l'urine suffit pour faire connoître certainement l'état intime de tout le corps, & de ses parties en particulier, & leur intégrité, ou leurs vices; erreur dont plusieurs Charlatans ignorans, & avides, qui s'honorent du titre de Mé-

decins, ſavent encore aujourd'hui tirer parti pour tromper le vulgaire ignorant, & incapable de juger ſainement des choſes. Comme donc il y a dans les écrits des Médecins, tant Anciens que Modernes, une infinité de choſes peu conformes à la vérité, & à l'expérience, deſtituées de raiſon, & de fondement, qui ſont inconcevables, & inexpliquables, & que d'ailleurs il en manque bien d'autres néceſſaires pour pouvoir connoître l'urine dans l'état de ſanté, & celui de maladie; j'ai cru travailler utilement pour le Public, en approfondiſſant un ſujet ſi néceſſaire à ſavoir, en rédigeant la Théorie des urines dans un meilleur ordre, en la ſoumettant au raiſonnement, & la débarraſſant de toute confuſion, & obſcurité, & par ce moien en la rendant plus intelligible, & plus aiſée à expliquer.

III. Mais avant que de creuſer la nature, & la diſpoſition contre nature, de l'urine dans l'état de maladie, il eſt dans l'ordre d'examiner exactement l'eſſence, les principes, l'origine, & la quantité, de l'urine

que rendent les personnes en santé. On saura donc d'abord que l'expérience nous apprend que l'origine, & la matiere de cette liqueur est la boisson. Car plus on boit, plus on urine. Une seconde remarque qui mérite d'être faite, c'est que cette excrétion dans nos païs surpasse toutes les autres, c'est-à-dire, celle qui se fait par les pores de la peau, les gros intestins, & autres parties. Car bien qu'on pense communement, en conséquence des calculs, & du sentiment de Sanctorius, que la matiere qui sort continuellement par le couloir de la peau surpasse en quantité celle de toutes les autres excrétions, & que je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi dans l'Italie, & d'autres païs chauds, j'ai trouvé par un examen exact que j'ai fait, qu'il n'en est pas de même dans nos païs septentrionaux, & froids; & ma remarque est conforme à celle de Keill, qui a fait pour ce sujet nombre d'expériences, dont il résulte que l'urine pendant un jour, ou dans l'espace de vingt-quatre heures, monte à deux livres, & près de six onces; que la transpiration dans le même

tems n'eſt que de trente & une onces, & que le poids des excrémens groſſiers n'eſt dans le même eſpace de tems que d'environ cinq onces.

IV. J'ai voulu m'inſtruire par moi-même de la vérité. Pour y parvenir j'ai fait des expériences ſur moi. En voici le réſultat fidele, qui, je crois, ne ſera point inutile au Lecteur. Je n'ai pris pendant quinze jours aucun aliment ſolide, ou liquide, que je n'aie peſé. J'en ai fait de même de l'urine que j'ai rendu. Voici le détail de ma vie pendant ce tems. Je buvois chaque jour deux meſures de bierre légere, qui peſoient au moins quatre livres poids de marc, dont chaque livre, au rapport de mon hydrometre, renfermoit cinq gros & demi de matiere ſolide. Je prenois le matin cinq taſſes de caffé, dont chacune peſoit deux onces, ce qui fait dix onces pour le tout. Le bouillon que je prenois au dîner, & au ſouper montoit aux environs de dix onces; ajoutés au dîner cinq onces de vin de Hongrie, & environ ſix onces de liquides mêlés avec les alimens ſolides qu'on me ſervoit, il s'enſuit que je

prenois chaque jour au moins six livres de liqueurs. Rarement les alimens solides, comme le pain, la viande, les ragouts, excédoient une livres. L'urine que je rendois pendant que je suivois ce régime, tant pendant la nuit que pendant le jour, a toujours été aux environs de quatre livres, c'est-à-dire, quelquefois trois onces de plus, ou de moins. A l'œil les excrémens grossiers ne passoient pas huit onces. Déduisant le total qui est environ quatre livres douze onces des sept livres d'alimens que je prenois, il résulte que, comme je ne devenois pas plus pesant pendant ce tems-là, il sortoit deux livres quatre onces, ou environ, par les pores de la peau, la respiration, la mucosité des narines, & du gosier, & la salive.

V. C'étoit au mois de Décembre que je fesois ces expériences, en gardant la maison. Je les ai continué pendant quelques semaines. Je gardai le même régime, & conservois la même agilité du corps, & le résultat de mes expériences a été presque le même chaque jour. Je ne vois cepen-

dant aucun lieu de douter que la différence des tempéramens, du mouvement, & des exercices, des saisons, les diverses qualités, & caracteres des alimens dont on use, ne puissent varier ces sortes d'expériences, de maniere que l'augmentation de la transpiration diminue la quantité de l'urine, & que celle de l'excrétion intestinale se fasse aux dépens des autres. Mais il en résultera toujours vraisemblablement que la quantité de l'urine surpassera dans nos climats celle de la matiere transpirable, à moins que d'autres causes externes, & extraordinaires, ne troublent cet arrangement.

VI. La seconde connoissance nécessaire pour parvenir à la théorie exacte des urines, est de savoir combien une livre d'urine d'une personne saine contient de matiere solide. Et comme il n'y a rien de plus commode pour découvrir la pesanteur spécifique des liqueurs, ou la quantité des solides qu'elles contiennent, que de se servir d'un cilindre statique approprié à cet usage, le Médecin peut en user très-commodement pour

connoître non ſeulement le poids de la matiere ſolide qui ſe trouve dans les liqueurs, comme la bierre, le vin, les eaux, & le lait; mais auſſi celle qui entre dans la compoſition de l'urine; c'eſt pourtant à quoi preſque perſonne n'a penſé juſqu'aujourd'hui. En effet on ne voit aucun veſtige dans les Ouvrages de Médecine de l'examen qu'on en peut faire par le poids. On parle ſeulement de ſa quantité, de ſa couleur, de ſes ſédimens; on examine ſi elle eſt trouble, ou tranſparente. Nous n'avallons cependant rien de ſolide dont il ne ſorte des parties avec l'urine qui ſe ſépare de la maſſe du ſang; & c'eſt principalement en cela que conſiſte la différence qui ſe trouve entre l'urine des perſonnes en ſanté, & celle des Malades. Quant au poids de l'urine, c'eſt un principe général, que plus la tranſpiration eſt abondante, plus la chaleur interne eſt grande, moins elle contient de fluide aqueux; plus on prend de boiſſon ſpiritueuſe, plus on fait d'exercice, plus l'urine eſt peſante, & au contraire. Les expériences ſuivantes peuvent ſervir à déterminer la

quantité de solide qui s'y trouve. Dans le tems que je suivois le régime que j'ai décrit plus haut, & que je gardois la maison pendant l'Hiver, quoique je fusse en bonne santé, je pesois après être levé avec une balance hydrometrique l'urine que j'avois rendue, & j'ai trouvé qu'une livre de cette liqueur contenoit au moins une demie once de matiere solide, & quelquefois cinq gros. L'évaporation que j'en ai faite plusieurs fois m'a prouvé la justesse de mes expériences hydrometriques ; car une demi livre m'a toujours donné deux gros, ou deux gros & demi de matiere solide. Ce calcul revient à celui d'Antoine de Heyde qui dit dans sa LXXXIXe. Observation que trois onces d'urine évaporées ont laissé au fond du vaisseau un gros de matiere seiche.

VII. Ce n'est point assez de connoître la quantité de l'urine, & celle de sa matiere solide, pour connoître parfaitement cette liqueur ; la nature de ce résidu en fait une partie essentielle. Pour la découvrir j'ai fait plusieurs expériences curieuses, qu'il n'est

point hors de propos de rapporter ici. I. Le coup d'œil suffit pour faire connoître que le résidu de l'urine après son évaporation est totalement différent de celui que laisse l'évaporation de la bierre. D'où l'on conclud évidemment que le liquide de la boisson passe bien de la masse du sang dans les reins, mais non le solide, & que celui qui se trouve dans l'urine vient plûtôt des humeurs intérieures vitales, de la masse du sang, & de la lymphe. II. Il est très-difficile de desseicher le résidu que laisse l'évaporation de l'urine, de maniere qu'il ne reprenne plus d'humidité. Car quelque sec qu'il soit, on ne peut le laisser exposé à l'air libre, qu'il ne se liquefie, comme il arrive à tous les sels neutres qui sont mêlés de beaucoup de parties huileuses, & sulphureuses, tels que la terre foliée du tartre, & les sels essentiels tirés des végétaux. III. J'ai jetté sur un gros de ce résidu une once d'esprit de vin très-rectifié, qui en a promptement tiré une teinture d'un brun foncé d'un goût salé un peu amer. Il est resté au fond du vaisseau pour le moins un

ſcrupule de matiere griſe, ſpongieuſe, terreuſe, indiſſoluble à l'eau chaude, & à l'eſprit de vin. IV. J'ai approché de la flamme d'une bougie une cuiller d'argent pleine de cette teinture, & après l'évaporation il eſt reſté un marc de conſiſtence de miel, ſur lequel j'ai verſé goutte à goutte quelque peu d'huile de tartre par défaillance concentrée, & ſur le champ une odeur volatile urineuſe, telle que celle du ſel ammoniac, me ſaiſit l'odorat. V. J'ai mis le feu à la même teinture, & après la déflagration de l'eſprit de vin, il a paru une flamme d'une autre couleur, & d'une autre nature, ſemblable au feu que jette l'huile diſtillée diſſoute dans l'eſprit de vin, quand elle s'allume après la déflagration de l'eſprit. VI. J'ai mêlé une partie du marc reſté après l'évaporation de l'urine, avec l'huile de tartre par défaillance, & ſur le champ il s'eſt répandu une odeur fétide, pénétrante, volatile urineuſe. VII. J'ai brûlé une petite partie de ce réſidu, & il eſt reſté des cendres noires, qui laiſſoient ſur la langue le goût de ſel commun. VIII. J'ai leſſivé ces cen-

dres, & jetté cette lessive sur une solution de Lune, qu'elle a précipitée. IX. Sur une autre portion de ce résidu j'ai versé de l'huile de vitriol, & il s'est fait une violente fermentation, & ébullition, avec une fumée blanche épaisse, d'une odeur très-pénétrante, semblable à celle qui sort du mélange de l'huile de vitriol avec le sel commun, ou ammoniacal. Je joins à ces expériences que j'ai faites celles de Barchuysen rapportées dans sa Pyrosophie ; suivant lesquelles six onces d'urine d'un homme sain ont donné par la distillation cinq onces six gros de phlegme ; les cinq scrupules & demi de matiere qui resterent dans la curcubite, distillés par la cornue, donnerent un demi gros de sel volatil, un demi scrupule d'huile empyreumatique, autant de sel fixe, & dix-huit grains de terre.

VIII. Des expériences ci-dessus rapportées il est aisé de conclurre de quels principes l'urine est au vrai composée. Le plus considérable est sans contredit le principe aqueux, qui lui vient principalement de la boisson, & dont la proportion est aux parties

ſolides comme de trente à un. Après le principe humide, le principal eſt le ſalin, qui eſt de trois eſpeces, le ſel commun, l'acide, & le volatil. Le ſel commun paſſe dans la maſſe du ſang avec les alimens auſquels il eſt mêlé, & ſe philtre avec la ſéroſité urineuſe, par le couloir des reins qui lui eſt approprié. Or l'exiſtence d'un ſel de l'urine approchant de la nature du ſel commun ſe prouve non ſeulement parce que l'urine épaiſſie laiſſe ſortir par ſon mêlange avec l'huile de vitriol, une vapeur ſpiritueuſe ſemblable à celle du ſel marin, mais parce que la leſſive faite des cendres de ſon réſidu calciné, précipite la ſolution de l'argent, & qu'on en peut tirer par l'évaporation, comme je l'ai fait pluſieurs fois, un ſel neutre, dont les effets ſont ſemblables à ceux du ſel marin. Le ſecond ſel qui entre dans la compoſition de l'urine eſt le ſel acide que communiquent à cette liqueur les alimens qui renferment beaucoup d'acide. Mais on ne peut avoir ce ſel pur. Il ſort en partie avec les particules terreuſes alkalines, & en partie avec la troiſiéme eſpece de ſel con-

tenu dans l'urine, c'est-à-dire, le volatile urineux, qui se trouve en quantité dans le sang; & de ce mêlange résulte un sel ammoniacal. Et c'est par cette raison que le mêlange de l'huile de tartre par défaillance venant à fixer l'acide, il s'exhale un sel volatil urineux, qui ne vient pas des alimens, mais de la masse du sang même.

IX. Le troisiéme principe de l'urine est l'huile, qui est de deux especes, savoir une graisse tempérée, & une huile spiritueuse chaude. La premiere vient des alimens, & du chyle, qui renferment beaucoup de substance graisseuse, & lorsqu'elle s'y trouve en quantité, non seulement elle nâge sur l'urine, mais elle s'attache même aux paroits de l'urinal, comme on le voit souvent dans les chaleurs excessives qui fondent la graisse. La seconde qui est très-subtile, & qui s'enflamme, & s'évapore aisément, est produite par l'agitation intestine des parties sulphureuses du sang. C'est elle qui dans la distillation fournit l'huile empyreumatique, & qui, extraite avec l'esprit de vin, jette une flamme pareille à celle de l'huile, lorsque l'esprit est consumé.

consumé. Car il n'est point douteux que l'urine ne reçoive du sang des parties sulphureuses chaudes, huileuses ; la preuve s'en tire naturellement de ce que les huiles de bonne odeur, comme celles du genievre, de bois de sassafras, de noix muscade, le baume de copahu, lui donnent une odeur agréable, & semblable à celle des violettes ; au lieu que l'ail, le baume de souffre, l'assa-fetida, lui donnent une odeur désagréable, & fétide. Le quatriéme principe est la terre, qui est aussi de deux especes, ou très-déliée, ou épaisse, & fixe. Cette derniere entre dans les vaisseaux avec les alimens, & surtout avec l'eau, qui renferme beaucoup de terre fixe de la nature de la pierre à chaux ; c'est le principal fondement du tartre qui s'attache aux paroits de l'urinal, & des concrétions calculeuses. C'est elle aussi qui cause l'effervescence produite par le mêlange de l'huile de vitriol. La terre la plus subtile est le produit du sang ; & son mêlange avec l'eau & une huile grasse forme le mucilage qu'on voit descendre dans l'urine en forme d'un petit nuage, &

qui se précipite au fond, quand il est en trop grande quantité. Cette terre ne se dissout ni par l'esprit de vin, ni par l'huile de vitriol.

X. La couleur de l'urine dépend principalement de l'huile chaude subtile qui y est dissoute. Plus son mélange avec les sels est intime, plus sa couleur est foncée; parce que telle est la nature de tous les sels qu'en exaltant extrêmement le principe sulphureux, qui est la source de l'odeur, & de la couleur, ils le développent. Bien que l'huile, & la terre dans d'autres circonstances ne se mêlent pas exactement, ou intimement, avec les sels, le contraire arrive cependant dans l'urine; ce qui est également vrai du sel neutre, & de l'alkali volatil. Et comme le principe salin est exactement marié avec l'huileux, & le sulphureux, on voit clairement pourquoi le sel est dissout par le plus pur esprit de vin, qui d'ailleurs rejette toute association avec le sel pur, & se plaît à s'allier avec le souffre. Car c'est par la même raison qu'on tire la teinture du souffre, des scories d'antimoine, & la teinture âcre du

dernier minéral, ou que l'esprit de vin très-rectifié dissout entierement un nitre artificiel très-sulphureux composé avec l'eau forte, & le sel ammoniac.

XI. Telles sont les Observations qu'on peut faire sur l'urine des hommes : car il n'en est pas de même de celle des quadrupedes. J'ai fait évaporer plusieurs fois de l'urine de vache, qui a laissé au fond du vaisseau un résidu jaune très-salin, & d'un goût amer. J'ai versé sur ce résidu de l'esprit de vin très-déphlegmé, & j'en ai tiré une teinture, jaune, & très-amere, telle que celle qu'on tire de la bile ; cela fait, il est resté un sel que j'ai dissout dans l'eau de pluie, puis philtré, & cristallisé ; ce qui m'a produit un sel tartareux neutre, du genre du sel essentiel tiré des plantes, & qui n'a pas d'autre origine que ces mêmes plantes, dont les quadrupedes font leur nourriture. Je n'ai trouvé dans ce résidu aucun vestige de sel commun. On voit par-là comment l'urine de vaches, ramassée pendant le printems, prise intérieurement pendant quelques semaines, en augmentant tous les jours la quantité, fait des

effets merveilleux dans les affections chroniques, surtout cachectiques, la jaunisse, le commencement de l'hydropisie, & la suppression du flux menstruel, comme je l'ai remarqué quelquefois à Berlin, surtout chez des François. Cette expérience nous apprend encore que les parties sulphureuses de l'urine ont beaucoup d'affinité avec celles qui composent la bile.

XII. Après l'analyse que nous venons de faire des vrais principes de l'urine des hommes dans l'état de santé, on parvient bien plus aisément, & avec bien moins d'embarras, à la connoissance, & a l'explication des phénomenes qui se remarquent dans celles des Malades, & l'on voit bien mieux d'où elles proviennent, & quelles sont leurs causes. Mais pour abréger, & en même tems proceder à cette recherche avec plus d'ordre, je commencerai par déduire les remarques que de fréquentes observations de pratique me font regarder comme des principes, puis je passerai aux explications raisonnées. Parlant d'abord des urines légeres quant au

poids, d'une consistence tenue, qui sont souvent transparentes, & lympides comme l'eau; je dirai que des expériences répétées m'ont appris qu'elles ont ces qualités, principalement dans les spasmes considérables des parties internes, & membraneuses, les affections hystériques, ou hypochondriaques violentes, la cardialgie, les affections calculeuses, & néphrétiques, & la colique convulsive. On remarque encore constamment que les urines sont très-déliées, & très-legeres, dans les grandes maladies de la tête, comme le vertige, la phrénésie, la manie, la mélancholie, l'épilepsie. Il en arrive autant dans les graves affections des parties nerveuses produites par l'usage des poisons caustiques, & dans les convulsions causées par les picottemens des membranes des intestins par les vers. Et, ce qu'il faut avoir soin de remarquer, c'est que ces urines déliées, & aqueuses, ne sortent pas seulement dans l'état, & le redoublement de ces maladies, mais qu'elles les préviennent de quelques jours, & annoncent l'arrivée des accès. Il n'y a donc rien de surpre-

nant dans ce que dit Tulpius d'une perſonne qui par l'aquoſité de l'urine prédiſoit la palpitation du cœur trois jours avant qu'elle arrivât (*a*).

XIII. Dans les maladies chroniques ces ſortes d'urines continuellement déliées, aqueuſes, & lympides, marquent que la criſe en ſera difficile, & l'événement douteux; & ſi elles coulent abondamment dans la force des fievres, & avant les jours critiques, elles annoncent un danger bien preſſant, & un accès imminent de phrénéſie. C'eſt ce qu'obſerve Hippocrate dans l'Aphoriſme XXII. de la ſeconde ſection, & dans la LXXe. de la quatriéme, & ce qu'il confirme par l'hiſtoire, rapportée dans la ſeconde Section de ſon Traité de Maladies Epidémiques, d'un Malade qui le ſecond jour devint ſourd, tomba dans le délire vers le midi, & mourut le cinquiéme jour; & par une autre rapportée dans la troiſiéme Section du même Livre, où le Malade mourut phrénétique le quatriéme jour. Le même Auteur remarque auſſi que ces urines ſont toujours dangereuſes, ſurtout ſi la grande

(*a*) Tulpius. *Obſerv. Lib. II. Obſerv.* 19.

abondance ſe complique avec la lympidité, & qu'on ſoit ſouvent excité à les rendre, dans toutes les inflammations conſidérables qui ſe forment dans l'intérieur du corps, comme celles de l'utérus, des poumons, du ventricule, & autres. Car ces urines lympides, aqueuſes, & legeres, qui ne dépoſent aucun ſédiment, & contiennent peu de matiere ſolide, n'ont d'autre cauſe que le trop grand reſſerrement, l'étranglement, que les contractions ſpaſmodiques cauſent aux tuiaux ſecrétoires, & excrétoires, des reins, & ſont une preuve parlante que tout le genre nerveux eſt dans la même ſituation; puiſqu'en conſéquence de la ſympathie, ou des loix de la correſpondance réciproque entre les parties, les reins, & les canaux urinaires participent de ce mouvement convulſif. Or les urines ſortent lympides, & tranſparentes, principalement parce que les tuiaux rétrecis ne livrent paſſage qu'à ce qu'il y a de plus délié, qui eſt ſeul proportionné à leur calibre, & par conſéquent rejettent tout ce qu'il y a d'épais, & de ſulphureux; & communement

elles sortent en abondance, parce que dans les autres affections spasmodiques la contraction qui se communique aux vaisseaux excrétoires de la peau, empêche l'évaporation de la matiere transpirable, qui se porte en plus grande quantité vers le couloir des reins, & s'y sépare avec l'urine. Si l'on cherche maintenant la raison pourquoi les urines aqueuses, & tenues, annoncent dans les maladies aigues une inflammation déja formée, ou qui le sera bien-tôt, & infailliblement dans l'estomac, ou dans tête; c'est que les contractions spasmodiques des parties membraneuses repoussent le sang vers l'intérieur, & les parties supérieures, d'où il arrive qu'il engorge puissamment les membranes de l'estomac, & du cerveau, qu'il s'y arrête fixement, & y produit des inflammations très aigues; ce qui est surtout vrai lorsque les forces du Malade sont épuisées.

XIV. Il est cependant bon d'avertir que les urines tenues, aqueuses, plus ou moins troubles, ne sont pas toujours l'effet des spasmes, & qu'elles sont quelquefois produites par d'au-

tres

tres causes, comme le grand abbattement des forces, le deffaut dans le sang de parties sulphureuses, de qui dépend sa chaleur, & sa volatilité, la foiblesse de l'estomac qui ne peut plus digerer, la sanguification dérangée, & une abondance de crudités, tant dans les premieres voies, que mêlées avec la masse du sang. Aussi dans ceux qui sont nouvellement guéris d'une longue maladie, par exemple, de la dysenterie, d'une fievre aigue exanthématique, de la maladie de Hongrie, de la petite vérole, à cause du deffaut de chaleur, & de volatilité dans les liqueurs, beaucoup de crudités aqueuses, qui, trouvant de l'obstacle à leur sortie par les pores de la peau, s'arrêtent dans le sang, y demeurent, & sortent par les veines; ce qui est surtout vrai quand ils se livrent trop à leur appetit. C'est par la même raison que dans la cachéxie, la leucophlegmatie, les hémorrhagies énormes, dans le commencement de l'anasarque, dans la fievre blanche qui arrive aux filles, & dans la suppression du flux menstruel, on rend avec abondance des urines crues,

troubles, pâles, verdâtres, ou de couleur de citron pâle. C'eſt ce qu'Hippocrate a déja remarqué ; & il nomme ſplénitiques, ou ratieres, ces urines déliées, & aqueuſes ; parce qu'on les trouve telles dans ceux qui ont mauvaiſe couleur, & la rate malade. Dans les fleurs blanches, qui ſont ordinairement l'effet de la cachéxie, & de la ſuppreſſion des regles, ordinairement l'urine eſt pâle, & trouble, & dépoſe quelquefois un ſédiment qui reſſemble à des écailles.

XV. Dans toute augmentation contre nature de la chaleur, & dans le chaud de la fievre, les urines ſortent en moindre quantité, & plus colorées, teintes d'une couleur jaune, ou rouge, plus, ou moins foncée ; parce que la chaleur qui eſt allumée au-dedans exalte extrêmement les parties ſulphureuſes du ſang, de qui dépend la couleur, & que ſon augmentation eſt ſuivie de la conſomption, & de la diſſipation inſenſible de l'humidité. Telles ſont les urines des fébricitans, c'eſt-à-dire, plus, ou moins rouges, déliées, & legeres, ou épaiſſes, & peſantes, tant dans les

fievres intermittentes, que les continues. Dans l'accès, ou le redoublement, & la force des fievres intermittentes, & continues, les urines que rend le Malade sont déliées, claires, & sans sédiment, comme on le voit dans les accès de la tierce continue, ou intermittente, dans la fievre ardente, & la bilieuse, où les urines sont ordinairement transparentes, mais teintes de couleur de feu, pareille à celle qui emplit le ballon dans la distillation de l'esprit de nitre. Mais dans les intermittentes, quelques heures après l'intermission, & pendant le jour qu'elle dure, les urines sortent plus épaisses, & déposent aisément un sédiment lorsqu'on les laisse reposer, ou qu'on les expose au moindre froid. Lorsqu'il en arrive autant dans les fievres continues, surtout vers les jours critiques, c'est un présage que la fievre est à sa fin, & que la guérison est infaillible.

XVI. La couleur du sédiment est différente, il est plus, ou moins abondant, suivant la quantité, & les diverses dispositions, & températures, des parties dont le sang est composé.

S'il eſt de couleur roſe, ou pourprée, c'eſt une marque de l'abondance du ſang, comme on le voit dans les fievres ſynoques, ou continentes. Quand il eſt d'un jaune foncé, c'eſt la marque qu'il y a trop de bile jaune; quand il eſt brun, ou noirâtre, c'eſt un indice de la quantité de bile noire, ou, pour parler le langage des Modernes, que le ſang regorge de parties ſulphureuſes chaudes, intimement unies par la chaleur avec des acides, & terreuſes; comme on les voit dans la fievre ſcorbutique pourprée, & même dans les fievres quartes, dans leſquelles ce ſédiment eſt d'un mauvais augure. S'il y a une grande quantité de ſédiment, c'eſt une marque qu'il y a dans le corps une grande abondance d'humeurs viſqueuſes, & crues; & lorſque des corps replets, gras, qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, ſont attaqués de fievre intermittente, & que les urines ſont ainſi diſpoſées, c'eſt une marque qu'elles ſeront opiniâtres. Galien a donc eu grande raiſon de dire que *ceux que la vie oiſive, & la plénitude ont jetté dans la fievre, ont néceſſairement du ſédiment dans leurs uri-*

nes, quand ils doivent guérir (a).

XVII. Comme les urines épaisses, & qui déposent un sédiment dans l'état de fievre sont d'un heureux présage, lorsque dans les intermittentes après la fin de l'accès elles n'en lâchent aucun, & qu'elles coulent long-tems transparentes sans que le froid leur fasse rien déposer, c'est une mauvaise marque. C'est ce qui est surtout vrai des fievres tierces, & quartes. Car des expériences réïterées m'ont appris que c'est un mauvais présage lorsqu'après la fin de l'accès l'urine ne se trouble pas, & qu'il ne s'y fait pas de précipitation; surtout lorsque le Malade est entre les mains d'un Médecin peu instruit, qui mal-à-propos lui fait emploier les remedes qui ont la force d'arrêter les mouvemens fébriles. Car par cette conduite j'ai plus d'une fois vû des enfans tomber au commencement de l'accès dans des assauts mortels d'épilepsie; & les vieillards avoir beaucoup de peine à se rétablir, & même l'é-

(a) *Qui ex otio & repletione febricitant, si sanitati restitui debent, necessario in urina subsidet.* Galen. *Lib. I. de crisib. c.* 12.

puiſement de leurs forces, les faire périr dans le froid, & les ſpaſmes, avant que la chaleur de la fievre eut le tems de ſe faire ſentir. C'eſt encore un mauvais ſigne dans les fievres inflammatoires, la pleuréſie, la péripneumonie, l'inflammation de l'eſtomac, du meſentere, de l'utérus, lorſque les urines ſortent déliées, tranſparentes, & de couleur de poupre, ou brunes, & foncées, & qu'au lieu de ſédiment elles ſe couvrent d'écume. Hippocrate a dit à ce propos, *ſi l'urine eſt jaune, & déliée dans les fievres, c'eſt une marque que la matiere fébrile n'eſt pas digerée; & ſi elle continue long-tems dans cet état, il y a du riſque que le Malade ne puiſe réſiſter à la maladie, à moins que la coction ne paroiſſe promptement* (a). Il eſt encore conſtamment vrai que les urines qui ſont troubles dans la fievre continue, & ne ſe clarifient point par le repos, ou la chaleur du feu, ou ne dépoſent point de ſédi-

(a) *Si in febribus urina flava eſt & tenuis, materiam incoctam ſignificat, ſi vero diuturna fuerit talis, periculum eſt ut homo ſuſtinére non poſſit, niſi concacta fuerit.* Hippocr. *Prænot.* §. *II.*

ment, menacent d'un grand danger. C'eſt pourtant auſſi un mauvais ſigne quand d'épaiſſes qu'elles étoient dans les premiers jours des fievres continues, elles deviennent par la ſuite, & ſurtout dans les jours critiques, tenues, & ſans ſédiment.

XVIII. Maintenant la raiſon pourquoi dans les fievres accompagnées de beaucoup de chaleur la clarté des urines eſt d'un ſi mauvais augure, & qu'au contraire celles qui dépoſent beaucoup de ſédiment annoncent le recouvrement de la ſanté, eſt aiſée à découvrir. Car ces urines tenues, & rouſſes, prouvent une grande chaleur, & une violente agitation intérieure des liqueurs, & en même tems font connoître la violence des contractions ſpaſmodiques des parties ſolides, & nerveuſes. Or la longueur, & la violence des ſpaſmes eſt néceſſairement accompagnée d'un grand danger. Au contraire lorſque l'urine ſort plus épaiſſe, c'eſt une marque infaillible que la force des ſpaſmes des parties nerveuſes, & vaſculeuſes, ſe relâche, que les vaiſſeaux ſécretoires, & excrétoires, s'élargiſſent, & ſe prêtent

au paſſage de parties excrémenteuſes d'une ſubſtance plus groſſiere ; ce qui fait que non ſeulement l'urine ſe ſépare plus abondamment , & avec un ſédiment épais , mais que le corps eſt quelquefois mouillé d'une ſueur égale , & épaiſſe , fétide , & viſqueuſe , & que le ventre devient plus libre , de reſſerré qu'il étoit. D'où il ſuit évidemment que le Medecin ne peut ſe diſpenſer de connoître , par l'inſpection de l'urine , les tems critiques des maladies , que les Anciens appelloient tems de coction , s'il veut ſe mettre en état de former , du dénouement des maladies , des prognoſtics certains , & fondés ſur de bonnes raiſons.

XIX. Les urines qui étoient déliées, & aqueuſes dans la force des fievres catarrheuſes , la rougeole , & la petite vérole , tant que la fievre a duré , deviennent plus épaiſſes , plus colorées , & dépoſent un ſédiment dans le déclin de ces maladies , preuve certaine que la maladie , c'eſt-à-dire , les contractions ſpaſmodiques des parties , s'amortiſſent , & ſe relâchent , & que les impuretés ſalines , ſulphureuſes ,

visqueuses, de la sérosité passent librement dans les couloirs urineux redevenus ouverts, & en sortent avec la même liberté. Mais lorsqu'après une maladie phthisique, ou autre violente, & longue, l'urine sort pendant long-tems épaisse, en petite quantité, & d'un rouge foncé, & brun, qu'elle laisse beaucoup de sédiment, & que la graisse qui surnage s'attache aux parois de l'urinal, & qu'en même tems le corps se desseiche, c'est une marque que la fievre a dégénéré en lente, & hectique; & pour lors il est très-difficile de sauver le Malade, parce que la matiere corrompue passe du viscere attaqué dans le sang, & la lymphe, & que s'y mêlant intimement, par le mouvement intestin de chaleur qu'elle leur donne, semblable aux ferments, elle dissout le mêlange, & le tissu tempéré, de ces liqueurs, change en impuretés excrémenteuses salines, & sulphureuses, le suc nourricier le meilleur, & cause la colliquation de la graisse du corps. Le même danger est à craindre lorsque les hydropiques rendent une urine semblable à celle des hectiques. Car

la diminution de cette excrétion eſt une preuve que la lymphe ſort par les ouvertures des vaiſſeaux lymphatiques rompus, & s'épanche dans les cavités, ou la ſubſtance poreuſe des parties; & la couleur rouge foncée, & le ſédiment épais, indiquent d'un côté un mouvement inteſtin chaud du ſang qui le fond, & d'un autre l'obſtruction du couloir du foie, qui ne filtre plus les impuretés bilieuſes.

XX. Il y a cependant auſſi dans les maladies chroniques, ſans fievre, & ſans augmentation de la chaleur interne, des urines épaiſſes, & teintes d'une couleur d'un rouge brun foncé, qui ſont ſi peſantes, que la balance hydrometrique, d'accord avec l'évaporation, prouve qu'une livre contient trois, & même quatre onces, de matiere ſolide. C'eſt ce qu'on voit ſurtout dans le ſcorbut décidé, dans la goute & la paralyſie ſcorbutiques, dans l'extrême vieilleſſe, quelquefois même dans la paſſion néphretique, lorſque les douleurs ſont appaiſées, & dans l'ictere jaune, & noir. Or que ces urines ſoient telles parce que

la proportion naturelle ne se trouve plus entre le principe aqueux, & le salin, & sulphureux, c'est ce qu'on voit évidemment en délaïant ces urines avec une suffisante quantité d'eau commune, qui leur donne une couleur naturelle. Car cette épaisseur, & cette couleur foncée, est causée par l'abondance des parties salines, & sulphureuses excrémenteuses qui se trouve dans la masse du sang, & de la lymphe, parce que l'obstruction du foie l'empêche de les séparer de ces liqueurs comme il convient. En effet, le foie est surtout attaqué dans toutes les maladies chroniques, & principalement dans le scorbut; ce que Willis dans son Traité des Fievres confirme par plusieurs expériences. Car il dit qu'il a disséqué beaucoup de sujets morts du scorbut, & qu'il a remarqué dans les uns que le foie ne contenoit presque pas de sang, & qu'il étoit sec comme un pis de vache, & dans d'autres que la vésicule du foie étoit, ou vuide, ou remplie de pierres, ou d'un marc qui n'avoit aucune amertume.

XXI. Lorsque ces urines épaisses,

& d'une couleur très-foncée, donnent aux linges qu'on y trempe une teinture de couleur de ſaffran, c'eſt une marque certaine que la lymphe, ne pouvant paſſer dans le foie à cauſe de l'obſtruction, ou de la contraction ſpaſmodique des canaux biliaires, ou couler dans le duodenum, regorge dans le ſang par le moien des vaiſſeaux lymphatiques, & qu'il y a jauniſſe; mais lorſque la couleur eſt d'un brun noirâtre, elle déſigne l'ictere noir, qui eſt moins cauſé par le reflux de la bile, que parce que ſa ſécrétion eſt totalement empêchée dans le foie. Quant à la noirceur de ces urines, on doit l'attribuer au mélange des acides, qui paſſent dans le ſang avec le ſuc des alimens, où ils ſe trouvent ſans être corrigé par le principe alcalin de la bile, qui eſt deſtinée à les adoucir, & les émouſſer. Or les acides mêlés avec les parties ſulphureuſes, huileuſes, & bilieuſes, forment la couleur noire, comme on le voit par le mêlange des acides avec la bile, qui après une ſuffiſante digeſtion devient verdâtre, & puis noire. Et comme dans une vieilleſſe

avancée le rétréciſſement, la contraction, & l'affaiſſement, des vaiſſeaux excrétoire du foie, & de la peau, empêchent la ſortie de beaucoup d'impuretés ſalines, ſulphureuſes, viſqueuſes ; les vieillards rendent communement des urines plus épaiſſes, plus peſantes, & plus colorées, ſurtout s'ils boivent un peu trop de vin, & notamment de vin ſpiritueux, tel que celui de Hongrie, qui contient beaucoup d'huile, & de ſouffre.

XXII. On rend quelquefois des urines remplies de beaucoup de matieres graſſes, qui coulent ſans bruit, ont ſur leur ſurface une pellicule marbrée, ſurtout de blanc, & s'attachent ſi fortement aux paroits de l'urinal, qu'on ne peut les en détacher qu'avec quelque liqueur lixivielle. Leur cauſe eſt ſans doute la trop grande chaleur interne, qui fond la graiſſe même, laquelle, étant liquefiée, rentre dans le ſang, & ſe mêle avec lui & la ſéroſité, & enfin, diſſoute par une liqueur ſalée murritique, ou de nature de la ſaumure, paſſe avec l'urine dans le couloir des reins. Sylvius a vû une jeune

femme dont l'urine étoit tellement chargée de graiſſe, que lorſqu'elle étoit refroidie on la ramaſſoit ſur ſa ſurface comme du beurre, ou quelque huile froide figée. Fernel rapporte ſur le même ſujet l'exemple mémorable d'un buveur bien nourri, & de bonne ſanté, qui, ſans aucune maladie, paſſa en huit jours, ou environ, d'un extrême embonpoint à une extrême maigreur (*a*). C'eſt ſurtout dans la conſomption du corps, l'atrophie, la phthiſie, l'hectique, qu'on remarque de ces urines graſſes. Dans toutes les fievres, quand les urines ſont épaiſſes, elles entraînent avec elles beaucoup de graiſſe, qui ſort avec d'autant plus d'abondance, & d'autant plus long-tems, que le corps eſt plus gras.

XXIII. En parlant ci devant de l'analyſe de l'urine dans l'état naturel, nous avons remarqué qu'il entre dans ſa compoſition ordinaire un ſel formé par le mélange du ſel acide avec un ſel alkali fixe, ou volatil, ou un ſel neutre tartareux, qui eſt ſans contredit produit par l'abondance des ſels

(*a*) Fernel. *Lib. III. cap. 2. de Urina.*

acides qui sont contenus dans les alimens, & qui passent dans le sang avec leur extrait. Lors donc qu'il y a dans l'urine une trop grande quantité de ce sel tartareux, ce qu'on connoît lorsque les paroits, & le fond de l'urinal sont incrustés de beaucoup de tartre, c'est la marque d'une disposition à la pierre des reins, & de la vessie. Il y a bien plus de danger lorsqu'il se précipite de l'urine, aussi-tôt après qu'elle est rendue, un sable grossier, rouge, & friable; parce que c'est la marque d'une gravelle effective. C'est ce qu'Hippocrate atteste formellement dans ses Aphorismes. *Quand*, dit-il, *il se dépose du gravier au fond de l'urine, la vessie est attaquée de la pierre* (a). Il s'attache quelquefois aux paroits de l'urinal une quantité de cristaux roux brillans, qui sont la marque de douleurs gouteuses, & rhumatisantes, plus, ou moins vagues, ou fixes. Lorsque les urines sont tantôt sanglantes, tantôt teintes d'une couleur laiteuse, à cause du mêlange du pus, quelque-

(a) *Quibus in urina subsident sabulosa, iis vesica calculo laborat,* Hipp. *Aphoris.* 79. *Sect.* IV.

fois visqueuses, & chargées d'une matiere épaisse, & tenace, de mauvaise odeur, qui se précipite au fond du vaisseau, & ne se dissout pas par l'agitation qu'on lui donne, c'est une marque certaine de l'exulcération des reins, ou de la vessie. J'ai vû quelquefois même dans la pierre, & l'ulcere de la vessie, une urine si tenace qu'on l'eut prise pour du blanc d'œuf, & qu'on ne pouvoit la répandre goutte à goutte, ou par reprise. En panchant l'urinal tout sortoit en masse. Les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature parlent d'une urine épaisse, & visqueuse si tenace, qu'on pouvoit l'allonger de la longueur d'une aune, & qu'on la mit sur le philtre, sans qu'il passât une goutte de liqueur (*a*).

XXIV. Dans la gonorrhée, surtout chronique, & maligne, non seulement les prostates sont ulcerées, mais aussi la vessie; ce qui fait que les urines sont troubles, & épaisses, & déposent beaucoup de sédiment mucilagineux, qui, étant desseiché, & jetté sur les charbons, répand une odeur

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. III. Ann. VIII. Obs.* 11.

très-fétide. La pure ſemence, à cauſe de ſa légereté, nage ſur l'urine. Il arrive très-ſouvent dans le calcul de la veſſie une éroſion de cette partie, ou de ſon ſphincter, & pour lors on rend une urine épaiſſe, & comme pleine de ſon, avec de petites caroncules, ou fibrilles, que le vulgaire prend pour des vers. C'eſt ce que confirme Hippocrate dans ſes Aphoriſmes, où il dit, que *ceux qui rendent une urine épaiſſe, dans laquelle on apperçoit des caroncules, ou comme des cheveux, ou quelque choſe de ſemblable à du ſon, ont la galle dans la veſſie* (a). Dans la ſtrangurie on eſt ſouvent excité à rendre l'urine, mais on en rend peu, & ce peu eſt trouble, très-ſalé, & très-âcre, & il y nage des filets qui ſe précipitent au fond. Dans cet état le ſphincter eſt ordinairement attaqué de quelque peu de ſpaſme. S'il y a du ſang mêlé dans l'urine, elle paroît comme de la lavure de chair, ou même du vin rouge; mais enſuite le ſang ſe précipite

(a) *Quibus in urina craſſa exiſtente, carunculæ aut veluti capilli, aut furfuracea quædam ſimul exeunt, his veſica ſcabie laborat.* Hipp. *Aph.* 66. & 67. *Sect. IV.*

au fond, où on le trouve réuni. Il est de couleur vermeille quand il vient des reins, mais d'un brun noirâtre, quand il est sorti par l'ouverture des veines de la vessie. J'ai vû cette urine sanglante dans un vieillard vigoureux âgé de quatre-vingt ans, qui sentoit constamment une douleur de compression dans la région du pubis, toutes les fois qu'il montoit à cheval.

XXV. Il paroît qu'on doit conclurre évidemment de tout ce qu'on vient de lire que l'inspection des urines, & l'art de connoître par elles les maladies, est d'une grande utilité dans la pratique ; en conséquence qu'il faut se garder de la rejetter comme inutile, ou trompeuse, & beaucoup moins de la mépriser ; puisqu'elle donne non seulement de la constitution, de la disposition, & de l'état des fluides du corps, mais encore des solides. Car une urine legere, & lympide, fait connoître évidemment l'état contre nature, & spasmodique, des parties nerveuses ; & que l'épaisseur, & la pesanteur, de cette liqueur fait connoître le trop grand relâchement, ou l'atonie des organes destinés à sa sé-

crétion. L'inſpection de l'urine nous conduit encore à la connoiſſance de la dépravation du mêlange du ſang, ou de ſa mauvaiſe température, ou de l'abondance des impuretés ſalines ſulphureuſes dans cette liqueur; ce qui eſt ſurtout vrai des maladies chroniques, & de celle que produit la cacochymie. L'urine nous inſtruit encore de l'état des viſceres qui ſervent à dépurer le ſang, & ſurtout du foie; & quelle eſt la proportion, ou en quel état eſt le lien qui unit la ſéroſité & le ſang dans les maladies aigues, ou chroniques. Elle fait auſſi connoître plus parfaitement le degré de la chaleur interne, ou du mouvement inteſtin des parties ſulphureuſes du ſang, ſurtout dans le chaud de la fievre. On découvre auſſi en quelque ſorte par l'inſpection de l'urine le deffaut de la chaleur naturelle, des forces, & de la volatilité du ſang, qui ſont néceſſaires pour opérer la digeſtion des alimens, & leur changement en ſuc, & ſang. Mais l'inſpection, & la conſtitution des voies, & conduits, qui ſervent à la ſécretion, & à la ſortie de l'urine, & de la ſemence,

comme sont les reins, les uretheres, la vessie, son sphincter, l'urethre, les vésicules séminales, & les prostates. L'inspection de l'urine n'est pas moins utile dans les fievres continues, & intermittentes; puisqu'elle fait non seulement connoître l'état de la masse du sang, mais si la matiere fébrile est digerée, ou crue; si la crise de la maladie est parfaite, ou imparfaite; quelles espérances on peut concevoir du recouvrement de la santé; si l'on a quelque événement funeste à craindre, ou quelque rechute, ou autre maladie nouvelle.

XXVI. L'inspection de l'urine est aussi d'un grand usage pour la Thérapeutique; parce que la vraie Pathologie, ou connoissance exacte de l'état des maladies que fournit cette inspection est la base d'une Thérapeutique raisonnée, & qu'elle donne beaucoup de secours pour bien commencer la cure, & la conduire heureusement à sa fin. Car voit-on des urines tenues, on s'apperçoit qu'il faut commencer par examiner si elles sont l'effet des spasmes, ou simplement du deffaut des forces, & de vo-

latilité du sang. Dans le dernier cas les spiritueux, les balsamiques, les analeptiques, qui fournissent du baume au sang, doivent être mis en usage; dans le premier il faut s'en garder, & leur substituer plûtôt des diaphorétiques doux mêlés aux antispasmodiques, aux nitreux, & au cinnabre. Lorsque les urines paroissent tenues, legeres, & de couleur de feu, dans les fievre intermitentes, & qu'elles ne déposent aucun sédiment, il faut bien se garder d'emploier l'écorce de quinquina, & les autres remedes qui ont comme lui la force d'arrêter, & de fixer, les mouvemens fébriles. Mais on les emploie très-surement, après la purgation, lorsque les urines sortent épaisses. Personne ne peut douter que la couleur foncée de l'urine dans les fievres ne demande des humectans, & de legers acides mariés avec le nitre; & que leur épaisseur, & leur rougeur, lorsqu'elles sortent telles sans chaleur dans les affections chroniques, demande l'usage des délaïans, & surtout des remedes propres à ouvrir les vaisseaux excrétoires obstrués, comme les eaux

minérales froides, chaudes, martiales, & l'usage du petit lait doux. Lorsque les urines sortent troubles, & remplies de beaucoup de matiere épaisse, mucilagineuse, laiteuse, par rapport au vice des voies de l'urine, & des parties destinées à la confection de la semence, rien n'est plus efficace, & n'opere plus promptement que les eaux Médicinales temperées, de Spa, de Wildungen, de Selter, les eaux chaudes de Pefer-bade, & d'Embs, qui ont la propriété de balaïer, & de déterger les impuretés, de délaïer les sels âcres, & de raffermir les parties affligées, pourvû qu'on emploie en même tems à l'extérieur les bains temperés. Les concrétions calculeuses, & tartareuses qui se trouvent dans l'urine, & la mucosité que produisent les ulceres de la substance des reins, interdisent manifestemeut l'usage de tous les diuretiques puissans, de tous les sels, & même des eaux de Carles-Bade, qui poussent trop par les urines, à cause de leurs principes salins, & de la nature de la chaux, & demandent plûtôt les vulnéraires, & les remedes adoucissans, & ceux qui fortifient

doucement ; comme font les émulſions préparées avec les quatre ſemences froides, celles de ſemences de navet avec le lycopodium, les infuſions, ou décoctions de lierre terreſtre, de queue de cheval, de verge d'or, de fraiſier, de véronique, de racine de guimauve, & autres de même eſpece.

XXVII. L'urine n'eſt point la ſeule excrétion qui mérite l'attention du Médecin. Toutes les autres la demandent également, & notamment celle qui ſe fait par la peau des impuretés les plus tenues de la maſſe du ſang, dont la bonne, ou mauvaiſe diſpoſition peut fournir aux Médecins des ſignes, & des indications certaines, de l'événement heureux, ou malheureux des maladies. Langius remarque dans ſes Lettres que les Anciens faiſoient plus d'attention à la chaleur, l'odeur, & la ſaveur de la ſueur, qu'au différences de l'urine, ſoit qu'il fut queſtion de connoître les maladies, ou de tirer des prognoſtics. Delà venoit la coutume de ſentir, & de gouter les ſueurs qu'on ramaſſoit avec le frottoirs dans le bain. Car la ſueur,

comme l'obſerve Galien, eſt un indice de la conſtitution de toute la maſſe des liqueurs, au lieu que l'urine l'eſt ſeulement de celles qui ſont contenues dans les veines; ſentiment qui n'eſt pas tout-à-fait dénué de fondement. Car la matiere de l'urine vient principalement de boiſſon qu'on a priſe, a qui elle eſt proportionée, & ſert à faire ſortir les parties aqueuſes les plus groſſieres, ſurtout les matieres recrémenteuſes ſalines que les alimens ont portées dans le ſang, ou qui s'y ſont formées. En effet les reins, & les voies de l'urine ſont non ſeulement l'excrétoire naturel des ſels, mais toutes les eſpeces de ce mixte, ſoit alcalines, ſoit acides, neutres, volatiles, ou fixes, enfin cauſtiques, ou nitreuſes, ſe portent par une méchanique particuliere au couloir vaſculeux des reins, & même ont la faculté d'exciter la ſécrétion de l'urine. Mais le tiſſu fibreux, poreux, & tubuleux de la peau, dégage le corps des parties aqueuſes les plus déliées, & ſurtout des ſulphureuſes, ſous la forme d'une vapeur inſenſible, ou d'une moiteur.

XXVIII.

XXVIII. Il faut cependant obſerver exactement en cet endroit qu'il y a une très-grande différence entre la tranſpiration inſenſible, & la ſueur. Car dans la tranſpiration il ſort de la ſurface du corps une vapeur inſenſible, compoſée de parties aqueuſes, & ſulphureuſes ſalines très-déliées, qui ne mouillent pas les linges dont le corps eſt enveloppé; mais dans la ſueur il ſort des parties aqueuſes, & ſulphureuſes plus épaiſſes, qui ont un goût, une odeur, ou même une fétidité, d'une certaine eſpece, leſquelles humectent ſenſiblement la peau, & les chemiſes; de ſorte que dans la ſueur elles deviennent quelquefois plus peſantes de cinq, ou ſix onces, pendant qu'après avoir porté une chemiſe pendant huit jours, à peine peſe-t'elle une once de plus, à cauſe de quelques parties mucilagineuſes huileuſes plus épaiſſes qui ſe ſont arrêtées dans ſes pores. On obſerve encore que les perſonnes vigoureuſes tranſpirent plus, & que les foibles ſuent davantage, & qu'il ſort plus de matiere excrémenteuſe par la tranſpiration que par la ſueur; par où l'on explique aiſément

l'Observation de Sanctorius dans son admirable Traité de la Médecine Statique, que la transpiration rend le corps plus agile, & plus dispos, au lieu que la sueur le rend pesant, & l'affoiblit. L'excrétion très-salutaire qui se fait par la surface de la peau dépend plûtôt de la force du mouvement progressif, & circulaire du sang, & de la vigueur du mouvement du cœur, & des arteres; & la sueur de la chaleur, & du mouvement intestin des parties sulphureuses qui entrent dans la composition du sang, & d'un plus grand relâchement des fibres, & des vaisseaux de la peau. Des Observations constantes nous apprennent que dans les dispositions seiches de l'air, lorsque son ressort est bandé, comme il arrive lorsque le vent souffle de l'Orient, & du Nord, & que le vif argent est au plus haut du barometre, la transpiration insensible est dans sa plus grande force, au contraire, que l'air étant leger, rarefié, & humide, comme il arrive quand il souffle des vents de midi, & du couchant, & lorsque le mercure descend dans le barometre, l'on a une

extrême diſpoſition à la ſueur. Une infinité d'Obſervations m'ont même appris que dans l'état de foibleſſe, ſurtout cauſée par une maladie précédente, & l'atmoſphere étant très-legere, humide, & pluvieuſe, les ſueurs coulent abondamment des vaiſſeaux de la peau, & que les urines ſont épaiſſes, & dépoſent beaucoup de ſédiment; mais qu'auſſi-tôt que le vent tourne du côté oppoſé à celui d'où ils ſouffloient, la diſpoſition de l'air venant à changer, les ſueurs ceſſent, & s'arrêtent tout d'un coup, l'urine devient plus abondante, & plus tenue, le corps beaucoup plus agile, le ſommeil plus tranquille, & l'eſprit plus vif, & plus en état de ſupporter le travail. Toutes ces Obſervations font connoître évidemment que le fluide aërien, & ètheré, a une force ſi ſenſible, & ſi palpable pour opérer des altérations dans les mouvemens excrétoires du corps, qu'il eſt parfaitement inutile d'avoir recours à un principe occulte, & purement imaginaire, des mouvemens du corps, pour donner une explication ſenſée de ces phénomenes.

XXIX. On peut apporter plusieurs preuves pour établir que la matiere qui sort du corps en maniere de sueur est de nature très-sulphureuse, & que la peau est le principal excrétoire du souffre excrémenteux, comme les reins le sont des excrémens salins. Car la sueur a une couleur, & une odeur particuliere, & renferme une substance grasse; ce qui, selon le sentiment unanime des Chimistes, est l'effet d'un principe sulphureux. C'est une chose étonnante que la différence qu'on remarque dans les écoulemens insensibles qui sortent du corps, & même la sueur, suivant les âges, les tempéramens, & les alimens dont on fait usage. Ceux qui mangent souvent de l'ail, ou de l'oignon, répandent une odeur désagréable; au contraire on sent bon quand on emploie fréquemment les balsamiques de bonne odeur, le musc, & l'ambre. L'odeur de la sueur varie aussi suivant les saisons, & l'Eté surtout elle est quelquefois si aigre, qu'on diroit que c'est l'odeur du vinaigre de vin. La sueur dans certaines maladies a aussi une odeur particuliere, & spécifique,

comme on le voit dans la galle, la grosse, & la petite vérole, la rougeole, & surtout le pourpre; de maniere qu'elle suffit pour faire connoître aux assistans le genre de maladie. Les Observations font aussi foi qu'on trouve les mêmes varietés dans les couleurs de la sueur, que dans ses odeurs. Je citerai pour confirmer cette vérité les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature, où l'on voit des exemples de sueurs noires (*a*), de couleur de vermillon qui est sortie des aisselles (*b*), bleue (*c*), sanglante (*d*), de couleur de saffran (*e*), rouge (*f*), verte (*g*), & jaune (*h*).

XXX. Ce qu'il y a surtout de remarquable sur l'excrétion de la sueur, c'est qu'elle n'est pas la même de quelque partie du corps qu'elle sorte,

(*a*) Miscellan. Nat. Curios. *Decad.* I. *Ann.* VI. *p.* 20.

(*b*) Ibid. *Decad.* II. *Ann.* III. *p.* 83.

(*c*) Ibid. *Ann.* IV. *p.* 203.

(*d*) Ibid. *Ann.* VI. *p.* 45.

(*e*) Ibid. *Ann.* IV. *p.* 329.

(*f*) Ibid. *Ann.* VI. *p.* 5.

(*g*) Ibid. *Eod. Ann. p.* 29.

(*h*) Ibid. *Decad.* I. *Ann.* VI. & VII. *p.* 110.

& que les différentes parties y apportent des changemens constans. Celle de la tête n'est pas celle qui sort du derriere de l'oreille quand on la frotte rudement avec le doigt. La sueur qui coule sous les aisselles, à l'aine, au scrotum, à l'os sacrum, est souvent de mauvaise odeur, mais ces odeurs différent entr'elles, & ne ressemblent pas à celle de la sueur qui coule de l'entre-deux des doigts des pieds. Il y a des parties d'ailleurs qui suent plus abondamment que d'autres; car on sue plus aux parties supérieures, comme à la tête, au col, au dos, & à la poitrine, & moins aux parties inférieures, & antérieures. On s'étonnera sans doute que de la même source, & d'une même matiere, c'est-à-dire, de la masse du sang, il puisse sortir des sueurs si différentes. Mais cet étonnement disparoîtra, si l'on fait attention que la machine du corps est composée de maniere qu'il se sépare du sang, ou qu'il sort même du corps, vingt liqueurs utiles, ou inutiles, différentes en nature, en qualité, en vertu; comme on voit l'eau de pluie seule, chargée d'une

matiere terreſtre un peu graſſe, engendrer, & produire des germes de différente forme, ſaveur, couleur, & vertu, comme feuilles, écorces, fleurs, fruits, ſucs, & gommes ; phénomenes du regne animal, & végetal, qui ne ſont point l'ouvrage d'un eſprit particulier occupé de ces productions ; ou des natures plaſtiques ; ou d'un principe qui les conduit moralement, & raiſonnablement ; ou enfin d'une force d'attraction particuliere ; termes magnifiques inventés pour cacher ſon ignorance ; mais qui n'ont d'autre cauſe que la diſpoſition méchanique, la courbure, la grandeur, & la figure des petits vaiſſeaux, & qu'on remarque principalement dans les glandes. Auſſi n'y a-t'il aucun lieu de douter que la ſeule ſtructure, & la ſeule direction des canaux, ne termine tellement le mouvement des liqueurs, qu'ils ne changent, & ne détruiſent le mêlange, la température, & l'union des parties des liqueurs, & que la nouvelle combinaiſon, la nouvelle union, qu'elles produiſent, ne forment des ſubſtances differentes en figure, vertus, & qualités.

XXXI. Si nous recherchons présentement les causes des sueurs plus abondantes, & plus fréquentes, ou des sueurs contre nature, on en assignera deux à bon droit. La premiere est la grande agitation intestine, & le développement, des parties sulphureuses qui entrent dans la composition du sang; agitation qui commence à dissoudre la masse du sang, & de la sérosité, & la résout enfin en une humeur excrémenteuse saline, & sulphureuse. La seconde est un trop grand relâchement des tuiaux que la peau recouvre, qui fait que les humeurs sereuses se séparent aisément des plus épaisses qui se trouvent dans la masse du sang, & que, poussées peu à peu, elles enfilent les pores, & sortent. Dans cette supposition on voit aisément pourquoi tout ce qui contribue à l'augmentation du mouvement intestin des parties sulphureuses du sang, est très-propre à produire, & faire sortir, la sueur. Tels sont la constitution cholérique du corps, la jeunesse, la maigreur de l'habitude du corps, la chaleur de l'Eté, le mouvement un peu violent du corps, le vent chaud

& humide du midi, l'usage du vin, surtout lorsqu'il est huileux, & spiritueux, comme celui de Hongrie, les médicamens qui sont empreints d'une huile très-subtile, & qui s'évapore aisément, comme sont entre les végétaux les racines d'aunée, de pétasite, de levesche, d'angélique de jardin, & sauvage, d'impératoire, les fleurs de sureau ; dans le regne animal tous les esprits, & huiles tirés par la distillation ; dans le végétal les fleurs, & le lait de souffre, le régule médicinal d'antimoine, & le souffre du même minéral préparé, & fixé suivant notre procedé. On voit aussi naturellement la raison pourquoi les enfans, les vieillards, les personnes grasses, celles qui regorgent d'humeurs, qui meinent une vie oisive, & dorment trop, ont peu de disposition à la sueur. En effet elles ont les vaisseaux remplis d'humeurs épaisses, & visqueuses, qui ont de la peine à passer par les capillaires, & d'un autre côté les parties sulphureuses de leur sang n'ont que peu de mouvement intestin.

XXXII. Outre la disposition du sang nécessaire pour l'excrétion de la

ſueur, il en faut auſſi une dans la peau, & cette diſpoſition conſiſte dans un relâchement ſuffiſant de cette membrane, & une telle ouverture de ſes pores, & de ſes vaiſſeaux, que la matiere de la ſueur puiſſe y aborder en quantité ſuffiſante, & en ſortir. Car s'il y a quelque partie du corps où la force expanſive, & le reſſort ſoient maniféſtes, c'eſt certainement la peau, qui, comme l'exemple des femmes groſſes, & des hydropiques, le prouve évidemment, eſt capable de s'étendre extraordinairement, & de revenir enſuite à ſa premiere dimenſion. Or ce rèſſort eſt dans la peau le même que dans tous les corps élaſtiques inanimés, comme chorde d'inſtrumens, cordes de chanvre, planches, &c. & ſe relâche ſuivant les différentes diſpoſitions du tems, comme dans l'humidité, & la legereté de l'air; & ſe bande par la ſeichereſſe, & le froid; mais il eſt auſſi modifié dans ſon relâchement, & ſa tenſion, par les cauſes qui agiſſent au-dedans du corps, & le mouvement du fluide très-délié qui ſe trouve dans le ſang, & les nerfs. C'eſt par cette raiſon que

la peau eſt entierement ſeiche, dure, & aride, dans toutes les grandes douleurs, les affections ſpaſmodiques, la colere, le trop grand bouillonnement du ſang ; de ſorte qu'on feroit ſortir de l'huile d'un cailloux plus aiſément que la ſueur du corps d'une perſonne dont la peau eſt dans cet état. C'eſt tout le contraire, & l'on a une pente toute naturelle à la ſueur, dans le déclin de l'accès des fievres, & des attaques ſpaſmodiques, dans la foibleſſe produite par une maladie précédente, dans la diſpoſition chaude, humide, & pluvieuſe, de l'atmoſphere, dans le bain de vapeur, enfin dans l'uſage des remedes qui calment, & arrêtent les mouvemens ſpaſmodiques, & les douleurs, tels que les nitreux, & les remedes tirés du pavot ; parce que l'effet de toutes ces choſes eſt de relâcher extrêmement, & de ditater, les canaux, & les pores de la peau. Nous avons auſſi remarqué plus d'une fois un effet ſingulier de la longue triſteſſe ; c'eſt de relâcher la peau, & ſurtout celle des pieds ; ce qui occaſionne des ſueurs abondantes de cette partie.

XXXIII. Après avoir examiné avec attention la voie, & la maniere, dont se fait l'éruption de la sueur, & les causes qui la produisent, il ne doit plus être difficile de tirer des indices, & de former des prognostics à l'égard de l'événement des maladies, de la nature, & de la sortie des sueurs dans l'état de maladie, ou contre nature, & surtout des fievres. Mais comme le fondateur de la Médecine, le respectable Hippocrate a répandu dans différens endroits de ses Ouvrages, & notamment dans ses Aphorismes, ses Prenotions, & ses Coaques, beaucoup de préceptes, & d'axiomes prognostics, admirables, & extrêmement conformes à la vérité, tant sur la nature de la sueur, que sur la maniere dont se fait cette excrétion, j'ai crû travailler utilement pour le Lecteur, en les rassemblant sous un point de vûe, & les lui présentant en abrégé. Ce Prince de la Médecine assure que les sueurs de bon augure sont celles qui sortent les jours critiques, c'est-à-dire, le milieu du quatriéme, le septiéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dix-septiéme, le vingt-uniéme;

qui coulent par tout le corps, & non d'une ſeule partie; non en petite quantité, & avec interruption, mais avec abondance, & continuité, & en quantité ſuffiſante; qui ſont ſuivies d'une diminution des ſymptômes, & d'une augmentation de forces, & de courage; enfin que précedent, ou ſuivent, des ſignes de coction dans les urines, ou les excrémens groſſiers. Pour moi je regarde comme les plus ſalutaires celles qui coulent lorſque le pouls devient plus calme, & plus mollet, après avoir eu dans le cours de la maladie une fréquence, une force, ou dureté, contre nature.

XXXIV. Au contraire la docte Antiquité, dont l'autorité eſt confirmée par des Obſervations conſtantes, & invariables depuis ce tems, a toujours regardé comme mauvaiſes, & ſymptomatiques, toutes les ſueurs qui paroiſſent dans les fievres dès le commencement, & hors des jours critiques; dans le tems que le ventre eſt ſerré; que l'urine eſt déliée, & ſans ſédiment; & lorſque le pouls eſt toujours dans le même état, c'eſt-à-dire, dans un état contre nature; car ces

ſueurs atteſtent une grande foibleſſe des Malades, l'atonie des parties ſolides, la diſſolution du tiſſu du ſang, & que la cauſe de la maladie eſt encore fortement inhérente aux parties nerveuſes les plus eſſentielles. Auſſi beaucoup d'expériences apprennent-elles que pluſieurs Malades ſont morts dans l'éruption de ces ſueurs. Celles qui ne coulent que d'une partie du corps ſont auſſi d'un mauvais augure. Ainſi Hippocrate a raiſon de dire *la partie du corps qui ſue dépoſe elle-même qu'elle eſt malade* (a). En effet on obſerve ſouvent dans les maladies de la tête, l'apopléxie, la phrénéſie, les affections ſoporeuſes, que la ſueur diſtille abondamment de la tête, pendant que les pieds ſont froids. La poitrine ſue beaucoup dans l'aſthme convulſif, le catarrhe ſuffoquant, la péripneumonie; & pour l'ordinaire ceux qui ſuent dans les premiers jours de la péripneumonie, ſans en reſſentir de ſoulagement, périſſent; & communément il y a dans ce cas une inflam-

(a) *Quâ parte corporis ſudor manat, morbum illius partis arguit.* Hipp. *Aphor. Sect. IV. Aph.* 38.

mation ſphaceleuſe. C'eſt un polype ſi la maladie eſt un aſthme convulſif. Les Obſervations nous apprennent encore que la rechute ſuit ordinairement, ou que la maladie tire en longueur, lorſque la ſueur n'a pas diminué les accidens. C'eſt ce qu'atteſte formellement Martianus dans ſon Commentaire ſur les Coaques : *ſi la ſueur*, dit-il, *n'emporte pas la fievre, & qu'elle ſubſiſte quand elle s'eſt arrêtée, elle eſt ſymptomatique, & il faut s'attendre à une rechute, ou que la maladie ſera longue* (a). Cependant les plus mauvaiſes ſueurs ſont les froides, ſurtout quand l'intérieur eſt brûlant à cauſe d'une inflammation. C'eſt ce qui fait qu'Hippocrate aſſure que les ſueurs froides dans les fievres aigues annoncent la mort, & la longueur de la maladie dans celles qui ſont plus traitables (*b*).

XXXV. L'expérience nous apprend tous les jours que dans le commence-

(a) *Si ſudor non tollit febrem, ſed hæc remanet, tunc ſymptomaticus eſt, & morbi recidiva, vel ejus longitudo exſpectanda.* Martian. *in comment. ad* Coac. *Hipp.*

(*b*) Hipp. *Aphor. Sect. IV. Aph.* 37. item. *Prognoſtic. cap.* 2.

ment de l'accès, & la force des fievres, des douleurs, & des mouvemens ſpaſmodiques, dans les violens maux de tête, la cardialgie, les douleurs des inteſtins, la colique, l'épilepſie, les diarrhées abondantes, les flux d'urine, & de bouche, ou même les grandes hémorrhagies, la peau eſt aride, ſeiche, & froide, & ne lâche pas une goutte de ſueur. Mais auſſi-tôt que ces accidens fâcheux ſe calment, ou ceſſent entierement, & que la maladie décline, la ſueur ſort ſur le champ de tout le corps; ce qui eſt ſurtout ſenſible dans les fievres intermittentes. Il arrive auſſi ſouvent qu'il reſte après la guériſon des fievres aigues, & chroniques, une grande diſpoſition, & une pente à des ſueurs continuelles, & abondantes, qui ſortent à la moindre occaſion, comme une legere chaleur externe, ou dès qu'on ferme les ïeux, & qu'on s'endort. La cauſe de ces ſueurs abondantes eſt quelque faute de régime faite par les Malades dans les jours critiques, ou l'imprudence qu'ils ont eue de s'expoſer trop au froid; ce qui a retenu dans le ſang une matiere excrémenteuſe

crémenteuſe qui ſort par les ſueurs, & diſpoſe le ſang à un mouvement colliquatif; ou enfin de ce qu'après la guériſon de la maladie ils ont trop mangé, & trop avidement, ce qui a empêché le ventricule, & les inteſtins affoiblis par la maladie de bien diſſoudre les alimens, & de les bien digerer, & fait entrer dans le ſang beaucoup de chyle crud, qui ne ſe mêle pas bien avec lui, & ſort aiſément par les excrétoires.

XXXVI. Il n'y a cependant point de maladie où les ſueurs ſoient plus abondantes que dans le pourpre, ſoit rouge-ſcorbutique, ou blanc, joint avec la fievre; marque certaine de la diſſolution colliquative de toute la maſſe du ſang, & des humeurs, par un ferment impur qui s'y trouve mêlé. Dans les fievres malignes, dont la cauſe eſt une ſphacelation interne des parties, & qui ſont accompagnées de beaucoup d'abbattement, ſouvent dans le tems que le pouls eſt foible, & peu fréquent, les urines peu colorées, & ſemblables à celles des perſonnes en ſanté, il coule des ſueurs abondantes, fétides, ſouvent froides,

& mortelles, qui déposent de la dissolution putride du sang. Il est encore ordinaire aux hectiques, & lorsque les parties sont attaquées d'abscès, ou d'ulceres, d'avoir des sueurs abondantes, & qui affoiblissent beaucoup, ausquelles on donne dans les Ecoles le nom de colliquatives, qui sont produites par une matiere purulente corrompue, laquelle donne au sang un mouvement intestin de fermentation. Les scorbutiques sont aussi fort incommodés de l'abondance des sueurs, lorsque le vice du foie, & le deffaut de séparation des parties bilieuses, remplit la lymphe de beaucoup de souffres excrémenteux ; ce qui arrive surtout lorsque le ventre se resserre en même tems.

XXXVII. Je me suis toujours bien trouvé, pour remédier à ces sueurs trop abondantes, de l'usage des laxatifs, comme la manne, les tamarins, ou le petit lait doux marié avec une poudre nitreuse précipitante ; & dans les longues, & abondantes sueurs que produit l'atonie de la peau, & le mouvement résolutif interne des parparties sulphureuses du sang, j'ai em-

ploié avec beaucoup de ſuccès les analeptiques joints aux fortifians, & aux aſtringens doux, & les legers acides, parce que ces remedes non ſeulement fortifient le ton, & animent le reſſort, des parties ſolides, mais raffermiſſent, & entretiennent, le tiſſu des parties du ſang. Mais ces remedes le cedent en efficacité à ma liqueur anodine minérale, à l'eſprit de ſel dulcifié, à l'eſprit Roial de Michel, lequel eſt compoſé de l'eſprit de roſes, de celui de ſel dulcifié, avec le muſc, l'ambre, & la confection alkermes, à la teinture de roſes préparée avec le phlegme de vitriol, légerement acide, au ſucre roſat, à la teinture de corail, & à leur ſolution faite avec le ſuc de citron. Il y a des Praticiens qui vantent beaucoup, pour parvenir à ce but, les compoſitions où entre l'hiacinthe, dont la force vient ſans contredit des drogues qui y entrent, & ſont légerement aſtringentes, & du camphre, de l'ambre, & du muſc, bien qu'ils y ſoient en petite doſe, & point du tout de la poudre de pierres précieuſes, qui par elle-même n'auroit que peu d'énergie, quand elle

pourroit se dissoudre dans l'estomac ; ce qui n'est cependant pas.

XXXVIII. Nous avons parlé jusqu'à présent des excrétions qui se font par les voies urinaires, & par le couloir de la peau, de leur caractere, & du jugement qu'on en peut porter ; il nous reste à faire quelques remarques sur celle qui se fait par les gros intestins. Or comme l'urine fait sortir la très-grande partie du superflu des liqueurs que fournit la boisson avec les parties salines du tissu le plus grossier, & que la transpiration insensible emporte les impuretés salines sulphureuses développées dans les principes les plus intimes du sang par la chaleur de son mouvement intestin, la matiere de l'excrétion intestinale est composée des feces, & de la partie la plus grossiere des alimens qui n'a pû entrer dans la composition du chyle, des parties sulphureuses bilieuses les plus massives, qui se sont séparées dans le foie, & de différentes matieres excrémenteuses apportées dans les intestins par les différens canaux, avec les sucs lymphatiques fermentatifs qui y découlent du pancréas, des glan-

des, & des membranes glanduleuses des intestins. L'objet de cette évacuation, ainsi que des deux autres, est de purifier le reste des liqueurs vitales du corps des impuretés pernicieuses qu'elles contiennent, & de maintenir le caractere tempéré que demande le maintien de l'intégrité du corps.

XXXIX. Il faut cependant convenir que telle est la matiere de l'excrétion intestinale, qu'elle peut s'écarter des regles qu'elle doit suivre naturellement, sans causer à la santé un dommage aussi prompt que la suppression de la transpiration, ou de l'écoulement de l'urine, & qu'elle peut s'arrêter même long-tems, sans que la vie, ou même la santé en souffrent un préjudice sensible. Car comme la masse du sang se dépure de beaucoup de récrémens salins, & sulphureux par les canaux de la peau, & surtout par le couloir des reins, tant que ces deux parties font bien leur devoir, il ne faut point craindre que le séjour un peu trop long des excrémens grossiers dans le canal intestinal puisse être sur le champ préjudiciable, pourvû que le ton de cette partie ne soit point assez

affoibli, pour être gonflée de vents, & qu'il lui reste assez de force pour faire sortir, & les vents, & les matieres grossieres que ce canal renferme. Et de fait on trouve dans les Observations Médicinales beaucoup d'exemples de constipations entierement innocentes. On peut consulter sur ce sujet Rhodius (*a*), Mænichen (*b*), les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*c*), enfin le Commentaire de Lister sur la Médecine Statique de Sanctorius, où il parle d'un vieillard âgé de quatre-vingt-six ans, jouissant encore d'une santé parfaite, qui depuis plusieurs années, sans en ressentir la moindre incommodité, n'alloit à la selle qu'une fois par semaine, quoiqu'il mangeât beaucoup, & même de viandes peu cuites (*d*).

XL. Cependant l'excrétion des excrémens grossiers n'en est pas moins une des plus ordinaires, & des plus

(*a*) Rhodius. *Observ. Cent. II. Observ.* 81.
(*b*) Mænichen. *Observ. V.*
(*c*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. Ann. III. Observ.* 25. *&* *Decad. II. Ann. III. Obs.* 83.
(*d*) Lister. *Comment. ad Sanctor. Medicin. Static. p.* 150.

intéressantes. Car elle est d'un très-grand usage, non seulement pour la conservation du corps, mais pour la crise des maladies, qui ne se fait que par les évacuations. Il est donc très-utile, & même nécessaire, d'y avoir attention, tant pour connoître l'état de santé, que celui de maladie, & pour porter un jugement de ce dernier. Cependant un des principaux avantages qui reviennent au Médecin de l'examen qu'il fait de la quantité, & de la disposition, des matieres qui sortent par le canal intestinal, & de la maniere dont elles sortent, c'est de connoître non seulement la digestion des alimens, & la maniere dont le chyle est travaillé, l'état de la sécrétion, & de l'excrétion, de la bile, & de la pituite, mais la situation du mouvement péristaltique des intestins, & la disposition de tout le genre nerveux.

XLI. Venant au détail des indications qu'on peut tirer des excrémens grossiers, je dirai d'abord que puisque la couleur jaune qu'ils ont naturellement leur vient du mêlange de la bile, lorsqu'ils sortent blancs, ou seulement gris, il est tout naturel de

juger que la bile manque dans les inteſtins. Or la bile ne manque dans les inteſtins qu'à cauſe de l'obſtruction, ou de la contraction, des canaux qui l'y portent, comme il arrive dans l'ictere ; ou par la ſurabondance des acides qui ſe trouvent dans les premieres voies, qui émouſſent la bile, & détruiſent ſa couleur, comme il arrive dans la vieilleſſe, la paſſion hypochondriaque, l'enfance, lorſque le lait s'aigrit dans l'eſtomac, & à tous ceux qui boivent une grande quantité de liqueurs qui contiennent beaucoup d'acides. Mais au dernier cas les excrémens ſont blanchâtres, ont moins d'odeur, & cauſent en ſortant un ſentiment de douleur, ſurtout dans le rectum, ou un teneſme. Il arrive auſſi quelquefois par la même raiſon qu'on a plus de peine à évacuer les gros inteſtins, que cette excrétion ſe rallentit, & qu'il ſurvient différentes paſſions, & des tranchées, du bas ventre & ſurtout une nauſée très-incommode, qui ſe fait ſentir notamment le matin, & après que la digeſtion eſt finie. Dans toutes ces circonſtances il n'y a rien de plus efficace que les poudres

qui

qui absorbent l'acide, prises dans un véhicule délaïant, & legerement carminatif. Car l'usage de ces remedes fait cesser les douleurs, & rentrer le bas ventre dans son devoir. Et la raison pour laquelle les absorbans, & les précipitans, au nombre desquels nous mettrons la magnesie ; & les poudres bésoardiques terreuses, excitent l'excrétion intestinale ; comme on le remarque souvent, c'est que l'alkali terreux, s'imbibant des sucs acides qui se trouvent dans les premieres voies, se changent en sels neutres, qui par leurs picotemens animent le mouvemnt péristaltique des intestins. Schelhammer rapporte une Observation remarquable d'un enfant attaqué de convulsions, & en même tems de constipation opiniâtre, qui fut purgé, & guéri, par un mêlange d'absorbans dans des eaux rafraîchissantes (*a*).

XLII. Au contraire lorsque les excrémens grossiers ont une couleur brune, ou d'un brun foncé, c'est la marque qu'il s'engendre dans le sang,

(*a*) Schelhammer. *Miscell. Nat. Curios. Decad.* II. *Ann.* V. *p.* 30.

& qu'il s'en sépare, beaucoup d'impuretés bilieuses. Telle est ordinairement la couleur de ces excrémens dans l'Eté, à cause de la grande chaleur qui engendre beaucoup de bile, & en fait couler beaucoup dans les intestins. On la voit encore dans les personnes d'un tempérament cholérique, & ceux qui sont beaucoup d'exercice, qui se livrent trop à la boisson du vin, & des liqueurs spiritueuses, & ceux qui sont d'un naturel colere. Mais c'est surtout dans les fievres bilieuses, cholériques, la tierce continue, & intermittente, la fievre ardente, qu'il sort beaucoup d'excrémens grossiers, & très-colorés par la bile, notamment dans le déclin, & après l'entiere guérison de la maladie. Car comme ces maladies sont en partie produites par la stagnation, & la corruption, de la bile, & qu'il s'en forme beaucoup à cause du mouvement intestin, & chaud qui les accompagne, on voit du premier coup d'œil pourquoi les excrémens en sont si chargés, pourquoi la diminution du spasme qui arrive dans le déclin de la fievre en laisse sortir une si

grande quantité, au grand avantage des Malades, & enfin que ces évacuations annoncent aſſez ſouvent la fin de la maladie. Dans la mélancholie hypochondriaque, la manie, la cachéxie, & la maladie hyſtérique, non ſeulement le ventre eſt pareſſeux, mais les excrémens ſortent durs, & teints d'une couleur jaune foncé, brune, ou même noirâtre, par la ſeule raiſon de la trop grande abondance d'acide qui ſe trouve dans le canal inteſtinal, & arrête l'excrétion des matieres qu'il renferme. La noirceur vient du long tems qu'a duré le mêlange de l'acide avec la bile.

XLIII. La même cauſe, c'eſt à-dire, la diſpoſition de la bile, produit la verdeur des excrémens. On les voit tels ſurtout aux enfans à la mammelle, & d'ordinaire ils ſont accompagnés de tranchées cruelles, de fievre, & ſouvent ſuivis de convulſions épileptiques. Ils ſont donc de mauvais prognoſtic; car ils font voir que le lait, devenu acide, & comme fermenté avec la bile, a acquis une couleur verte, & une qualité corroſive. Il arrive auſſi quelquefois aux adultes de

rendre des excrémens verds, par exemple, dans le cholera-morbus, ſurtout lorſqu'un violent accès de colere fait couler beaucoup de bile dans les inteſtins grêles, remplis de ſucs acides. Les hypochondriaques, & les hyſtériques, rendent quelquefois non ſeulement par le haut, mais auſſi par le bas, des ſucs verds, dans de violens accès des ſpaſmes qui les agitent. Il arrive encore ſouvent à la nature, pour débarraſſer le corps des impuretés ſalines ſulphureuſes ſurabondantes, que la trop grande chaleur de l'Eté a produites, & qui ſont retenues, ſurtout au commencement de l'Automne, par la ſuppreſſion de la tranſpiration que cauſe la froideur humide de l'air, il arrive, dis-je, à la nature d'exciter d'elle-même d'abondantes déjections bilieuſes, accompagnées de tranchées incommodes, & de ſpaſmes propres à en procurer la ſortie, parce que la matiere de la tranſpiration ſe jette en partie ſur le foie, en partie ſur les membranes glanduleuſes, des inteſtins, d'où elle paſſe dans le canal inteſtinal. Cependant ſi ces liqueurs âcres paſſent trop

long-tems par ce canal, non ſeulement elles en détruiſent le mouvement tonique, mais elles en corrodent ſi bien les membranes, que l'atrophie, l'hectique, les tranchées continuelles, l'affection hypochondriaque venteuſe, les tumeurs édémateuſes, & même l'hydropiſie s'en enſuivent.

XLIV. La mauvaiſe odeur des excrémens vient ordinairement, ainſi que leur couleur, de la bile qui y eſt mêlée ; auſſi eſt-elle d'autant plus grande qu'elle s'y trouve en plus grande quantitité, & d'autant moindre qu'elle y eſt en moindre quantité, comme les excrémens blancs le prouvent. Lors donc que les excrémens ſont d'une puanteur inſupportable, ou preſque cadavereuſe, c'eſt la marque d'une grande quantité de bile corrompue, ou d'une putréfaction ſphaceleuſe des inteſtins. C'eſt par cette raiſon que lorſque dans les fievres malignes, ou la dyſenterie, les excrémens ſont fort puants, c'eſt un prognoſtic d'une corruption mortelle, & même de la mort. Cette regle n'eſt cependant pas abſolument générale ; car il arrive ſouvent aux enfans de

rendre des excrémens très-fétides, lorſqu'il s'y mêle des vers corrompus, & pourris; & pour lors le bas ventre eſt attaqué de douleurs vagues, & le corps de chaleur, avec abbattement des forces. Lorſque les excrémens ſont non ſeulement fétides, mais mouſſeux, & de différentes couleurs, qu'ils ſortent fréquemment, avec un ſentiment d'ardeur, & qu'on eſt ſans ceſſe excité à les rendre, comme dans la dyſenterie, c'eſt une marque certaine qu'il ſe porte aux inteſtins des humeurs de nature très-âcre, & corroſive, & que les glandes du rectum en philtrent de ſemblables.

XLV. On voit ſouvent ſortir des excrémens extrêmement mucilagineux, & remplis d'une pituite épaiſſe, & tenace. On peut par-là juger de la foibleſſe de l'eſtomac, & des inteſtins, & de l'uſage qu'on a fait d'alimens cruds, & de difficile digeſtion, ainſi que d'une boiſſon peu ſalutaire. Tels ſont ſouvent les excrémens de ceux qui ſont convaleſcens depuis peu, & mangent avec trop d'avidité; ceux des vieillards; & enfin ceux des perſonnes qui ont changé un régime

agiſſant contre un régime oiſif, & un régime chaud contre un froid. Mais lorſqu'il ſort une grande quantité de mucoſité tranſparente, ou reſſemblante au blanc d'œuf, avec teneſme, & douleur très-incommodé du rectum, c'eſt communement une marque infaillible que le ſang qui fait effort pour ſortir par l'extrêmité du rectum, dépoſe beaucoup de mucoſité dans les glandes de cette partie, à cauſe du ſéjour qu'il y fait, & que la preſſion qu'il y cauſe eſt ſuivie de douleur, & de teneſme.

XLVI. On rend quelquefois auſſi des déjections abondantes, & liquides, pendant leſquelles le corps maigrit plûtôt qu'il n'augmente, bien que l'appetit ſubſiſte. Ces accidens ſont une preuve que la velouté délié de la membrane intérieure des inteſtins eſt couvert de mucoſité, de ſorte qu'il ne peut paſſer dans les orifices obſtrués en partie que la portion aqueuſe du chyle, & que la graſſe, huileuſe, & nourriciere rejettée ſort avec le marc des alimens qu'elle rend plus délié; ce qui produit une diar-

rhée chyleuſe. Le relâchement du ventre ordinaire aux vieillards doit auſſi être attribué à l'obſtruction du velouté des inteſtins, parce qu'à meſure qu'on avance en âge le calibre des plus petits vaiſſeaux du corps ſe remplit peu à peu, & que ces vaiſſeaux ſe rident, & s'affaiſſent; ce qui fait que la nutrition devient imparfaite, & qu'il ſort par l'anus beaucoup de ſuc nourricier. Au contraire lorſque les excrémens ſortent durs comme des pierres, & avec beaucoup de peine, c'eſt une marque certaine de l'obſtruction, ou de l'endurciſſement total, des glandes deſtinées à philtrer la mucoſité des inteſtins, ou d'une trop grande chaleur qui deſſeiche les excrémens, leſquels ſont retenus, parce que d'un autre côté le mouvement périſtaltique s'affoiblit. Il arrive même aſſez ſouvent une ſeichereſſe des inteſtins, & une conſtipation telle qu'il ne ſort rien qu'à l'aide des lavemens, ou des purgatifs. Baillou rapporte ſur ce ſujet l'hiſtoire mémorable d'une perſonne attaquée d'une conſtipation inſurmontable, à qui on trouva, l'aiant

ouverte, le jejunum si étroit, & si cartilagineux, que le chyle avoit peine à y passer (*a*). Et delà vient que quelques médicamens purgatifs trop chauds resserrent plûtôt le ventre, à cause du resserrement qu'ils causent aux ouvertures du velouté des intestins, qu'ils ne le lâchent; ce qui est surtout vrai lorsque l'humidité marque déja.

XLVII. Le sang pur sort aussi quelquefois avec les excrémens; quand ce phénomene se présente sans grandes tranchées, le sang sort des veines de l'anus, mais lorsqu'en même tems on sent des douleurs très-aigues vers le nombril, & qu'il se fait de fréquentes déjections, c'est une preuve que le sang sort des membranes des intestins grêles, corrodées par une humeur âcre, en un mot que le Malade est attaqué de dysenterie. Si le premier écoulement est ordinairement salutaire, lorsque le second se prolonge, il cause la maladie hypochondiaque venteuse, les tranchées, l'hydropisie, les tumeurs édémateuses, l'atrophie, & l'hectique; parce que l'ulcere des intestins va toujours en

(*a*) Ballonius. *Lib. Epidem. p.* 58.

augmentant. C'eſt auſſi le mêlange du ſang qui cauſe une noirceur pareille à celle de la poix, aux excrémens qui ſortent avec une extrême abbattement, & une puanteur inſupportable. Ces accidens ſont la preuve de l'exiſtence de la maladie noire, ſurtout lorſqu'il s'y joint un vomiſſement ſanglant. Cette noirceur vient de ce que le ſang ſe fait jour dans l'inteſtin ileum, dont les membranes ſont fort minces, après avoir ſéjourné long-tems dans les vaiſſeaux du méſentere, & de ce que, deſcendant dans les gros inteſtins, il reçoit par ſon mêlange avec les excrémens groſſiers une eſpece de fermentation qui leur donne la noirceur, & la mauvaiſe odeur. C'eſt de ces déjections que parle Hippocrate quand il dit, *les déjections noires, telles que le ſang mélancholique, qui viennent d'elles-mêmes, ſont d'un très-mauvais augure, ſoit qu'il y ait fievre, ou non : & plus il s'y trouve de mauvaiſes couleurs mêlées, plus elles annoncent de danger* (a).

(a) *Dejectiones nigræ, qualis eſt ſanguis niger, ſponte venientes, ſive cum febre, ſive ſine febre, peſſimæ; & quanto colores magis fuerint plures, pejus.* Hipp. *Aphor.* 21. *Sect.* IV.

XLVIII. Outre les ſignes de la diſpoſition de la bile, & des autres liqueurs inteſtinales qui ſe tirent de celle des excrémens groſſiers, cette excrétion fait auſſi connoître l'état du mouvement périſtaltique, & de tout le ſyſtême des parties nerveuſes. Car comme la maniere aiſée, & convenable, dont ſe fait cette excrétion eſt une preuve que le mouvement alternatif de relâchement, & de contraction ſe fait reglément, & également, dans les membranes inteſtinales, lorſque ce mouvement ſe dérange, & que les inteſtins ſont trop tendus, ou trop relâchés, ou dans l'atonie, il arrive conſtipation, ou diarrhée. Et quant à la diſpoſition des parties nerveuſes, elle ſe connoît d'autant plus ſurement par l'évacuation inteſtinale, qu'il y a plus de correſpondance entre ces parties, & les inteſtins, & que les vices de ceux-ci ſe tranſmettent plus aiſément à celles-là, & réciproquement.

XLIX. Il faut donc être ſur en général que le bon ordre de l'excrétion inteſtinale eſt une preuve certaine d'une bonne ſanté, & que ſon déran-

gement l'eſt également d'une mauvaiſe. Car le rallentiſſement, ou la ſuppreſſion de cette évacuation, comme Spon le remarque fort bien (a), dérange toutes les parties, & remplit les vaiſſeaux d'impuretés ; ce qui fait qu'on les regarde à bon titre comme des ſignes de maladies imminentes, parce qu'ils montrent que les parties ſenſibles du corps ſont gravement affectées, & déja attaquées de ſpaſme. Il eſt ſurtout certain, comme l'atteſte le même Spon dans l'endroit cité, & comme l'expérience le prouve, que quand le bas ventre eſt fermé, les vents ſe répandent par tout le corps, de ſorte que la trop grande dilatation qu'ils cauſent enſuite dans les inteſtins, & l'eſtomac, empêche le ſang d'y circuler, librement, &, l'obligeant de refluer ſurtout vers les parties ſupérieures, lui fait produire différens accidens, & accidens très-graves. Les déjections trop abondantes ſont la marque qu'un trop grand relâchement des fibres a ſuccedé au grand reſſerrement qui occaſionnoit les fréquentes évacuations, ce qui fait que les

(a) Spon. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 27.

liqueurs abordent en trop grande quantité aux inteſtins, & que leur amas cauſe de nouveaux ſpaſmes, & de nouvelles tranchées avec des déjections. On doit porter à peu près le même jugement lorſque le bas ventre eſt quelquefois lâche, puis pendant quelque tems tendu, & ſerré. Car c'eſt une preuve du dérangement du mouvement périſtaltique, & que les inteſtins ſont tantôt attaqués de ſpaſme, & tantôt dans l'atonie. Et comme la conſervation du mouvement alternatif des inteſtins eſt d'un puiſſant ſecours pour la conſervation de la ſanté, & ſa deſtruction une ſource féconde de maladies, & d'accidens, il faut apporter toute ſon attention dans l'état naturel, & contre nature, pour éviter les choſes qui peuvent lui nuire, comme ſont ſurtout la colere, la terreur, & la triſteſſe, la boiſſon froide lorſqu'on eſt fort échauffé, tous les alimens auſteres, acides, aſtringens, & d'un tiſſu dur, & compact, les viandes trop graſſes, & les alimens venteux, le trop grand uſage de la bierre, du vin, & de l'eau-de-vie, le froid, les veilles, & le travail

d'esprit trop poussé, & entre les médicamens le fréquent usage des purgatifs, surtout violens, des narcotiques, des mercuriels, de ceux tirés de saturne, & des acides stiptiques.

L. Quant à l'état de maladie, & aux signes qu'on peut tirer dans cette situation de l'inspection, & de la sortie des excrémens grossiers, il faut savoir que le ventre se resserre dans toutes les affections de la tête, & des nerfs, à cause de la correspondance réciproque des parties nerveuses, & que toute constipation du ventre entretient, & aigrit, les maladies de la tête, & des nerfs. C'est ce qui est évident dans les grands maux de tête, la migraine, l'épilepsie, la manie, la mélancholie, les affections paralytiques, l'ophthalmie, & la difficulté d'entendre; car toutes ces maladies se guérissent parfaitement par un cours de ventre un peu long, qui fait connoître que les spasmes des premieres voies sont appaisés, & ne repoussent plus le sang vers la tête, & que la matiere maladive prend le chemin des parties inférieures, & se fait jour de ce côté. Celse a donc raison de dire

que le flux de ventre dégage ſouvent les parties ſupérieures (*a*), & Hippocrate d'aſſurer que la dyſenterie eſt avantageuſe dans la folie (*b*). On remarque auſſi que le ventre eſt ordinairement reſſerré dans les autres paſſions ſpaſmodiques, chroniques, comme les hypochondriaques, & hyſtériques, & que les pieds ſont froids. Lorſque ces deux ſymptômes ſe compliquent, on peut prédire avec certitude beaucoup d'affections différentes des parties ſupérieures, comme des inquiétudes avec reſſerrement dans les environs du cœur, la cardialgie, la difficulté de reſpirer, la mélancholie, le mal de tête, le vertige, la palpitation de cœur, les rots, l'affoibliſſement, ou même la deſtruction de la digeſtion, des gonflemens douloureux des hypochondres par les vents; parce que tous ces accidens s'enſuivent naturellement de l'inégalité que les ſpaſmes des parties inférieures cauſent dans la circulation, & du reflux du ſang qu'ils occaſionnent dans les ſupérieures.

(*a*) Celſ. *Medicin. Lib. IV. cap.* 3.
(*b*) Hipp. *Aphoriſm. Sect. VII. Aphor.* 5.

LI. Si nous passons des maladies convulsives, & de celles de la tête, aux fievres, l'expérience nous apprend qu'il n'y en a point, de quelque espece qu'elle soit, continue, ou intermittente, inflammatoire, ou exanthématique, lente, ou hectique, qui ne soit précédée de constipation, laquelle dure souvent long-tems pendant le cours de la maladie, & ne fait que la rendre plus opiniâtre. Mais dès que le ventre recommence à faire ses fonctions, & que les excrémens sont dans l'ordre naturel tant pour la qualité, que la quantité, on est sur du rétablissement de la santé, parce que c'est une marque infaillible que les spasmes qui sont les causes prochaines de ces maladies affligent moins, ou n'affligent plus, les parties nerveuses. Il y a même beaucoup de fievres, ce qui est surtout vrai des putrides, des malignes, & des bilieuses, qui se guérissent par un cours de ventre venu dans un tems critique ; & même le cours de ventre, quand les autres signes ne sont pas contraires, est dans ces maladies un prognostic de rétablissement, comme je l'ai prouvé plus

au long dans ma Dissertation *sur la Diarrhée salutaire dans les fievres malignes* (a). Il est cependant bon d'avertir que si le ventre se lâche beaucoup dans le commencement des fievres, & hors des jours critiques, c'est un mauvais signe, & qui annonce une maladie opiniâtre.

LII. Puis donc que le resserrement du ventre, ou sa constipation, est si nuisible dans toutes les affections chroniques spasmodiques, convulsives, hypochondriaques, hystériques, il est de la prudence d'un bon Praticien d'en entretenir la liberté. Mais il faut bien se garder de mettre en œuvre pour parvenir à ce but, des remedes âcres irritans. Il faut se retrancher dans les salins, les déterfifs, les absorbans, les pilules balsamiques composées d'extraits amers, de résines temperées, d'extrait de rhubarbe, & de quelques grains d'aloës bien préparée, & dans les lavemens émolliens, carminatifs, & huileux. Et comme dans les fievres le trop grand relâchement est aussi dangereux que le trop grand resserre-

(a) Dissert. *de diarrhaa in febribus malignis salutari.*

ment, il faut que le Praticien prenne garde de donner contre l'un, ou l'autre écueil, & qu'il regle l'excrétion intestinale, en fesant observer un régime convenable, & par des secours intérieurs, & extérieurs appropriés à l'état du Malade. Ainsi lorsqu'il est besoin de lâcher le ventre, il ne faut pas qu'il emploie les purgatifs âcres, & irritans, mais simplement les lenitifs, comme la manne, le tamarin, le tartre, le nitre, les lavemens émolliens, & huileux. Il faut aussi se garder d'arrêter les déjections, quand elles paroissent excessives, en mettant en œuvre les astringens, les somniferes, & les narcotiques; il vaut bien mieux emploier les diaphorétiques fixes de nature douce, les adoucissans, avec quelques grains de nitre, un, ou deux grains de cascarille, le succin préparé, ou les fleurs de souffre avec un demi grain de thériaque céleste, qui font tout l'effet qu'on peut desirer.

CHAPITRE XV.

Des crises, & jours critiques, établis sur une expérience raisonnée.

SOMMAIRE.

I. *La doctrine des crises fait partie de la Prognostique. Ce que les Anciens ont entendu par le terme de crise.* II. *Les jours critiques sont les septiémes, & ceux qui partagent le nombre de sept en deux parties égales.* III. *La crise se fait par une excrétion, comme la sueur,* IV. *L'hémorrhagie, ou le cours de ventre.* V. *Des Anciens, & des Modernes, se sont déclarés contre les crises.* VI. *Quelques-uns pensent qu'il n'y en a que dans la Grece.* VII. *Ce que l'expérience m'a appris sur les crises, dans les éphemeres, la synoque, les fievres ardentes, les tierces, les catarrheuses,* VIII. *La vraie pleurésie, & la péripneumonie, la fausse pleurésie, l'inflammation du foie, les fievres érysipélateuse, & pestilentielle,* IX. *La petite vérole, & la rougeole,*

les fievres pétéchiales, les continues, & épidémiques. X. *Il arrive aussi des crises hors des jours marqués ci-dessus. A qui les crises sont ordinaires ; à qui elles le sont moins.* XI. *Toute évacuation abondante, ou tout adoucissement des symptômes, n'est pas une crise.* XII. *Pour distinguer les crises, il faut avoir égard aux circonstances, au tems, & aux saisons.* XIII. *Un traitement imprudent peut déranger les crises,* XIV. *Surtout dans la petite vérole, & la rougeole; & même toutes les maladies. Point de crise reglée dans le pourpre. Le neuf, & le onze sont les plus dangereux dans les fievres continues, aigues, exanthématiques.* XV. *Ce n'est point un principe interne qui opere les crises au nombre septenaire,* XVI. *Mais des mouvemens qui se font dans le corps en conformité de l'institution de son Auteur.* XVII. *C'est ainsi qu'il faut rendre raison des crises dans les maladies.* XVIII. *Corollaires pratiques sur les crises.* XIX. *Il se fait aussi des crises dans les fievres intermittentes,* XX. *Et dans les maladies chroniques, comme l'épilepsie, les douleurs de la tête, & des nerfs, & autres maladies.*

I. LA partie de la Médecine qui enſeigne à tirer des prognoſtics, ou à porter un jugement ſur les maladies, ſurtout aigues, & ſur leur dénouement avantageux, ou malheureux, renferme la doctrine des criſes, doctrine dont beaucoup d'Anciens ont fait un cas particulier, & que beaucoup des Modernes, & même des Anciens, ont regardée comme douteuſe, & qu'ils ont même entierement négligée. Le premier de tous les Auteurs qui aient écrit ſur cette matiere eſt le pere de la Médecine, je veux dire Hippocrate. Il a répeté très-ſérieuſement en divers endroits de ſes Ouvrages que le Médecin devoit avoir beaucoup d'attention dans les maladies aigues au ſeptiéme jour, & à celui qui partage le nombre de ſept en deux parties égales, je veux dire le quatriéme, parce que la nature opere ces jours-là principalement par les ſueurs, les gros inteſtins, & les hémorrhagies, des excrétions, dont l'heureux ſuccès eſt ſuivi de la guériſon des fievres. C'eſt ce qui fait qu'il a nommés ces jours dans ſa Langue,

qui eſt la Grecque , jours *critiques*, comme on diroit jours *décisifs*, parce que ces jours décident de l'événement des maladies. Quant au mot de *crise*, il a plusieurs significations dans les Auteurs Anciens. Langius remarque après Hesychius , & Suidas , que le mot Κρίνειν , signifie séparer , & passer quelque chose comme par le crible , ou le tamis (*a*) , & les Anciens ont quelquefois entendu le mot de crise dans ce sens , c'est-à-dire , l'excrétion de la matiere nuisible , & corrompue qui étoit dans le corps. Ils ont encore entendu par ce terme la destruction totale de la maladie , & c'est le sens qu'Hippocrate lui donne quand il dit que *la crise est la résolution de la maladie* (b) ; ils ont encore entendu par ce terme les efforts de la nature, & son combat contre la maladie ; enfin quelques-uns ont appliqué ce mot au jugement que le Médecin porte , ou doit porter , du dénouement des maladies , en combinant les circonstances qui les accompagnent.

(*a*) Langius. *Epist. Lib. I. Epist.* 37.

(*b*) Κρίσις ἐςὶν ἀπόλυσις νόσυ. Hipp. *Lib. I. des Prænot.*

II. Mais, pour mieux éclaircir le vrai sens du mot crise, & le rapport des jours critiques, nous rapporterons les autorités de ceux qui les ont beaucoup respectés, & surtout d'Hippocrate, dans les écrits duquel ils ont puisé leur doctrine. Voici comme ce Prince de la Médecine s'en explique dans son *Traité* des jours critiques; *la crise des fievres se fait le quatriéme, le septiéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dix-septiéme, & le vingt & uniéme jour; celle même de quelques-unes le trentiéme, & le quarantiéme* (a). Et dans les Aphorismes XIII. & XIV. de la seconde Section il s'explique de la maniere suivante sur la succession des jours critiques; *les maladies aigues se jugent en quatorze jours. Le quatriéme indique ce que sera le septiéme. Le huitiéme est le commencement de la seconde semaine. Il faut faire attention à l'onziéme, parce que c'est le quatriéme de la seconde semaine. Il faut aussi faire attention au dix-septiéme, parce*

(a) *Judicantur febres quarta die, septima, undecima, decima quarta, decima septima, & vigesima prima; quadam etiam trigesima, & quadragesima.* Hippoc. *de Dieb. Judicator.* §. 9.

que c'est le quatriéme après le quatorziéme, *& le septiéme après l'onziéme* (a). Il avertit avec raison dans son IIIe Livre du *Traité* des Présages, *qu'il faut remarquer le premier jour des maladies, puis chaque quatriéme ; parce qu'on verra clairement par-là quelle tournure elle prend. Car les fievres ardentes epidémiques se jugent reglement en dix-sept jours* (b). Il faut aussi rapporter à la doctrine des crises ce qu'il dit dans son *Livre* des Prenotions, *les fievres les plus traitables, & qui sont accompagnées des signes les plus surs, finissent le quatriéme jour, ou plûtôt ; mais celles qui sont très-malignes, & accompagnées d'accidens terribles, causent la mort le quatriéme jour, ou plûtôt*

(a) *Acuti morbi in quatuordecim diebus judicantur. Septima quarta est index. Alterius hebdomadis octava est principium. Consideranda vero est undecima ; hæc enim quarta est secundæ hebdomadæ. Deinde rursus consideranda decima septima ; ipsa enim est quarta quidem a decima quarta, septima vero ab undecima.* Hipp. *Aph. Sect.* II. *Aph.* 23. & 24.

(b) *Morbos advertere a prima die oportet, atque singulos dierum quaterniones observare. Sic enim haud obscure scies quo se conversurus sit morbus. Nam febres ardentes epidemicæ judicantur bono ordine in septem ac decem diebus.* Hipp. *Lib.* III. *de Præsag.* §. 7. & 8.

tôt

tôt (a). Galien est du même avis qu'Hippocrate, comme on le voit par son Traité des jours critiques, où il regarde comme les principaux le septiéme, le quatorziéme, & le vingt & uniéme. Il remarque qu'il se guérit plus de Malades en ces jours, qu'il n'en meurt.

III. Les Anciens ont donc affecté aux crises le nombre septenaire, & le demi septenaire, & veulent que les fievres aigues, & continues, se terminent heureusement à l'un de ces périodes. Ils ont aussi enseigné que la crise se fait dans ces jours par le moien des excrétions, & principalement par les sueurs, les gros excrémens, ou les hémorrhagies, & regardé comme peu sures, ou même symptomatiques toutes les excrétions qui arrivent hors des jours critiques. C'est ce que dit formellement Hippocrate en parlant de la sueur. *Les sueurs qui arrivent pendant la fievre sont bonnes le troisiéme jour, le*

(a) *Placidissimæ febres, & signis securissimis nitentes, quarto die desinunt, aut prius. Malignissimæ vero, & signis horrendissimis oborientes, quarto die aut prius occidunt.* Hipp. *Lib. de Prænot.* §. 20.

cinquiéme, le ſeptiéme, le neuviéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dix-ſeptiéme, le vingt & uniéme, le vingt-ſeptiéme, le trente & uniéme, & le trente-quatriéme. Car ces ſueurs jugent la maladie. Mais celles qui arrivent d'autres jours, ſont l'effet de la douleur, & annoncent la longueur de la maladie, & les rechutes (a). C'eſt ce que confirme Galien, quand il dit que *les ſueurs qui coulent les jours qui indiquent les criſes, & ne leur ſont pas deſtinés, ſont l'effet de l'accablement de la nature, & annoncent la longueur de la maladie ; car lorſque ce qui doit juger la maladie ne le fait pas, il devient funeſte, ou d'un mauvais augure* (b). Il dit dans le même Traité des ſueurs qui coulent hors des jours critiques, *les criſes qui arrivent le ſix ſont*

(a) *Sudores febricitanti ſi inceperint, boni ſunt tertia die, & quinta, & ſeptima, & nona, & undecima & decima quarta, nec non decima ſeptima, & vigeſima prima, porro vigeſima ſeptima, & trigeſima prima, & trigeſima quarta. Hi enim ſudores morbos judicant ; qui vero non ſic fiunt, dolorem ſignificant, & longitudinem morbi, & recidivas.* Hipp. *Aphor. Sect. IV. Aph.* 36.

(b) *Qui ſudores manant diebus indicantibus, non criticis, laborem ſignificant, & diuturnitatem morbi ; nam judicatoria non judicantia aut ſunt funeſta, aut certe ſiniſtri judicii,* Galen. *de Dieb. Decretor.*

accompagnées d'accidens fâcheux, d'un danger qui n'est pas petit, & ces crises sont imparfaites, & incertaines (a).

IV. Les crises se font aussi communément par le saignement de nez, & le cours de ventre. Il est aisé de trouver des autorités à ce sujet. Voici ce que dit Hippocrate des hémorrhagies critiques. *Lorsque le sang sortoit bien, & en abondance, des vaisseaux des narines, dans les fievres ardentes épidémiques, les Malades recouvroient la santé, & je n'ai vû mourir de ces maladies aucun de ceux qui saignoient largement du nez. Car Philiseus, Epaminon, & Silenus, n'ont jetté que peu de sang par cette partie le quatriéme, & le cinquiéme jour. Aussi sont-ils morts. Au lieu que l'hémorrhagie a été abondante dans l'adolescence, & l'âge viril; ce qui conservoit ces Malades, pendant que presque tous ceux qui n'ont pas souffert cette évacuation sont morts. Dans la vieillesse il est survenu des convulsions épileptiques, ou le ventre s'est lâché, ou enfin les*

(a) *In sexta judicantur ægri cum difficilibus symptomatis, & periculo non mediocri, imperfecte, & obscure.* Ibid.

Malades sont devenus dysenteriques (a). Il y a dans les Ouvrages d'Hippocrate beaucoup de témoignages avantageux à la crise qui se fait par un cours de ventre abondant, comme on peut le voir dans l'Aphorisme XXVIII. de la IVe Section, dans le XVII. de la sixiéme, & dans le XXIX. de la septiéme. Il faut surtout faire attention à ce qu'il dit des fievres dans son *Traité* des jours critiques, *les fievres ardentes bilieuses sont emportées communement le sept, ou le quatorze, par la sueur, ou le cours de ventre* (b).

(a) *In febribus ardentibus populariter grassantibus, quibus bene ac largiter sanguis per nares erupit, per hoc maxime servabantur. Et nullum novi qui in hac constitutione mortuus esset, si recte sanguis profluxisset. In Philiseo enim, Epaminone, & Sileno, quarta ac quinta die parum de naribus sanguis stillavit; & moriabantur. Sanguis autem pluximus erupit, maxima adolescentibus, & in vigore constitutis, & talium plerique perierunt quibus sanguis non erupit; senioribus vero ad morbum regium res devenit, aut alvi ipsis turbatæ sunt, aut dysenterici facti sunt.* Hipp. *Lib. I. Epidem.* §. 115.

(b) *Ardentes febres biliosæ solvuntur plerumque septimo, aut decimo quarto die, sudore,*

V. Rien de plus précis, comme on voit, rien de plus formel; que ces textes d'Hippocrate, & de Galien, en faveur des crises, & des jours critiques. Cependant il s'en est trouvé parmi les Anciens Médecins qui ont non seulement voulu rendre suspect ce point de la doctrine d'Hippocrate, mais le faire regarder comme entierement douteux. Un des premiers qui aient pris ce parti est Asclepiade, qui, au rapport de Cœlius Aurelianus (*a*), assuroit qu'il n'y avoit pas dans les maladies de ces jours déterminés, qu'on appelle communement critiques, & que les maladies n'ont point de terme préfixe destiné à leur guérison. Celse a embrassé le sentiment d'Asclepiade, comme le passage suivant le prouve; *on doute*, dit-il, *de la nature des jours mêmes. Les Anciens avoient une attention particuliere aux impairs, & les appelloient critiques, comme s'ils décidoient du sort des Malades. Asclepiade a eu raison de regarder cette doctrine comme chimérique, & d'assurer que les Malades n'en sont pas*

aut alvo liberiori. Hipp. *Lib. de Dieb. Judicat.* §. 4.

(*a*) Cœlius Aurelian. *Lib. I. cap.* 14. *p.* 56.

plus, ou moins, en danger, parce que le jour est pair, ou impair. En effet les impairs sont quelquefois les plus mauvais; quelquefois même l'ordre des jours change dans la maladie, de sorte que celui qui devoit être le meilleur devient le pire (a). Il ajoute peu de lignes après, *ce qui a trompé les anciens Médecins, c'est les nombres de Pithagore, ausquels on avoit alors beaucoup de foi; mais le Médecin ne doit pas en cette occasion compter les jours, se contentant de faire attention aux accès* (b). Parmi les Modernes le Comte de Flisco a entrepris de prouver la vanité des périodes critiques dans son Traité *de la Destinée*, où il dit qu'en pratique on ne remarque pas toujours

(a) *Est de diebus ipsis dubitatio, quoniam antiqui potissimum impares sequebantur, eosque, tanquam tunc de ægris judicaretur, κρισιμους nominabant. Id Asclepiades jure ut vanum repudiavit, neque in ullo die quia impar parve esset, ægris majus vel minus periculum esse dixit. Interdum enim pejores dies pares fiunt. Non nunquam etiam in ipso morbo dierum ratio mutatur, fitque gravior qui remissior esse consueverat.* Cels. *Lib. III. cap.* 4.

(b) *Verum in his antiquos tunc celebres Pythagorici numeri fefellerunt; cum his quoque Medicus non numerare dies debeat, sed ipsas accessiones intueri.* Cels. *ibid.*

cette suite de jours, & qu'on voit souvent des crises arriver d'autres jours que ceux appellés critiques. Je ne dirai rien de ce que Van-Helmont dans son Traité *des Tems*, & dans celui *des Fievres*, Chrétien Langius dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature, & Faber dans son *Panchymagogue*, ont écrit contre les Observations qui tendent à établir l'existence des jours critiques.

VI. Il y a des Auteurs qui ne pensent pas si désavantageusement de cette doctrine d'Hippocrate. Ils ne nient pas qu'il y ait des crises, & des jours critiques ; ils se contentent seulement de dire que ces crises réussissoient bien en Grece, mais non dans nos climats. C'est la pensée de Walschmid, expliquée clairement dans le passage suivant. *Il n'est pas besoin de rechercher si scrupuleusement les causes des crises, puisqu'on n'en voit plus dans nos climats, & dans notre tems, & que nos prédictions ne sont point aussi certaines, & aussi indubitables dans les maladies aigues, que celles que fesoit Hippocrate* (a). Eustadius

(a) *Nihil opus nos adeo curiosos esse debere in causis crisium rimandis, cum in nostris regio-*

s'explique à peu près de même ; *dans les différens Cantons de notre Allemagne, & surtout sous notre pole, & dans ma patrie, il est rare qu'il se fasse des crises parfaites qui emportent totalement la maladie* (a). Houlier atteste dans son Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate, qu'il est très-rare de voir dans les païs froids, & septentrionaux, des évacuations critiques parfaites. Baglivi ne paroît pas s'éloigner de cette façon de penser. Car il dit à la page 140. de sa Pratique, que les crises réussissent parfaitement dans la Grece, mais qu'il n'en est pas de même dans les païs septentrionaux. La raison qu'il donne de cette différence est que l'air de la Grece est plus pur, plus délié, & rempli des ressorts que répand la proximité de l'orient, au lieu que celui des païs septentrionaux

nibus, & nostro hoc tempore, tales crises non amplius fiant, nec prædictiones nostræ in morbis acutis adeo certæ, & indubitatæ fidei prout apud Hippocratem inveniuntur. Walschmid. *Fundament. Medicin. p.* 113.

(a) *In nostræ Germaniæ regionibus & præsertim sub nostro polo, & in nostro solo, rarius crises perfectæ ad salutem veniunt.* Eustadius. *de Die Astronom.*

eſt chargé d'impuretés aqueuſes épaiſſes, qui rendent de même nature les liqueurs des corps, de maniere qu'elles ne peuvent jamais parvenir à une criſe, ou une deſpumation parfaite.

VII. Le ſeul moien ſûr de prendre un parti raiſonnable dans une queſtion ſi controverſée, & remplie de tant de difficultés, eſt de s'en rapporter à des Obſervations conſtantes, & ſures, d'où réſulte une expérience, qui eſt la ſource de tous bons raiſonnemens, & de toutes vérités en fait de Médecine. J'ai donc crû que pour expoſer la nature des criſes, & la maniere dont elles ſe font, comme c'eſt mon deſſein, je ne pouvois rien faire de mieux que de laiſſer à part tout préjugé fondé ſur l'autorité, de rapporter ingénuement ce que j'ai obſervé de deſſein prémédité depuis quarante ans & plus que j'exerce la Médecine, ſur la maniere dont les fievres ſe guériſſent, & ſur les tems où cette guériſon ſe fait, puis de donner une explication raiſonnée de mes Obſervations. Voici à quoi elles ſe réduiſent. Les fievres, auſquelles les Anciens ont donné le nom d'Ephemeres,

parce que leur durée eſt de vingt-quatre heures, finiſſent réellement dans cet eſpace de tems. L'expérience m'a fait connoître que la ſynoque douce ſe termine le quatriéme jour, & la plus conſidérable le ſeptiéme, ou par un ſaignement de nez avec aſſoupiſſement, ou par une ſueur abondante; & que les fievres ardentes, & bilieuſes, que les Médecins Grecs, & Romains ont appellées *Cauſus*, ſe terminent communement le trois, ou le onze, par une ſueur abondante, ſouvent avec un cours de ventre, à moins qu'elles n'aient un dénouement tragique. Les accès des fievres tierces commencent ſouvent avec une grande chaleur, mais le troiſiéme, ou quatriéme jour elles deviennent plus traitables, & paſſent nettement dans la claſſes des intermittentes. J'ai auſſi remarqué ſouvent, & notamment à Berlin, en l'année MDCCX, des fievres catarrheuſes, & épidémiques qui commençoient avec des accidens conſidérables, & finiſſoient le quatriéme jour par l'éruption de quelques puſtules aux levres, & au nez, avec une ſueur accompagnée de demangeaiſon.

VIII. L'expérience m'a encore appris que dans la vraie pleuréſie, & la péripneumonie douce, on expectore entre le troiſiéme, & quatriéme jour une matiere ſanglante qui ſoulage les accidens ; que cette expectoration ſe fait le ſeptiéme dans les jeunes perſonnes, & celles d'une compléxion ſenſible ; que dans un âge plus avancé, & lorſque l'inflammation eſt profonde, elle ſe réſout vers le quatorze par une ſueur abondante, & une grande expectoration, qui procurent une reſpiration plus libre. C'eſt ce que j'ai vû plus ſouvent dans les premieres années de ma pratique, étant alors à Minden en Weſtphalie, où cette maladie eſt comme endémique. J'ai ſouvent obſervé le cours de la fauſſe pleuréſie, & de l'inflammation du foie, & j'ai vû que leur criſe ſe fait ordinairement le ſept, ou le onze par une ſueur, ou un cours de ventre. La fievre éryſipélateuſe, dont les attaques ſont ſouvent accompagnées d'accidens très-graves, comme friſſon, froid, chaleur violente, quelquefois même délire, s'appaiſe entre le trois, & le quatre, la

matiere âcre bilieuſe étant alors rejettée vers la ſurface du corps ; ce qui eſt quelquefois accompagné de gonflement des glandes inguinales. Les Obſervations qui ont parlé de la fievre peſtilentielle, ne la regardent que comme une fievre éryſipélateuſe maligne, & remarquent que c'eſt un ſigne ſalutaire quand il paroît vers le troiſiéme, le quatriéme, ou le ſeptiéme jour, des charbons dans les parties charnues, ou des bubons dans les glandes.

IX. Il n'y a cependant gueres de maladies où l'ordre de la nature, & les tems critiques, ſoient auſſi ſenſibles que dans la petite vérole. Cette maladie, comme la rougeole, commence avec des accidens très violens, qui diminuent, ainſi que la fievre, vers le milieu du quatriéme jour, par l'éruption des efflorefcences qui ſe fait dans ce tems. Cette rémiſſion dure juſqu'au ſeptiéme que la ſuppuration commence, d'abord au viſage, puis à la poitrine, aux bras, aux mains, & enfin dans les parties inférieures. Alors la fievre appellée ſecondaire s'allume, pour durer juſqu'au onziéme

jour, & jusqu'à ce que les pustules se desseichent, & tombent par écailles, dans le même ordre qu'elles ont commencé à suppurer, c'est-à-dire, en commençant par le haut, & finissant par le bas. Tel est le cours de la petite vérole salutaire ; car celle dont le Malade ne peut supporter la violence, cause la mort le neuf, ou le onze. Une autre dangereuse espece d'exanthemes, c'est les efflorescences pétéchiales, qui ont coutume de paroître sur la surface du corps le quatre ou le sept, & dont l'éruption procure un soulagement, & une respiration plus libre. Beaucoup d'expériences m'ont encore appris que nombre de fievres épidémiques continues putrides, & pétéchisantes, se guérissent vers l'onziéme jour par un cours de ventre abondant. J'ai traité cette matiere plus au long dans ma Dissertation *sur les bons effets de la diarrhée dans les fievres malignes* (a).

X. Quoiqu'on ne puisse douter que dans nos climats mêmes le nombre de sept jours n'apporte de grandes

(a) Dissert. *De diarrhœa in febribus malignis salutari.*

différences dans les maladies, ſurtout aigues, & que ce ne ſoit le terme, ou les ſymptômes, & même la maladie entiere, commencent à ſe terminer au moien des évacuations, & où ſucceſſivement tout finit; il faut cependant convenir que les ſeptiémes jours ne ſont pas tellement affectés aux criſes, ou aux changemens en mieux, ou en pis, qu'il n'en arrive dans d'autres jours, comme le huitiéme, le dixiéme, & le douziéme. C'eſt encore ce que l'expérience m'a appris. Nous remarquerons auſſi, en ſuivant les mêmes lumieres, que tous les hommes ne participent pas également au bienfait des criſes. Elles ſont principalement affectées aux gens du peuple, aux païſans, qui ſuivent un régime de vie ſimple, & commun, qui ne gâtent point la maſſe de leur ſang par une vie déréglée, & par l'attachement à leurs paſſions, & qui ne s'épuiſſent pas par l'uſage des remedes; c'eſt, dis-je, à ces gens qu'il eſt permis d'eſpérer des criſes, & des criſes parfaites. Des expériences multipliées nous ont encore appris que ceux qui ſont d'un tempérament dé-

licat, & qui tranſpirent beaucoup, qui ſont d'un naturel vif, & ſenſible, qui ſont dans la jeuneſſe, ou l'âge viril, ont plûtôt des criſes qui terminent heureuſement, ou malheureuſement les maladies aigues, inflammatoires, & ardentes, dont ils ſont attaqués, que ceux qui ſont d'un naturel peſant, d'un tempérament phlegmatique, & ont beaucoup d'embonpoint; leſquels ont des maladies plus opiniâtres, & dont les fievres ſe prolongent juſqu'à trois ſemaines, & au-delà.

XI. Il faut cependant avertir que toutes les évacuations abondantes, ſurtout celles qui ſe font par la peau les jours communement affectés aux criſes, ne promettent point la guériſon, mais ſeulement celles qui ſont ſuivies d'un adouciſſement notable des ſymptômes, d'un changement dans le pouls, qui de doux, & vîte, devient mollet, & calme, d'une augmentation de courage, de l'évacuation d'une urine plus épaiſſe, & qui donne des ſignes de coction, d'un repos du corps, d'un ſommeil plus paiſible, &, pour me ſervir des termes

d'Hippocrate (*a*), d'une nuit plus tranquille. Car j'ai vû mourir plusieurs Malades baignés de sueurs sorties dans les jours critiques. Il ne faut point aussi regarder comme une crise tout adoucissement des symptômes, qui arrive même souvent dans les jours pairs, mais seulement celui qui est accompagné, ou suivi de plus de calme dans le mouvement des arteres, de plus de liberté dans la respiration, & de suffisantes évacuations.

XII. Et certes c'est avec grande raison que Galien avertit (*b*) que, pour connoître une crise, il faut aussi connoître l'âge, le tempérament, la saison, le climat, & le pouls. Car toutes ces circonstances mettant le Médecin au fait du mêlange, & de la température, des humeurs, & de la disposition des solides à produire des mouvemens vifs, & prompts, ou foibles, & lents, leur diversité non seulement influe sur le tempérament, mais leurs opérations, & leurs effets sur le corps different dans les maladies.

(*a*) Hipp. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 13.
(*b*) Galen. *Lib. I. de Dieb. Decretor.*

Auſſi obſerve-t'on preſque toujours que l'éruption des ſueurs abondantes dans le commencement des fievres inflammatoires, & exanthématiques, & avant le tems qui lui eſt propre, ou celle de la matiere, & des puſtules de la petite vérole avant le tems qui lui eſt deſtiné, eſt toujours d'un très-mauvais augure, à moins que le pouls ne devienne plus calme. J'ai auſſi obſervé ſouvent que les fievres épidémiques, ſoit catarrheuſes, ſoit rheumatiques, ſoit exanthématiques, qui naiſſent dans des tems où il n'y a pas de variations habituelles dans l'air, produiſent des criſes, ou réſolutions plus reglées, & plus convenables, que celles que cauſe l'inconſtance contre nature des ſaiſons précédentes. Car ces dernieres ont un cours moins reglé, & ſont plus opiniâtres. C'eſt ce que fait parfaitement bien ſentir Hippocrate, quand il dit que *s'il ſe fait à tems des évacuations convenables dans les ſaiſons qui ne ſont point variables, les maladies ſont reglées, & aiſées à terminer, au lieu que dans les variations habituelles les maladies n'ont point*

de regle, & se terminent difficilement (a).

XIII. Les plus experts en pratique savent encore qu'un traitement imprudent dérange extrêmement, renverse, & empêche même, les mouvemes reglés, & critiques de la nature, qui dans les fievres tendent à produire des excrétions salutaires. Ce que dit à ce sujet Martianus dans son Commentaire sur le second Livre des Maladies d'Hippocrate est très-digne de remarque: *En emploiant*, dit-il, *sans cesse les médicamens rafraîchissans dans les fievres, on épaissit, & on coagule les humeurs du corps: & l'on empêche souvent les évacuations spontanées; & c'est sans doute une des principales causes qui rendent les crises si rares de nos jours, au lieu qu'elles étoient si fréquentes dans l'antiquité* (b).

(a) *In constantibus temporibus, si tempestivè tempestiva reddantur, morbi constantes & judicatu facillimi fiunt, in inconstantibus autem inconstantes, & qui difficulter judicantur.* Hipp. *Aphor. Sect.* III. *Aph.* 8.

(b) *Continuo medicamentorum refrigerantium usu propter febrem, incrassatis humoribus, corporibus que densatis, spontaneæ evacuationes sæpe prohibentur, ut hac non sit levis causa cur nostris temporibus tam raro crises fiant, quæ fre-*

Ce que dit Baglivi n'est pas moins formel pour établir la même vérité. *Les Praticiens*, dit-il, *s'étonnent que les crises soient si rares, ou moins parfaites qu'elles ne l'étoient autrefois dans la Grece, pendant qu'ignorant, ou méprisant les loix de la Médecine Grecque, on emploie à tort & à travers depuis le commencement de la maladie jusqu'au déclin, des purgatifs, des diaphorétiques, des saignées, & autres remedes aussi mal appliqués, avec lesquels on épuise les Malades. Et moi je dis qu'en tenant une pareille conduite il est impossible que les humeurs qui ne savent auquel de ces remedes obéir, se disposent à se dépurer dans le tems prescrit pour la crise, & que le désordre qu'on y cause ne substitue aux crises parfaites des métastases contre nature. Et c'est par cette raison que nous ne remarquons plus dans les fievres ni crises, ni jours critiques, ni aucune des regles des mouvemens que les Anciens nous ont laissées dans leurs Ouvrages* (a). C'est donc avec vérité

quentissimæ erant antiquis. Prof. Martian. *in Comment. ad Lib. II. de Morb. Hippocrat. Sect. II. p.* 174.

(a) *Mirari desinant Practici si hodie nec frequentes, nec perfectæ succedant crises, ut olim in Græcia; siquidem illi Græcarum legum vel ignari, vel obtrectatores, a principio morbi ad decli-*

que cet Auteur annonce dans l'endroit cité qu'il n'y a plus que les païſans, & ceux qui ne ſe ſervent pas de Médecins, à qui il arrive des criſes par la ſueur, le cours de ventre, & autres voies connues à la nature, & dans des tems abſolument reglés.

XIV. Bien qu'il n'y ait point de maladie où les tems critiques ſoient ſi marqués que dans ces maladies exanthématiques qui attaquent preſque tout le genre humain, je veux dire la rougeole, & la petite vérole, comme nous l'avons déja remarqué, on trouve cependant des gens qui nient, ce qui eſt étonnant, l'exiſtence des criſes, ou pour le moins n'y font pas la moindre attention. Nous re-

rationem uſque purgantibus, diaphoreticis, phlebotomiis, ſpirituoſis, aliiſque imprudenter, & intempeſtive, exhibitis medicamentis ægrotantes fere conficiant; ideo impoſſibile eſt ut humores per tam diverſas ſeditiones remediorum diſtracti, ad critica deſpumationis negotium ſtato tempore diſponantur, ſed aſſiduis confuſionibus agitati, loco criſeos perfectæ, in metaſtaſes præter naturales deſinunt, atque hac de cauſa nec criſeos, nec dierum criticorum, nec aliorum demum naturæ motuum regulas ab antiquis traditas in febribus obſervabimus. Baglivi. *Prax. pag.* 254.

gardons toutefois comme une crise dans les fievres une rémission, ou bien une cessation totale, des symptômes, qui arrive dans un tems déterminé à l'occasion de quelque évacuation notable, ou excrétion par la peau, lorsque l'état du pouls, & de la respiration devient meilleur; changement en mieux, qui est entierement sensible après l'éruption de la petite vérole, & de la rougeole, bien que dans le tems de la suppression il survienne une seconde fievre, qui est certainement symptomatique. Aussi les ignorans qui traitent cette maladie causent-ils un grand préjudice au Malade par les imprudences qu'ils commettent, soit en emploiant un régime trop chaud, & des remedes qui fouettent trop le sang, soit qu'ils suivent un chemin contraire, c'est-à-dire, qu'ils prodiguent les rafraîchissemens, comme les boissons nitreuses; remedes excellens, mais dont on abuse aujourd'hui très-communément, & dont l'usage, comme je l'ai souvent remarqué, dérangeant les efforts salutaires de la nature, fait périr une infinité de Malades qui auroient pû

être conservés. Ce que je dis de la petite vérole doit s'appliquer aux évacuations critiques qui se font dans toutes les autres maladies, & surtout à la sueur. Car si l'on a l'imprudence de les supprimer, ou si l'évacuation n'est pas suffisante, elles causent ordinairement des rechutes, ou un état pire que le premier, & communement produisent une fievre lente. Hippocrate dit à ce sujet, *ce qui reste dans les maladies après leur crise, a coutume de causer une rechute* (a). Mais dans cette fievre exanthématique qui étoit inconnue il y a cent ans dans nos païs, & qui est aujourd'hui si commune, je veux dire le pourpre, on ne remarque pas si certainement de jours reglés pour l'éruption ; cependant les symptômes s'adoucissent toujours, lorsqu'elle se fait. Enfin il ne faut point omettre dans le détail des Observations sur les crises qu'il n'y a point de jour plus fatal dans les fievres continues, & aigues, & même exanthématiques, & surtout dans la petite

(a) *Quæ relinquuntur in morbis post judicationem recidivam facere solent.* Hipp. *Aphors. Sect. II. Aphor.* 12.

vérole, que le neuf, & le onze; car c'est un de ces jours qu'on meurt le plus souvent; ce qui n'empêche pas les autres d'être dangereux.

XV. Après avoir mis sous les ïeux du lecteur les remarques sur les crises, & les jours critiques, qui sont fondées sur des faits, & sur la vérité des Observations, comme rien dans la nature n'arrive sans raison, & sans cause, il est fort naturel de rechercher quelle est celle qui fait qu'au bout de sept jours il arrive dans les maladies de si grands changemens en mieux, ou en pis. Les Anciens qui ne connoissoient point la structure méchanique, & l'organisation du corps, ni la nature, les propriétés, & les opérations des choses corporelles, ni les loix des mouvemens, attribuoient tout ce qui se fait dans le corps à la nature, qu'ils se figuroient comme un agent, & un principe raisonnable, qui fait tout suivant l'ordre, le nombre, le tems, & la mesure. Ils appelloient aussi à leur secours les influences des astres, & surtout du Soleil, & de la Lune. Ce sentiment de l'antiquité a été adopté par beaucoup de Physiolo-

gistes du siecle dernier, & même de nos jours, déterminés par leur seule crédulité. Mais ceux qui ont appris en Philosophie qu'un raisonnement fondé sur une pétition de principe est vicieux, & qui écartent de toute explication, & de tout raisonnement tout ce qu'on ne peut concevoir, expliquer, clairement, & distinctement, ou au moins suffisamment prouver, & établir, & qui ont appris à distinguer les causes réelles, des noms vuides, & stériles, & les fictions des idées claires, & nettes, ne sont point contens de cette maniere de raisonner, qui ne convient qu'à des esprits paresseux, & non à des génies pénétrans; parce qu'un principe supposé gratuitement ne peut servir à rendre intelligible, ou expliquer naturellement, & aisément, aucun phénomene de la nature, loin qu'on puisse espérer d'en pouvoir faire la plus legere application à la pratique.

XVI. En effet on ne peut regarder les crises comme un acte de l'esprit, ou de l'intellect, comme il y en a dans le corps, mais que comme un effet méchanique, un effet reglé des mou-

vemens qui se font dans le corps, en conséquence de l'action des causes corporelles, & physiques. Car comme tous les effets qu'on remarque dans la nature, tous les changemens, la vie, la conservation, la nutrition, la mort, la maladie, l'opération des remedes, la guérison, dépendent de mouvemens reglés, & déterminés, & même de la figure, la grandeur, la connexion, la situation, l'action & la réaction des choses corporelles, & que tous les effets qui s'en ensuivent demandent un certain degré, & un certain nombre, ou une certaine quantité de mouvemens, il est aussi nécessaire que les effets notables demandent un certain tems; ce qui est la même chose qu'un certain ordre, & un certain nombre de mouvemens qui se succedent. Et si les opérations les plus ordinaires dans la nature, & surtout dans l'homme, se succedent, & arrivent, principalement au terme du nombre septenaire, comme il paroît par les différens périodes, & par les années climactériques, dont j'ai donné une explication raisonnée dans une Dissertation composée sur cette ma-

tiere, c'eſt l'effet de l'art infini que le Tout-Puiſſant a emploié dans la compoſition de l'Univers, & de l'homme en particulier ; & c'eſt par cette raiſon qu'on déduit beaucoup mieux ces mouvemens univerſels reglés qui ſont renfermés dans le nombre de ſept, & dont on voit des veſtiges même dans les choſes ſaintes, qu'on les déduit mieux, dis-je, en remontant à la premiere cauſe, qui eſt une, & infinie, c'eſt-à-dire, à Dieu, qu'en mettant en jeu des principes particuliers, qui agiſſent raiſonnablement, & moralement.

XVII. Pour avoir donc une idée claire, & vraie de ce que c'eſt qu'une criſe dans une maladie, il faut s'imaginer que ce n'eſt autre choſe qu'une ceſſation ſucceſſive de la maladie, & de ſes ſymptômes qui s'enſuit de celle du ſpaſme univerſel, qui dans les fievres attaque toutes les parties nerveuſes, & vaſculeuſes, & ſurtout la ceſſation de ce ſpaſme dans les vaiſſeaux excrétoires, & la correction, ou l'expulſion de la cauſe qui l'a produit. Or comme les fievres aigues ont pour cauſe, ou des ſtaſes inflamma-

toires du ſang, & des humeurs, ou l'adherence intime de quelque humeur de nature corroſive cauſtique aux nerfs, il eſt néceſſaire qu'il ſe faſſe de certains mouvemens dans les parties ſolides, que la circulation des liqueurs ſe faſſe de certaine maniere, pour débarraſſer les parties que le ſang a engorgées, & pour corriger, & faire ſortir la matiere cauſtique ennemie des nerfs qui leur eſt attachée; autrement il ne pourroit ſe faire, ou du moins on ne pourroit concevoir une ceſſation de la maladie, & de ſes accidens, ceſſation qui eſt cependant conſtante, lorſque les ſpaſmes s'appaiſent par les évacuations abondantes qui ſe font par la peau, les inteſtins, & la veſſie, & ſurtout par le changement du pouls, & de la reſpiration, qui deviennent meilleurs, & plus naturels. Lors donc qu'on ne remarque pas ces changemens, c'eſt une marque certaine que la nature, c'eſt-à-dire, les mouvemens naturels, n'a pas encore ſurmonté, & ſubjugué la maladie, & ſa cauſe, & que le corps eſt menacé d'un grand danger, qui augmente toujours avec le tems.

XVIII. Après avoir donné une explication raisonnée des crises, le Médecin est bien plus en état de connoître, & de juger, de la perfection, ou de l'imperfection des crises, dont nos Anciens ont parlé, & quelles évacuations sont salutaires, ou symptomatiques. On voit aussi par-là pourquoi il ne faut rien tenter, comme l'observe si judicieusement Hippocrate, dans la proximité des jours critiques; de peur de déranger les mouvemens reglés, & salutaires, par lesquels la nature repousse vers les organes excrétoires convenables la matiere morbifique, & de peur de la détourner vers d'autres qui ne leur conviendroient pas. Il est encore tout naturel de conclurre de cette doctrine qu'il ne faut point arrêter imprudemment les évacuations salutaires dont la nature se sert pour faire sortir la matiere qui cause la maladie, & les humeurs corrompues qui s'engendrent, & s'amassent pendant sa durée, de peur de causer des rechutes, des fievres lentes, ou d'autres affections chroniques; il faut au contraire avoir attention de l'aider par des fortifians, & des analeptiques,

quand on remarque que la foibleſſe des forces l'empêche d'exécuter avec aſſez de vigueur les mouvemens qui ſe terminent à quelque excrétion.

XIX. Je ne crois pas après ce que nous venons de dire, qu'on puiſſe douter qu'il ne ſe faſſe des criſes dans les fievres aigues, continues, & ardentes; mais il ſe préſente encore une queſtion à réſoudre, c'eſt de ſavoir s'il s'en fait de même dans les intermittentes. C'eſt ſurquoi nous prenons le parti de l'affirmative, à regarder les choſes d'un certain côté. Car quoiqu'on n'y remarque pas de jours fixes, & déterminés, qui n'appartiennent pas eſſentiellement aux criſes, lorſqu'il ſe fait une ceſſation ſucceſſive de la maladie, & de ſes accidens, jointe à des évacuations abondantes, nous penſons avec raiſon qu'on peut aſſurer qu'il ſe fait une criſe; or c'eſt ce qui arrive dans tous les accès de fievre; puiſque dans le déclin il coule des ſueurs abondantes, & une urine qui donne des marques de coction, & dépoſe un ſédiment, & qu'il eſt commun dans les fievres tierces que la violence des accidens diminue par des

excrétions purulentes autour des lévres, & dans les fievres quartes par des pustules galleuses, & ulcereuses, pleines d'une humeur corrosive poussée des parties nerveuses intérieures au dehors, & que ces accidens cessent même entierement par cette excrétion; on ne peut donc nier que ces maladies n'aient aussi leur crise.

XX. Les crises ne sont pas même absolument rares dans les autres maladies chroniques. Il y en a certaines, qui, bien que longues, & rebelles, sont de telle nature, qu'elles se terminent, & cessent d'elles-mêmes, avec le tems; ce qui arrive surtout vers les changemens périodiques des âges. On sait, par exemple, de l'épilepsie qu'elle est très-commune dans l'enfance, & l'âge qui la suit, & qu'elle quitte ordinairement dans le commencement de l'âge de puberté, & lorsque le flux menstruel commence aux filles; de sorte que l'expérience confirme l'Aphorisme d'Hippocrate qui porte, *beaucoup d'affections chez les enfans se terminent en quarante jours, d'autres en sept mois, d'autres en sept années, d'autres aux approches de la*

puberté (a). Toutes les grandes douleurs, le mal de tête, la cardialgie, les grandes douleurs de colique, les accès d'épilepsie, & ceux de spasme, & de convulsion, ont des crises reglées, qui les appaisent. J'ai souvent remarqué que de grandes maladies des nerfs, des mouvemens convulsifs, & épileptiques, des vertiges, des folies, & même des passions spasmodiques, qui ressemblent à la mélancholie hypochondriaque, se terminent très-heureusement en fesant sortir des efflorescences pourpreuses sur la peau, ou par l'éruption de pustules ulcereuses; surtout lorsque le Médecin aide, & entretient cette crise salutaire par des remedes convenables. Car ces maladies sont souvent causées par une espece de matiere caustique scorbutique, qui s'attache fortement aux parties nerveuses, laquelle étant repoussée, & rejettée, vers les parties extérieures par la force de la nature,

(a) *Plurimæ affectiones pueris judicantur partim in quadraginta diebus, partim in septem mensibus, partim in septem annis, partim ad pubertatem accedentibus.* Hipp. *Aphor. Sect.* III. *Aph.* 28.

procure le repos des parties internes. On voit dans Sennert, Rhodius, Tulpius, & Pechlin, beaucoup d'Obſervations qui atteſtent que la manie, la mélancholie, & l'épilepſie, ont été guéries par la diarrhée, les excrétions cutanées, & les abſcès. J'ai ſouvent vû les douleurs de goute, ou l'éruption du flux hémorhoïdal terminer, & emporter totalement de profonds aſſoupiſſemens, des vertiges, des dérangemens de l'eſprit, & même des aſthmes convulſifs. Foreſtus rapporte qu'une hydropiſie anaſarque diſparut totalement au moien d'un flux de ventre qui vint de lui-même, ſans le ſecours d'aucun remede (*a*), & Hildanus rapporte le même effet du ſaignement de nez (*b*). On peut voir beaucoup d'Obſervations confirmatives de la même vérité dans les Chapitres VIII. IX. XI. & XII. de la préſente Section.

(*a*) Foreſtus. *Obſervat. Lib. X. Obſ.* 31.
(*b*) Hildanus. *Obſerv. Cent. I. Obſerv.* 50.

Fin du ſeptiéme Volume.